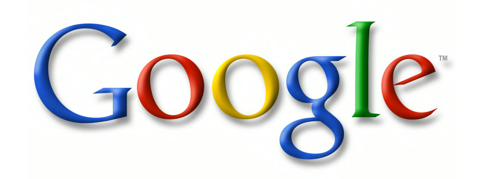
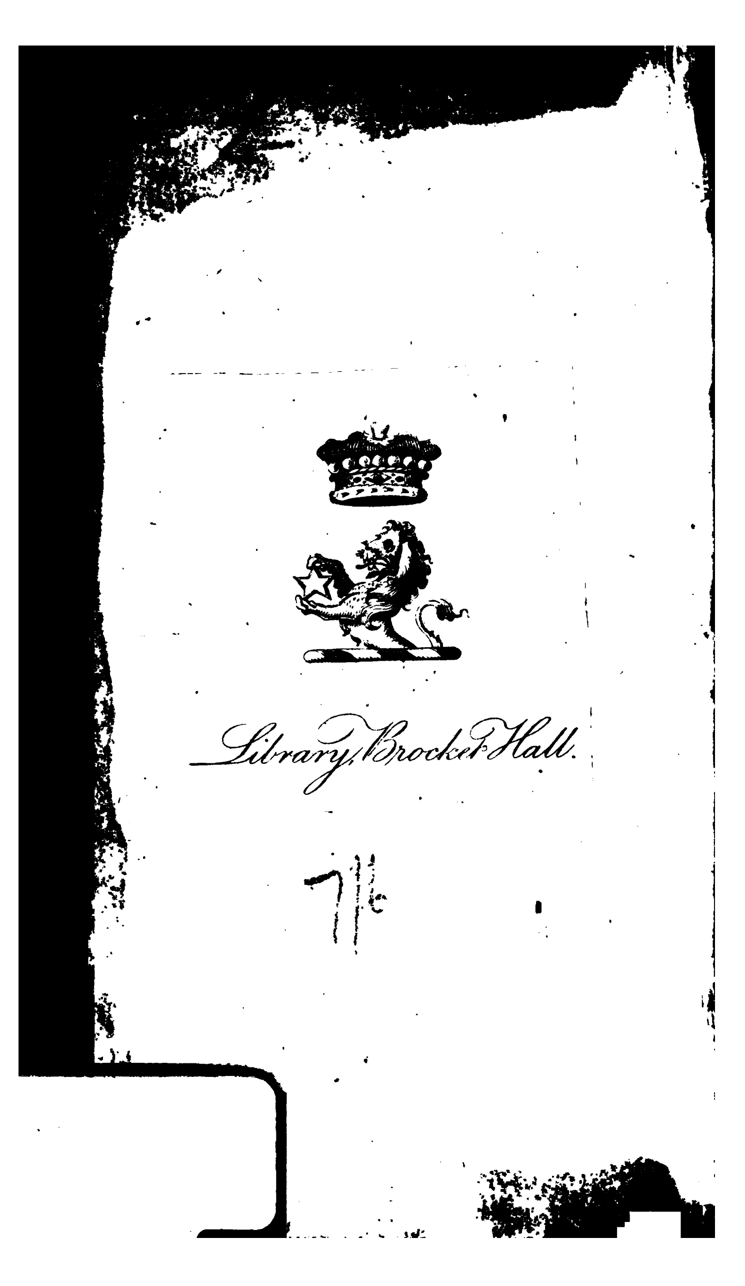



Library, Brocket Hall.


PANSHANGER

HISTOIRE

DE

MATHILDE D'AGUILAR,

PAR MADEMOISELLE

DE SCUDERI.



A LA HAYE,
Chez MATHIEU ROGUET.
M. D. CC. XXXVI.



HISTOIRE DE MATHILDE.



J'ESCRIS l'Hiſtoire de Mathilde d'Aguilar, où l'ambition, l'amour & la haine, le vice & la vertu, ont produit des événemens aſſez remarquables pour la faire lire avec quelque utilité & quelque plaiſir ; mais, qui ſe trouve tellement mélée à celle de toute la Caſtille, qu'on ne m'entendroit pas, ſi je n'expliquois auparavant en peu de mots, quel étoit dans ce Royaume l'état du Gouvernement & des affaires en ces temps-là.

Aprés la mort de Ferdinand quatrieme, & durant les premieres années du jeune Alphonſe treizieme ſon fils, le Royaume, comme ſous une minorité, ne manqua pas d'être agité de factions differentes. Les principaux

Chefs étoient Dom Juan, & Dom Manuel, Princes puissans & ambitieux, avec Dom Ferdinand de la Cerde, Grand-Maître de Castille; tous aspirans à gouverner, &, dans ce dessein, quelquefois unis, quelquefois divisez; tantôt soûmis, tantôt opposez, à la Reine Mere: dont la mort survenuë quelque temps après, au lieu d'appaiser ces desordres, ne fit que les augmenter. Mais, ce Roi devenu Majeur, agissant par lui-même, & montrant autant de courage que d'habileté, sembla devoir bientôt changer toutes choses en mieux. Il avoit la plûpart des qualitez d'un excellent Prince, & l'on en eût trouvé peu à souhaiter en lui, si la passion de sa grandeur, étouffant dans son esprit toutes les autres, ne lui eût fait prendre son interêt pour regle unique de ses actions, ou lui eût laissé connoître, qu'aux Rois encore plus qu'aux particuliers, la bonne réputation est le premier interêt du monde. Car, n'aimant, ne haïssant, & ne gardant sa parole, qu'autant qu'il le croyoit avantageux pour chaque dessein particulier, il rendit sa vie, non seulement moins glorieuse, mais aussi moins heureuse. Il

flat-

ſlatta d'abord en mille manieres les deux Princes Dom Manuel & Dom Juan, rejettant ſur autrui tous les mécontentemens qu'ils pouvoient avoir reçûs; mais, le dernier, étant révenu à la Cour ſur ces belles eſpérances, il le fit aſſaſſiner dans un feſtin. Depuis ce tems, il ne manqua preſque jamais d'Ennemis, ni la Caſtille de nouveaux troubles. Dom Manuel, plus ſage que ſon ami, ſe tint dans une place très-forte, dont rien ne lui put jamais perſuader de ſortir. En vain le Roi lui fit diverſes propoſitions, & s'engagea ſolemnellement à épouſer ſa Fille nommée Conſtance, qui étoit très-belle : l'Exemple de Dom Juan l'inſtruiſoit. Il n'ignoroit pas même, que le Roi aimoit Leonore de Guſman, & traitoit encore ſecretement, d'un autre côté, ſon mariage avec l'Infante de Portugal, qui s'accomplit quelque tems après. Il ne penſa donc après cela, qu'à ſe deffendre en ſe liguant avec les Rois de Grenade & d'Arragon, & donnant ſa fille Conſtance à Dom Rodolphe d'Aguilar, d'une des grandes Maiſons de Caſtille, très-brave, & dans les mêmes interêts que lui. Conſtance, qui

avoit espéré d'être Reine, ne consentit qu'avec peine à ce mariage ; &, enfin, forcée d'obéïr, eut quelque consolation de voir que son Pere pensoit à se vanger. Tous ces Princes déclarérent la Guerre au Roi de Castille, qui, étant menacé en même tems par les Maures, se vit à la veille de son entiere ruine, & contraint d'accorder à Dom Manuel presque tout ce qu'il demandoit. Je ne veux pas m'engager plus avant dans le détail de la vie de ce Roi : il suffit de remarquer, que sa conduite perpetuelle fut de se tirer très-habilement des plus mauvaises conjonctures, céder au tems, tout accorder quand il étoit pressé, s'en souvenir peu quand les choses avoient changé de face ; au lieu de faire la Guerre pour avoir la Paix, ne faire jamais de Paix que pour reprendre plus avantageusement la guerre ; satisfaire les mécontents quand il ne les pouvoit perdre, en faire de nouveaux aussitôt aprés pour des utilitez présentes, se confiant en son adresse pour le danger avenir. De ce nombre furent Dom Nugnez de Lara, Dom Fernand de Castro, Dom Jean Alphonse d'Albuquerque, qui, se reti-

rans de la Cour, se joignirent à Dom Manuel, alors dans une nouvelle rupture avec le Roi, après plusieurs raccommodemens, plusieurs Paix, & plusieurs Tréves. Mais, le Roi, aiant employé à négocier Dom Albert de Benavidez, personne de qualité, regagna Albuquerque & Castro; &, voiant que les deux autres ne vouloient plus se fier à sa parole, il se résolut de les poursuivre avec vigueur. Il assiégea Nugnez de Lara dans Lerma, le contraignit de se rendre, & de s'accommoder. Il envoia des Troupes nombreuses, sous la conduite du Grand-Maître de Saint Jacques de Calatrave & d'Alcantara, contre Dom Manuel, qui, se trouvant abandonné de tous les autres, & ne voiant nulle sûreté aux propositions qu'on lui faisoit, sortit du Roiaume, & aima mieux un exil perpetuel. Il prévoioit même dès lors, que le jeune Prince, qui devoit un jour succéder au Roi, auroit les inclinations plus violentes que lui: en effet, c'est celui que l'Histoire d'Espagne appelle Dom Pedro le Cruel, &, qui jusques dans les premiers jeux de son enfance, faisoit connoître qu'il meriteroit un jour ce nom. Dom Albert de Benavi-

vidéz, qui avoit négocié tous ces accommodemens, devenu par-là même en quelque sorte suspect au Roi, n'en fut guères mieux traité; mais, prevenant sa disgrace, il se retira adroitement à Palentia, car il en étoit Gouverneur, & ne pensa plus qu'à bien élever un fils unique, dont il avoit passionément aimé la Mere. Quand à Dom Rodolphe d'Aguilar, Mari de Constance, quoi que d'un courage grand & élevé, il s'étoit brouillé quelques années auparavant avec Dom Manuel son beau-pere, pour avoir des sentimens plus moderez que lui. Et, voiant sa patrie toûjours divisée, qu'il ne pouvoit prendre parti sans servir contre les siens ou contre son Prince, qu'il n'y avoit ni probité à faire de ses interêts particuliers la cause publique, ni prudence à s'opposer aux desseins du Souverain, quoi qu'injustes; il avoit fait volontairement ce que Dom Manuel fut contraint de faire depuis par force, & s'étoit retiré avec Constance sa femme, & Mathilde leur Fille unique, à la Cour de Rome, qui étoit alors en Avignon, attiré tant par la douceur du climat, que par l'ancienne & étroite amitié de sa Maison

avec

avec celle des Colonnes. Cette Cour étoit magnifique & tranquile, & la politesse se trouvoit alors incomparablement plus grande en ce lieu-là, qu'en nul autre, particuliérement parmi les Dames, à qui seules on doit le bel usage du monde, & la véritable galanterie. Mais, entre un grand nombre de belles personnes, il y avoit une Fille celebre pour sa beauté, pour son esprit, pour sa vertu, & de qui le nom a rempli toute la terre, par l'amour extrême que le fameux Petrarque eut pour elle. Cette Cour, étant composée des plus honnêtes gens de Provence & d'Italie, ne pouvoit pas manquer d'être très-agréable. Laure, qui étoit de très-bonne Maison, avoit une Tante qui étoit de la Maison des Gantelmes, auprès de qui elle demeuroit, & qui avoit un mérite extrême. Ce n'étoit pas une de ces Tantes qui ressemblent à des Meres: elle n'avoit que trois ou quatre ans plus que Laure; elle étoit belle, elle sçavoit beaucoup de choses agréables, elle faisoit des vers agréablement aussi bien que Laure, & sçavoit le monde parfaitement; elle aimoit sa niéce avec beaucoup de tendresse, & en étoit aimée

 de

de même ; & l'on voyoit chez ces deux personnes tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens en cette Cour : il se mit même de leur société douze autres Dames, qui étoient inséparables, & qui avoient toutes beaucoup de mérite. Les unes étoient de l'illustre Maison de Forcalquier, les autres de Baulx, d'Ancezune, aujourd'hui Caderousse, de Vence, d'Agoult, de Trans, de Salon, & de plusieurs autres très-considerables. Les Comtes de Ventimille & de Tende alloient très-souvent exprès en Avignon, pour joüir des douceurs de cette charmante Société : & les deux amis intimes de Petrarque, Sennucio & le Comte d'Anguillara, étoient de tous les divertissemens de cette agréable troupe. On s'accoûtuma même à proposer parmi ces Dames des Questions galantes & ingenieuses, qui servoient beaucoup à faire paroître l'esprit de toutes ces belles ; de sorte qu'en peu de tems on appella cette Société la Cour d'Amours, & cela produisit cent agréables choses : car, il y avoit en ce tems un nombre infini de gens d'esprit en ce lieu-là ; il s'y trouvoit des gens d'un sçavoir sublime, d'autres qui se contentoient des scien-

ſciences agréables. Il y avoit même un homme d'un grand merite, appellé Anſelme, qui étoit très-ſçavant en Aſtrologie, & qui avoit prédit au Roi Robert tous les malheurs de la Reine Jeanne ſa fille : il prédit auſſi que l'amour de Petarque & de Laure ſeroit éternelle. Voilà donc quelles étoient les plus conſiderables perſonnes avec qui Rodolphe & Conſtance cherchérent à faire amitié ; &, quoi que Mathilde n'eût encore que dix ans, ſa mere deſira paſſionnément qu'elle fût ſouvent auprès de Laure. Pour cet effet, elle fit amitié avec la tante de Laure, chez qui elle demeuroit : & comme Mathilde étoit infiniment aimable, & qu'elle reſſembloit même un peu à cette admirable fille, excepté qu'elle n'étoit pas ſi blonde, on l'appelloit quelquefois la petite Laure ; & elle vint à en être ſi tendrement aimée, qu'on ne les voyoit jamais l'une ſans l'autre. Laure étoit encore alors dans ſa plus grande beauté ; il ſeroit inutile de la deſcrire, il ne faut que lire les Ouvrages de Petrarque, pour ſçavoir ce qu'étoit cette perſonne, dont les charmes ſurpaſſoient de beaucoup la beauté, & dont la vertu & la con-

ſtance ne pouvoient être ſurpaſſées. Comme Petrarque remarqua que Laure aimoit tendrement la jeune Mathilde, il prit plaiſir à lui former l'eſprit; & il diſoit un jour en riant, que puiſqu'il n'avoit pû donner de l'amour à Laure, il vouloit du moins faire naître une grande amitié dans ſon cœur pour Mathilde, afin de tâcher de l'accouſtumer à aimer quelque choſe. Le deſſein de Petrarque réüſſit facilement: la jeune Mathilde étoit belle, charmante, pleine d'eſprit, d'une humeur complaiſante & douce, ayant du jugement au de-là de ſon âge, une belle voix; &, par deſſus tout cela, elle étoit fille d'une mere infiniment aimable, & extrémement malheureuſe. En effet, Conſtance n'avoit jamais pû ſe conſoler de n'avoir pas été Reine de Caſtille. Elle s'étoit mariée par obéïſſance, de ſorte qu'encore qu'elle veſcuſt parfaitement bien avec Rodolphe, on peut dire qu'elle l'avoit plutôt aimé par vertu & par devoir, que par choix ni par inclination. Elle voyoit Dom Manuel exilé & malheureux, & Rodolphe mal avec lui; &, bien qu'elle fût encore très-belle, ſa melanchotie lui faiſoit negliger ſa beauté & aimer

la solitude; n'aiant nulle autre pensée dans l'esprit, que de bien élever Mathilde. Elle eut donc beaucoup de joye de voir que Laure la prenoit en si grande amitié; sçachant bien, qu'il n'y avoit pas une personne au monde plus sage, plus modeste, & plus vertueuse: car, encore que Laure eût donné de l'amour à tous ceux qui l'avoient vuë, & que la constante passion de Petrarque fut connuë de toute la terre, l'envie respectoit une si vertueuse affection, & l'on peut dire que c'est la premiere fois qu'on a veu une amour sans avoir besoin de *secret*. Mathilde étoit donc inseparable de Laure, elle parla admirablement bien la langue Provençale, qui étoit alors en reputation partout, aiant eu de très-ingenieux Poëtes, que les plus fameux d'Italie n'ont pas dédaigné d'imiter, & dont les ouvrages en grand nombre se trouvent encore écrits à la main dans une des principales villes de ce Roiaume. Elle sceut aussi l'Italien en six mois, & l'on peut dire que Petrarque le lui apprit: car, elle sçavoit tous les vers qu'il avoit faits pour Laure, & les recitoit de la meilleure grace du monde; aussi Petrarque disoit-il quelquefois,

qu'il ne trouvoit ce qu'il avoit fait supportable, que dans la bouche de Mathilde. Cette jeune personne étoit de toutes les parties de plaisir qui se faisoient: & tout le monde, remarquant que Laure & Petrarque prenoient tant de soin de Mathilde, disoit que l'esprit de cette jeune fille seroit leur unique enfant; car, on jugeoit bien, qu'ils ne se marieroient jamais. Quelquefois, dans la belle saison, la Tante de Laure alloit à Vaucluse, si celebre par la merveilleuse fontaine de même nom, dont Petrarque a tant parlé, qui, tantôt haute & tantôt basse, forme toute seule une des plus belles rivieres qu'on puisse voir, & par mille boüillons d'eau qui partent impetueusement d'auprès d'elle, sans troubler la tranquillité de sa source, fait des cascades naturelles, qui rendent la vallée de Vaucluse la plus delicieuse du monde. La maison de Laure étoit en ce lieu-là, & Petrarque en avoit une tout proche sur une petite éminence; de sorte que si la modeste rigueur de Laure ne se fut pas opposée à sa felicité, il eut pû avoir mille commoditez de l'entretenir en particulier. Mais, bien que Laure eut

pour

pour lui la plus grande eſtime qu'elle pût avoir, & toute la tendreſſe dont elle étoit capable, elle vivoit avec tant de retenuë, que ſans lui faire jamais nulle rudeſſe, on peut dire qu'il n'avoit pourtant jamais ſujet d'en être tout-à-fait content. Auſſi, ne voit-on dans ſes ouvrages, que des plaintes tendres & reſpectueuſes; ſi bien qu'encore que la jeune Mathilde fût tous les jours avec les plus galantes perſonnes du monde, elle n'y voyoit rien qui ne fût très-propre à la porter à la vertu, qui eſt aſſûrément d'autant plus belle, qu'elle eſt moins farouche. Mathilde avoit alors douze ans, & comme elle étoit adroite à toutes choſes, & que Laure aimoit ſi fort les fleurs, qu'elle en avoit même l'hiver, c'étoit elle qui lui faiſoit des bouquets & des guirlandes, dont elle aimoit fort à ſe parer, principalement quand elle étoit à Vaucluſe. De ſorte que Petrarque, voyant un jour Laure toute couverte de fleurs les plus galament rangées qu'il ſoit poſſible de voir, ſe plaignit de la trouver ſi belle & ſi rigouroufe, & fit un Sonnet pour cela, qu'il pria la jeune Mathilde de reciter à Laure. Mais, cette jeune perſonne, entendant

Sonnetto 38. L'oro le

perle i fior vermigli e i bianchi.

fort bien raillerie, lui dit qu'elle n'en feroit rien; que c'étoit elle qui avoit cueilli & rangé les fleurs; & que ce Sonnet étoit une Satire indirecte contre son adresse. Il est vrai, adjoûta-t-elle agréablement en riant, que sans les fleurs qui sont sur le beau teint de Laure, vous ne vous plaindriez guere de celles que j'ai cueillies. Il y en a déja de si belles sur le vôtre, reprit Laure en rougissant, que je m'étonne que Petrarque ne s'en plaigne plûtôt que de celles que vous avez cueillies. Ah Laure! repliqua Mathilde, je croi que quand on se plaind de vous, on ne se peut plaindre de nulle autre personne: c'est pourquoi vous me voiez vivre avec Petrarque d'une autre façon que je ne fais avec le Comte d'Anguillara & tous les autres hommes. Il est vrai, repliqua Laure, que j'ai remarqué, que vous fuyez les autres, ou que du moins vous leur parlez peu; que vous prenez un petit air severe qui semble déja se vouloir faire respecter, quoi que vous soyez en un âge, où tout ce qu'on peut pretendre d'ordinaire est de commencer de se faire aimer: & c'est pour cela, Mathilde, que je vous loüe de vôtre air mo-

modeſte & retenu ; car, aſſûrément, c'eſt un grand malheur de ſe faire aimer, avant qu'on ait aſſez de raiſon pour ſe faire craindre. Mais, il me ſemble avoir oüi dire, reptit Mathilde avec une ingenuïté charmante, en adreſſant la parole à Petrarque, que lors que vous commençâtes d'aimer Laure, elle n'avoit que douze ans : dites-moi, je vous prie, ſi vous la craigniez dès ce temps-là, & ce qu'elle fit pour ſe faire craindre. Elle ſe fit aimer, repliqua promptement Petrarque, & aimer eſperdûement. Ah ! Mathilde, reſpondit Laure, n'allez pas vous imaginer, que tous ceux qui vous aimeront vous craindront : car, je vous aſſûre ſincerement, que la plûpart des amants d'aujourd'hui ne craignent point ce qu'ils aiment. De ſorte, repliqua Mathilde en riant, que ſi jamais quelqu'un s'aviſoit de m'aimer, & que je vouluſſe être aſſûrée de ſon affection, il ne faudroit pas que je lui demandaſſe s'il m'aime ; il faudroit que je lui demandaſſe s'il me craint ? Laure rit de ce que diſoit Mathilde ; &, l'embraſſant tendrement, Croiez-moi, ma chere fille, lui dit-elle, le plus ſeur ſera de douter de l'affection qu'on au-

aura pour vous; &, quand vous n'en pourrez plus douter, de deffendre votre cœur par un sentiment de gloire. Mais, s'il étoit rebelle, repliqua Mathilde, & qu'il se voulût rendre, que faudroit-il faire? Il faudroit cacher soigneusement sa défaite, reprit Laure: car, il n'est pas de cela comme des autres guerres, où l'on ne peut cacher qu'on est vaincu. Ah! Madame, interrompit Petrarque, on voit bien que votre cœur a toûjours été libre: & je vous défierois avec tout votre esprit de me cacher mon bonheur un seul moment, si j'avois été assez heureux pour être maître de votre cœur. Voulez-vous, reprit Mathilde en riant, que je sois votre espion, & que je tasche de sçavoir comme vous êtes dans le cœur de Laure. Car, il me semble, qu'il n'est point trop difficile: elle paroit si sincere, si bonne; quelle apparence y a-t-il qu'elle puisse si bien cacher ses sentimens? Ah! belle Mathilde, repliqua Petrarque, vous êtes encore trop jeune, pour être un bon espion. Je pensois bien, reprit-elle, que pour être un grand Capitaine, il faloit avoir une longue experience; mais, pour un espion, je croyois qu'il suffisoit d'être jeu-

jeune, hardi, & assez àdroit. Mais, puisque je me trompe, soiez-le donc vous-même. Laure & Petrarque rirent de ce que disoit Mathilde: &, plusieurs Dames étant arrivées, Mathilde divertit toute la compagnie le reste du jour. Cette Belle veçut de cette sorte jusqu'à l'âge de quinze ans: &, quoi qu'il y eut cent choses galantes à dire des premieres années de sa vie, je les passe legerement, parce que j'en ai de plus considerables à raconter. Jusques-là, Mathilde avoit été la plus aimable enfant du monde; mais, elle fut alors la plus charmante personne qu'on pût voir: & l'on peut dire, que si elle ne surpassoit Laure, du moins elle l'égaloit,

Quand les yeux même de Petrarque
En faisoient la comparaison.

Ce fut alors, qu'elle devint effectivement la premiere amie de Laure, & de son illustre Amant: car, son esprit s'étoit tellement avancé dans la conversation continuelle de tant de personnes excellentes, que, n'aiant pas été nourrie parmi des enfans, elle étoit sortie de l'enfance beaucoup plûtôt

tôt que son âge ne le devoit permettre. Et l'on peut dire à son honneur ce que Petrarque dit à plusieurs personnes, que s'il n'eut pas aimé Laure, il ne doutoit point qu'il n'eut aimé Mathilde. En ce temps-là, le Duc d'Anjou, Comte de Provence fit une Fête magnifique en un lieu qui s'appelle Cavaillon, & qu'il fit exprès pour voir ensemble Laure & toutes ses amies; de sorte que les douze Dames, qui étoient tous les jours avec elle, en furent; & Constance y mena sa fille. Cette fête se fit en une très-belle maison au bord de la Durance, où tout ce qui peut contribuer au plaisir se trouva. Le lieu étoit charmant par sa situation, la maison étoit belle & bien meublée, & les jardins délicieux: le repas fut magnifique & propre: la musique excellente: & le lieu où l'on mangea étoit parfumé de lui-même, car c'étoit un grand Salon de myrthe & de jasmin, environné de plusieurs fontaines, dont le doux murmure se mêloit à l'harmonie, sans la troubler. Lors que toute cette belle compagnie arriva dans divers chariots, que les hommes de qualité accompagnoient magnifiquement

ha-

habillez & montez sur les plus beaux chevaux du monde; le Duc d'Anjou, emporté par la grande beauté de Laure, la salua selon l'usage de France, & la salua la premiere, quoi que la plus grande partie des autres Dames fussent de plus haute qualité qu'elle. Il est vrai que Mathilde étoit demeurée quelques pas derriere, à cause qu'elle avoit eu quelque chose à raccommoder à son voile. Cet honneur, que le Duc fit à Laure, ne fit aucun dépit à toutes ses Compagnes: car, on peut dire que le mérite de Laure étoit au dessus de cette jalousie de beauté, qui est presque inséparable de toutes les Belles. Mais, pour Petrarque, il n'en fut pas de même, & il fit un Sonnet sur cela, où, en loüant le jugement du Duc, il fait connoître qu'il lui portoit envie. Mais, après que le Duc eut salué toutes ces Belles, & qu'il vit entrer Mathilde: Quoi! s'écria-t-il en avançant, est-il possible qu'il y ait une seconde Laure au monde? Ah, Seigneur! repliqua-t-elle modestement, j'aurois trop de vanité, si je prétendois seulement lui ressembler en quelque chose. Il y en a sans doute une, répondit le Duc, où je crois qu'il seroit difficile que

Sonetto 101. *Real natura Angelico intelletto.*

que vous lui pûssiez ressembler ; mais, à celle-là près, je suis persuadé, par ce que je voi, & par ce que l'on m'a dit de vous, que vous pouvez avoir le même avantage, soit pour la beauté, pour l'esprit, pour la voix, pour la bonne grace, & pour cette vertu sociable & charmante que Laure vient d'apporter au monde ; car, on ne l'y connoissoit pas auparavant. Mais, aimable Mathilde, il ne vous sera pas aisé, avec tous vos charmes, de conquerir un cœur, comme celui de Petrarque : ainsi, vous pouvez être parfaitement aimable, sans être parfaitement aimée. Je voudrois bien, Seigneur, reprit Mathilde, être aussi aimable que Laure, à condition de n'être jamais aussi aimée : &, quand on a résolu de n'aimer jamais rien, je ne voi pas que ce soit un grand malheur de n'être point aimée, du moins de cette sorte d'affection ; car, pour l'amitié, je ne prétends pas y renoncer. Comme Mathilde parloit ainsi au Duc, qui avoit quitté Laure pour la saluer, Dom Fernand d'Albuquerque, frère de celui qui s'étoit racommodé avec le Roi de Castille, arriva : il venoit négocier quelque chose de la part du

Roi

Roi ſon Maitre touchant la guerre des Maures. Après les premiers complimens, le Duc lui dit qu'il ne pouvoit arriver plus à propos pour connoître dès le premier jour tout ce qu'il y avoit de plus beau en Provence, & lui montra toutes les Dames en general, ſans lui en préſenter pas une en particulier. Dom Fernand, charmé de la beauté de la jeune Mathilde, la ſalua la premiere, durant que Laure parloit à Petrarque vers un miroir. Toutes ces Dames ne s'en offenſérent point, & lui dirent qu'il devoit être bien aiſe de voir qu'une Belle de Caſtille emportât le prix de la beauté ſur toutes les Belles de Provence, qui étoient alors les plus belles perſonnes du monde. Petrarque avoit une ſœur dans cette troupe, qui paſſoit pour la plus grande beauté d'Italie; mais, elle céda pourtant à Laure, & à Mathilde, auſſi bien que toutes les autres. Dom Fernand fut ravi de voir une perſonne de ſon païs; car, il ne parloit pas Provençal, ni Italien, quoi qu'il entendît bien l'un & l'autre: de ſorte que, s'approchant d'elle, Vous avez ſi peu l'air d'une exilée, lui dit-il en Eſpagnol, que, quoi que je ſçeuſſe bien que vous

étiez

étiez en Provence, & que vous étiez parfaitement belle, j'avoüe que je ne vous ai pas connue pour Espagnole, quand je vous ai saluée. Le lieu, où je suis, reprit modestement Mathilde, est si agréable, qu'on peut l'appeller la Patrie de tous les honnêtes gens: de sorte que, comme je ne me suis veuë en Castille dans mon enfance, que parmi des gens de guerre & dans des villes assiegées, il ne faut pas s'étonner si je me trouve très-heureuse de me voir en un païs de tranquilité, & parmi tant de Dames accomplies, qui ont la bonté de me souffrir. Mathilde n'en dit pas davantage: car, elle sçavoit bien que Rodolphe n'avoit pas été content, que Dom Juan d'Albuquerque, frère de Dom Fernand, se fût accommodé avec le Roi de Castille comme il avoit fait; & comme elle se r'approcha de ses amies, il ne pût lui parler plus long-temps. Après le disner, il y eut une course de bague où cet Espagnol parut avec beaucoup d'adresse: il courut contre les Comtes de Tende & d'Anguillara. Le Duc d'Anjou donna deux prix: le Comte d'Anguillara emporta le premier, qu'il donna à Laure maitresse de

son

ſon ami ; & Dom Fernand le ſecond, qu'il donna à Mathilde, à qui Conſtance commanda de le recevoir. Le reſte du jour ſe paſſa en promenade & en converſation : & comme Petrarque avoit l'eſprit le plus naturel, le plus ſociable, & le plus galand du monde, il trouvoit toûjours moien, en tous les lieux où il ſe rencontroit, d'empêcher que perſonne ne s'ennuiât. Cependant, toutes les Dames s'en retournerent, & les mêmes hommes qui les avoient accompagnées les eſcorterent. Pour Dom Fernand, il fut obligé de demeurer avec le Duc d'Anjou : mais comme ce qu'il avoit à faire auprès de lui ne pouvoit être ſi tôt reſolu, il fut paſſer quelque temps auprès de Mathilde, dont la beauté l'avoit ſi fort charmé, qu'il ne croyoit pas avoir jamais rien vû de pareil en toute l'Eſpagne ; de ſorte qu'encore que naturement il fût fier & imperieux, il ſe reſolut d'aller voir Rodolphe, afin de voir ſon imcomparable fille : & Rodolphe, qui commençoit de deſirer de retourner en ſon païs, & qui ſe laſſoit d'être exilé, le reçût mieux qu'il n'eut fait en un autre temps. Il n'en fut pas de même de Conſtance, qui, ne pouvant

vant se resoudre d'aller en Castille tant qu'Alphonse y regneroit, le reçut avec beaucoup de froideur. Mathilde de son côté eut pour lui une civilité indifferente, qui, au lieu d'étouffer cette flâme naissante qui étoit dans son cœur, l'alluma davantage; car, comme il étoit impérieux, il vouloit vaincre tout ce qui lui resistoit: de sorte, qu'il forma le dessein de faire durer sa Négociation autant qu'il pourroit. Et comme il est bien plus aisé de faire traîner une affaire que de la finir, celle qu'il avoit en Provence dura plus de six mois, pendant lesquels, par sa qualité, par son esprit, & par sa hardiesse, il fut de toutes les parties de divertissement qui se firent. Durant ce tems-là, Rodolphe commanda à Mathilde d'avoir toute l'honnête civilité qu'elle pourroit pour Dom Fernand; & Constance la conjura, quand Rodolphe n'y seroit pas, de le traiter avec toute la rigueur possible: car enfin, ma fille, lui dit-elle, je ne puis souffrir qu'on me parle de retourner en Espagne. Songez, que si Alphonse eût tenu sa parole, je serois Reine de Castille; & pensez que si nous y retournions, on nous regarderoit

roit comme des malheureux, à qui on croiroit faire grace de les laiſſer vivre. Vous avez ſçû par Dom Furnand lui même, que le fils de ce Prince, appellé Dom Pedro, a les inclinations les plus mauvaiſes du monde, & qu'il eſt l'amant de toutes les belles: auriez-vous le courage aſſez bas, pour ſouffrir, que le fils d'un Prince ſans parole entreprît de gagner vôtre cœur? Souvenez-vous du pitoyable état, où vous avez vû tous vos proches dans votre enfance, pourſuivis, aſſiegez, exilez. Penſez, que Dom Manuel, à qui je dois la vie, eſt encore malheureux en Arragon. Souvenez-vous, que ce même Roi, qui fit aſſaſſiner Dom Juan, après l'avoir rappellé, regne encore où l'on vous veut mener. Cependant, je connois bien que Rodolphe prétend ſe ſervir de Dom Fernand, & faire agir Dom Albert de Benavidez, afin de commencer quelque Négociation pour nôtre retour; mais, ſi j'ai du pouvoir ſur vous, & que vous ayez de l'amitié pour moi, vous ſuivrez mes ſentimens: car, je ne doute point, que ſi Rodolphe ſe confie au Roi de Caſtille, il ne le faſſe aſſaſſiner comme le Prince Dom Juan. Il y va donc de la vie

de votre pere & de mon repos. Je ſçai bien, que je ne ſuis pas ſur le Thrône en Avignon : mais, du moins, ſi je n'y ſuis pas Reine, je n'y ſuis pas ſujette, & je ſuis maîtreſſe de moi & de vous ; mais, en Caſtille, je ſerois expoſée à la tyrannie, & vous auſſi. Je vous aſſure, Madame, reprit Mathilde, qu'il me ſera très aiſé de maltraiter Dom Fernand : je le trouve ſi imperieux, que je craindrois fort qu'un tel eſclave n'agît bientôt en tyran ; mais, je vous conjure de faire en ſorte que mon pere ne me commande pas abſolument de le ſouffrir, afin que je vous obéïſſe avec plus de facilité. Laure s'apperçut bien-tôt de la paſſion de Dom Fernand, & elle en parla à Mathilde, dans la penſée que peut-être cela pourroit faire rappeller Rodolphe en Caſtille. Mathilde confia alors à Laure ce que Conſtance lui avoit dit. Vous pouvez penſer, lui dit Laure, que je ſerai toûjours ravie de votre ſatisfaction, & que je conſentirois à vous perdre, pourveu que vous fuſſiez heureuſe. Mais, ma chere Mathilde, je doute que le mariage ſoit propre à vous le rendre, principalement avec un homme imperieux comme

me Dom Fernand. De grace, répondit Mathilde, n'y faites point d'exception; car, dans l'aversion naturelle que j'ai pour le mariage, je vous tiens la plus heureuse personne du monde, d'être aimée d'un homme, qui, par l'état de sa Fortune, ne peut jamais vous épouser. Votre vertu, votre conduite, & votre bonheur, ont fait en sorte, que Petrarque vous aime sans que votre gloire en soit blessée. Vous pouvez l'estimer infiniment, sans qu'on y trouve à dire: il est très-bien fait & très-aimable, il est estimé dans toutes les Cours de l'Europe: il a une vertu solide & sociable tout ensemble: ce n'est pas un de ces Sçavans, qui ne connoissent que leurs livres, ni un de ces beaux-esprits, qui ne songent qu'à divertir les autres ou à se divertir eux-mêmes; c'est un homme capable de tous les grands emplois, & des negociations les plus importantes, quoi qu'il soit très-propre à toutes les choses galantes; il a même ce bonheur, que son merite est universellement reconnu; il porte votre nom par toute la terre; vous n'aurez jamais nul interêt qui vous puisse diviser; nul des chagrins domestiques, qui troublent la

tranquilité des gens qui se marient, ne peut troubler votre repos: vous avez, s'il est permis de parler ainsi, toutes les fleurs de l'amour & de l'amitié, sans en avoir les épines; & je vous trouve enfin, la plus heureuse personne qui fut jamais. Il est vrai, lui répondit Laure, que je suis infiniment heureuse: ce n'est pas que je ne croie possible de trouver deux personnes, qui vivroient bien ensemble étant mariez; mais, je conviens que cela est très-rare, & que le plus grand malheur qui puisse jamais arriver, c'est de s'épouser lors qu'on doit s'aimer moins qu'auparavant. C'est pourquoi je doute si j'eusse pû me resoudre d'épouser Petrarque, quand même l'état de sa fortune lui auroit permis de le faire: car, enfin, je soutiens, que quand il arrive que deux personnes libres viennent à s'aimer moins ou à ne s'aimer plus, elles sont cent fois moins malheureuses, que ne sont deux personnes qui sont mariées. Quand on est libre, on peut se haïr & ne se voir jamais, on peut même quelquefois se venger sans honte; mais, quand on est marié, l'honneur veut encore qu'on s'aime, quoi que le cœur ne le veuille

veuille plus : il faut être inseparable, quand on voudroit ne se voir jamais ; & il faut avoir la douleur de voir une amour éteinte, ou, pour mieux dire, une amour changée ou en indifference ou en haine. C'est pourquoi, Mathilde, si vous m'en croiez, songez plus d'une fois à vous engager pour toujours, & ne vous sacrifiez pas legerement pour des interêts de famille, qui ne servent souvent de rien à la douceur de la vie. Tous ceux, qui conseillent de se marier, ne songent guére à ce qu'ils disent : la plupart ont quelque interêt caché ; & quand cela ne seroit pas, on doit en cette sorte de chose plus donner à son inclination qu'à celle d'autrui : il est même bon de se tirer du commun des femmes, qui sont d'ordinaire plus considerées pour les enfans qu'elles donnent dans leurs familles, que pour leur propre merite. Ah ! ma chere Laure, reprit Mathilde, que je vous suis obligée de me confirmer dans les sentimens que j'avois déja ; &, je vous promets, qu'il m'en souviendra toute ma vie. Laure lui montra en confidence des vers qu'elle avoit faits contre le mariage, qu'elle n'avoit jamais fait voir à per-

ſonne, & qu'elle ne voulut pas même lui donner. Laure donna encore une amie à Mathilde, qui la confirma dans les ſentimens où ellle étoit. Elle s'appelloit Berengere d'Ancezune. Sa mere, qui ſe nommoit Alix d'Aramont, eut fort deſiré qu'elle ſe fut mariée: car, étant belle, pleine d'eſprit, & d'une Maiſon très-illuſtre, originaire d'Allemagne, & alliée de toutes les grandes Maiſons de Provence, elle eut pu trouver un parti très-avantageux; mais, elle la ſupplia de ne l'y contraindre point. Cette perſonne avoit une belle-ſœur appellée Belliane, que Mathilde eſtimoit fort: elle avoit la taille belle & deliée, tous les traits regulierement beaux, le tour du viſage merveilleux, les yeux bleus & charmans, le ſoûrire fin, l'air noble & delicat, & une certaine negligence ſans affectation, qui plaiſoit infiniment; elle avoit auſſi les inclinations très-nobles, & beaucoup d'eſprit, ne ſe ſouciant pas même trop de le montrer, quoi qu'il paruſt malgré elle. Cette belle perſonne vint à la fin de la converſation de Laure & de Mathilde, avec l'aimable Berengere; & elles la recommencérent encore; de ſorte que Be-

Berengere se trouvant de même avis, leur amitié en devint plus forte. Le lendemain, elles firent une partie de s'aller promener en bateau sur la Sorgue, assez proche de l'endroit, où, après s'être separée en trois bras, elle se réunit pour s'aller ensuite jetter dans le Rhosne. Elles furent donc douze Dames dans des chariots magnifiques, jusques au bord de la riviere, où elles trouverent deux bateaux que Petrarque avoit fait preparer exprès. Ils étoient couverts de branches de myrthe, & de laurier, entrelassées avec des festons de fleurs, & par-tout des carreaux pour les Dames dans celui où elles entrerent; les hommes étoient dans l'autre bateau, qui suivoit toujours celui de ces belles d'assez près pour faire conversation: elles étoient toutes en habits de couleurs differentes. Petrarque, le Comte d'Anguillara, Dom Fernand, le Comte de Tende, & Anselme, étoient de cette promenade. D'abord, on parla de la beauté du jour, de celle de la riviere, & de cent choses indifferentes; puis, tout d'un coup, Mathilde, prenant garde qu'Anselme révoit profondément, lui demanda s'il faisoit l'horoscope de

la promenade. Cette expression fit rire toute la compagnie: & comme Anselme connut que Mathilde n'étoit pas trop persuadée de l'Astrologie, Je voi bien, belle Mathilde, lui dit-il, que vous voulez que ceux qui vous approchent consultent plutôt vos yeux que les étoiles, pour sçavoir quel sera leur destin: mais, quoi qu'ils soient plus brillans qu'elles, peut-être devinerois-je mieux que pas un de ceux qui les admirent, ce que votre cœur deviendra. Ah! pour mon cœur, reprit Mathilde, je vous engage ma parole, qu'il n'est point en la disposition des Astres, & qu'il sera toujours en la mienne. Vous en répondez bien affirmativement, reprit Dom Fernand. Elle a le plus grand tort du monde, répondit Anselme en souriant; & je lui prédis aujourd'hui, que, devant qu'il soit deux ans, son cœur sera plus rebelle à sa volonté, qu'elle ne le croit présentement. Dom Fernand, croiant déja qu'Anselme avoit vû son bonheur dans les étoilles, eut dessein d'être son ami intime: car, il avoit entendu dire cent choses de lui, qui lui persuadoient qu'il ne pouvoit jamais manquer en ses prédictions. Pour moi, dit Mathilde,

je

je n'ai pas la vanité de croire que mes Avantures soient écrites dans le Ciel; & si tout ce qui arrive sur la terre s'y voyoit écrit, on pourroit dire, que ce seroit le plus bizarre Livre qu'on eut jamais vû. Et, bien loin d'apprendre l'Astrologie je voudrois la deffendre; car, aussi-bien, dequoi serviroit de sçavoir ce qu'on ne pourroit empêcher? C'est assez de recevoir le bien & le mal quand ils arrivent. Dom Fernand, pensant être bien obligé à l'Astrologie, se mit à la soûtenir: mais, quoi qu'il n'y sceut rien du tout, ce fut d'une maniere decisive & impérieuse, qui n'avança pas la conquête qu'il vouloit faire du cœur de Mathilde. Cependant, cette Belle, un peu irritée de la prédiction d'Anselme, lui dit qu'elle gageroit qu'il ne sçauroit deviner ses propres Avantures, & qu'elle le lui prouveroit dans peu de temps. Petrarque, qui prenoit plaisir à faire disputer Mathilde, sembla se ranger du parti d'Anselme, & lui dit: Pour moi, belle Mathilde, qui ne consulte point les Astres, je ne laisse pas de faire des prédictions aussi seures que les Astrologues ordinaires; & quand je vois une jeune personne parfaitement

belle, pleine d'eſprit, & qui a toutes les qualitez qui peuvent charmer, je dis hardiment, qu'étant infiniment aimable, elle ſera infiniment aimée : mais, je ne conclus pas pour cela qu'elle doive infiniment aimer; car j'en connois de jeunes, de belles, d'accomplies en toutes choſes, qui ſont infiniment aimables & infiniment aimées, & qui n'ont jamais rien aimé. Comme je ſuis jeune ſans être belle, repliqua Mathilde, je n'ai rien à répondre à ce que vous dites; mais, pour Anſelme, je lui declare la guerre, malgré toutes les intelligences qu'il a au Ciel. Vous me l'avez peut-être déja declarée ſans le ſçavoir, reprit-il. Dom Fernand, regardant alors Anſelme, craignit qu'il ne fût ſon rival, & que ce ne fût à lui que les Aſtres fuſſent favorables; de ſorte qu'il changea de parti, & dit autant de mal de l'Aſtrologie, qu'il en avoit dit de bien auparavant. Dans ce temps-là, Laure, aiant apperçu deux bateaux qui venoient vers leur troupe, entendit tout à coup une muſique excellente dans un des bateaux, & vit une très-belle collation dans l'autre, ſervie fort proprement dans des corbeilles ornées de fleurs, ſur une table

qui

qui tenoit toute la longueur du bateau. Cette galanterie surprit toute cette belle troupe, à la réserve de la personne qui la faisoit, & d'une de ses amies. Et bien, dit agreablement Mathilde, aviez-vous prédit que vous seriez aujourd'hui d'une excellente collation, & que vous entendriez une si bonne Musique? Après cela, comment voudriez-vous me persuader, que vous pussiés sçavoir si mon cœur me sera rebelle, puisque vous ignorez un evenement, où vous avez plus de part, que vous n'en aurez jamais en mon cœur. Tout le monde rit de ce que disoit Mathilde; mais, Anselme ne laissa pas de soûtenir ce qu'il avoit avancé. Cependant, toutes les Dames firent approcher ces deux bateaux, & remarquerent qu'il y avoit une inscription attachée à la voile de chacun; celle du bateau où étoit la Musique étoit telle:

LA RIVIERE DE SORGUE
aux Nymphes de Vaucluse.

Si mon murmure étoit plus doux,
Quand je roule mes flots sur mes petits cailloux,
Vous n'auriez point d'autre harmonie:
Cependant, telle que je suis,

J'endors quelquefois les ennuis
D'un cœur brûlant d'amour dont la joie est bannie.
Il ne tiendra qu'à vous d'en bannir les douleurs,
Ma source a moins de nom, que celle de ses pleurs.

Pour moi, dit l'aimable Berengere, je ne la connois pas, si ce n'est Mathilde. Je sçai bien, reprit agréablement cette belle fille, que ce n'est pas moi; mais, il faut le demander à Anselme, qui se vante de sçavoir toutes choses. Non non, interrompit Petrarque, il ne faut pas lui demander cela; cet evenement est trop proche: n'avez-vous pas pris garde, qu'il y a des maisons d'où l'on ne voit pas les villages, qui sont scituez au pied des montagnes, sur lesquelles elles sont bâties, & qui cependant découvrent une fort grande étenduë de païs? Mais, voions un peu, dit Laure, quelle est l'inscription du Bateau où il y a une collation si magnifique. Toutes ces Dames la regarderent alors, & virent ce qui suit.

LA RIVIERE DE SORGUE
Aux Nymphes de Vaucluse.

Bel ornement de nos bocages,
Je vous offre des fruits sauvages,
Tels que dans ce valon le Soleil les produit.

Un

Un mal-heureux Amant les arrose de larmes:
Je l'entends de mon lit soûpirer jour & nuit,
Et pour lui seulement mon desert est sans charmes:
Le silence le fuit, & mes plus chers Zephirs
Font gloire de ceder à ses tendres soûpirs.

Laure rougit, après avoir achevé de lire; & toutes les Dames crûrent que cette galanterie étoit faite par Petrarque, qu'on sçavoit être naturellement liberal, & que Mathilde en avoit été la confidente. Il ne le voulut pourtant pas avouër; &, en effet, ces vers ne se sont point trouvez parmi les siens: & il affecta de faire un Sonnet le lendemain, sur cette promenade des douze Dames; & l'on le voit encore dans ses ouvrages. Il y marque même que Laure chanta admirablement bien, après qu'elle fut sortie du bateau, & qu'elle fut montée dans un chariot pour s'en retourner. En effet, après que cette belle troupe eut passé du bateau où elle étoit, dans celui où la collation étoit preparée, & qu'elle eut écouté la musique d'instrumens qui étoit fort bonne, toutes ces Dames s'en retournerent sans sçavoir qui avoit fait cette galanterie. Dom Fernand s'imagina que c'étoit le Comte d'Anguillara, ou

Sonnetto 189. Dodici Donne honestamente lasse.

Anſelme : mais, excepté lui, toute la compagnie crût que c'étoit Petrarque. Cependant, comme Mathilde ne trouvoit pas que Petrarque eut aſſez pris ſon parti, elle reſolut de lui faire une malice ; de ſorte qu'après que Laure eut chanté, elle ſe mit à chanter à ſon tour un couplet qu'elle avoit fait ſur le champ, en Eſpagnol, où elle avoit imité trois vers de Petrarque. Elle s'excuſa, avant que de chanter, de ce qu'elle alloit dire une chanſon qu'elle ſçavoit devant que de partir de Caſtille. Laure, qui étoit de cette confidence, obligea Petrarque la venir écouter. Les chariots alloient lentement : tous les hommes de cette feſte alloient à cheval le plus près qu'ils pouvoient. La Lune éclairoit, & le ſilence de la campagne donnoit un nouveau charme à la voix de Mathilde, qui chanta admirablement bien ce couplet.

Nul ne ſçait comme Amour ſçait bleſſer & guerir,
Qui ne ſçait comme Iris parle, rit, & ſoûpire.
Heureux qui vit ſous ſon empire,
Et bienheureux encor ceux qu'on y voit mourir !

A peine Mathilde eut-elle achevé de chanter ce couplet, que toute la compagnie

pagnie connût, que les deux premiers vers étoient presque tout semblables à trois vers qui étoient dans un Sonnet de Petrarque, que tout le monde sçavoit ; & lui-même en fut si surpris, qu'il ne put s'empêcher de témoigner son étonnement : Ah ! belle Mathilde ! s'écria-t-il, ou je suis le voleur, ou l'on m'a volé ; car, la moitié de votre Chanson est dans un Sonnet que je crois avoir fait, jugez-en vous même : voici ce que j'ai dit en ma langue naturelle,

Non sa com' amor sana, e com' ancide,
Chi non sa, comme dolce ella sospira,
E comme dolce parla, e dolce ride.

J'avouë, dit Mathilde, que l'Espagnol qui a fait la Chanson vous a volé, ou que vous avez fait l'honneur à l'Espagnol de vous servir de ce qui est à lui ; car cela se rencontre trop juste. Je vous assure, reprit Petrarque, tout embarassé, & ne devinant point la verité, que je n'ai jamais entendu votre Chanson Espagnole : &, cependant, il y a si peu que le Sonnet est fait, que je ne croi pas qu'il puisse avoir été porté en Espagne. Mais, reprit une

de ces Dames, Mathilde a dit qu'elle sçait cette Canson devant que de partir de Castille. Si cela est, reprit Petrarque, en riant, il faut que je sois un voleur: il est pourtant constamment vrai, que je ne le pensois pas être. Mais enfin, disoit Mathilde le plus agréablement du monde, cela ne s'appelle pas larcin, c'est une imitation digne de loüange: & j'ai oui dire, que tous ceux qui écrivent, soit en vers, soit en prose, sont des imitateurs perpetuels, ou de ceux qui les ont precedez, ou de ceux qui vivent en même temps qu'eux. Pour les morts, reprit Petrarque, qu'on les imite tant qu'on voudra, j'y consens, & je fais même gloire de les imiter de loin: mais, pour les vivans, il faut leur laisser ce qui est à eux. Encore faut-il, quand on prend quelque chose à ceux qui ne sont plus, se donner la peine de le prendre de bonne grace. Et c'est proprement à ces sortes de larcins, que je voudrois employer la Loi de Lacedemone, qui permettoit le larcin à ceux qui déroboient avec adresse, & punissoit ceux qui déroboient si grossierement, qu'on reconnoissoit d'abord ce qu'ils avoient volé. C'est-pour-

quoi

quoi je ſerois bien aiſe de ſçavoir au vrai, ſi c'eſt moi qui ſuis le voleur, afin de me preparer à être puni; car j'avouë de bonne-foi, que la Chanſon vaut mieux que le Sonnet. En effet, elle dit en deux vers ce que je n'ai pû dire qu'en trois. Comme je ſuis ſincere, adjoûta t-il, je confeſſe, que ne pouvant venir à bout de bien peindre la beauté de Laure, j'ai imité un des premiers Poëtes du monde, lors qu'il dépeint Venus apparue en Nymphe à Enée: encore ai-je été plus hardi de lui; car, il n'oſa parler des yeux de Venus, & j'ai eu l'audace de parler des beaux yeux de Laure. Mais, ce larcin que je fis fut un effet de la crainte que j'eus de mal réüſſir en une ſi belle entrepriſe. Laure, voulant par modeſtie détourner la converſation, & voiant que Petrarque étoit en peine, ſe reſolut de finir ſon inquietude, en faiſant honneur à Mathilde. C'eſt-pourquoi, appellant Petrarque, Ne cherchez point, lui dit-elle, qui vous a volé, & voyez ſeulement celle qui a trompé toute la compagnie en voulant vous tromper. En diſant cela, elle monſtra Mathilde, qui, ſe tournant agréablement vers Petrarque, lui dit

Sonnetto 66. *Erano i capei doro à l'aura ſparſi.*

dit que Laure railloit; & que pour elle, il n'y avoit pas d'apparence qu'elle eut voulu faire une tromperie, en presence d'un homme qui voyoit tout dans les étoilles. Vous connoîtrez un jour, reprit Anselme, que je n'y ai pas vû une Chanson, lors que je vous ai parlé de la rebellion de votre cœur. Ensuite, Laure aiant dit à toute la compagnie, que Mathilde avoit fait ce couplet à l'heure même, afin de tromper Petrarque, toute la compagnie la loüa; & Petrarque lui dit, que si ce n'étoit qu'il avoit fait une espece de vœu, de ne faire jamais de vers de galanterie & de loüange, que pour une seule personne, il en auroit fait pour elle. Tout le monde l'admira: Dom Fernand en devint toûjours plus amoureux; & Laura l'aima avec une tendresse infinie. Le lendemain de cette promenade, Mathilde, étant seule avec Laure, se mit à loüer Petrarque de son respect pour elle, & de sa fidelité en toutes choses; car, enfin, lui dit-elle, n'admirez-vous point jusques où il la porte, de ne faire jamais de vers que pour vous: je trouve cela si beau & si obligeant, que, de l'humeur dont je suis, une pareille

cho-

chose me plairoit infiniment. En effet, il n'y a pas une Belle qui ne vous porte envie d'être loüée par Petrarque. Cependant, il m'entre dans la fantaisie de le tromper encore une fois, si j'en trouve l'occasion, pourvû que vous me veuilliés aider. Ces deux belles personnes étoient alors assises auprès d'un balcon, qui donnoit sur un jardin. C'étoit vers le soir; & comme il faisoit chaud, Mathilde avoit osté ses gants, & les avoit mis sur la balustrade. Laure avoit aussi osté les siens. Mathilde aiant alors avancé la main sur cette balustrade où étoient ses gants, elle en fit tomber un; de sorte que Petrarque, qui se promenoit avec le Comte d'Anguillara, l'aiant vû tomber, voiant une main fort belle, & croïant que c'étoit un des gants de Laure, dont il voyoit une partie du visage, le fut relever, & le garda. Mathilde, aiant par hazard tourné la teste, dans ce moment-là, vit l'action de Petrarque, & pria Laure de lui laisser croire que ce gant étoit à elle, ne doutant pas qu'il ne fit des vers sur cela. Mathilde avoit les mains aussi belles que Laure; ainsi, il n'étoit pas étrange que Petrarque s'y fut trompé,

& les gants, qu'on portoit en ce lieu-là pendant l'Esté, n'avoient rien de remarquable. Un moment après, Laure cria à Petrarque, qu'il rendit le gant qu'il avoit pris: il renspondit, qu'il le devoit à la Fortune, & que ce gant ne meritoit pas le soin qu'elle prenoit de le lui demander. Il ajoûta, que c'étoit un envieux de sa gloire, & que s'il eût aussi bien trouvé son voile que son gant, il ne le lui auroit point rendu. Mathilde se méla à cette conversation, le plus agréablement du monde; &, quoi qu'on pût dire à Petrarque, il emporta le gant. Il fit un Sonnet fort ingenieux sur cette Avanture. Mathilde fit promettre à Laure, qu'elle ne desabuseroit Petrarque, que quand elle le voudroit. Le lendemain, Petrarque fut condamné à rendre le gant; &, voyant que Laure ne le mettoit pas, il en eut un leger dépit, & fit encore un autre Sonnet: & Mathilde, par son ingenieuse malice, fit si bien, qu'elle l'engagea à en faire un troisiéme. Après quoi, comme elles étoient cinq ou six amies ensemble, elle demanda à Petrarque, s'il étoit bien assuré de n'avoir jamais fait de vers de galanterie & de louanges, que pour Laure. Il répondit, que

Sonnetto 166. *O bella man, che mi distringi 'l core.*

Sonnetto 167. *Non pur quell' una bella ignuda mano.*

Sonnetto 168. *Mia ventura & Amor m'havean si adorno.*

que cela étoit ſceu, & remarqué de tout le monde. Je ſuis aſſurée, reprit Mathilde, de vous prouver quand il me plaira, que vous en avez fait pour une perſonne, qui eſt infiniment au deſſous de Laure en merite. Nommez-la moi donc, dit Petrarque. Mais encore, reprit Mathilde, pour qui penſez-vous avoir fait les trois Sonnets des gants ? Ce que vous me demandez, me ſurprend, reprit Petrarque: je les ai faits pour la belle perſonne, qui avoit laiſſé tomber le gant. Vous les avez donc faits pour moi, reprit Mathilde; car, le gant eſt à moi, auſſi bien que la main que vous vîtes ſur le baluſtre: & je vous aſſure, que ſi j'étois Laure, je trouverois fort mauvais, que vous n'euſſiez pas connu, que ce n'étoit point la ſienne. Après cela, ne vantez plus tant la fidelité de votre Muſe pour Laure; car, qui prend une autre main, pour celle de ſa Maitreſſe, pourroit auſſi prendre quelque autre cœur au lieu du ſien. Petrarque fut ſi ſurpris de ce que lui dit Mathilde, qu'avec tout ſon eſprit il ſe trouva un peu embaraſſé; car, toute la compagnie rioit: & l'amour extrême de Petrarque lui perſuadoit, qu'en

ef-

effet, c'étoit un crime d'avoir pris la main de Mathilde pour celle de Laure; aussi se garda-t-il bien de mettre jamais cette circonstance dans ses vers. Cette surprise fut le sujet de la conversation du reste du jour. Le lendemain, Laure & Mathilde devoient s'aller promener ensemble avec la belle Belliane & quelques autres; mais, il arriva que la Tante de Laure, contre sa coûtme, l'en empêcha. Cependant, la partie ne laissa pas de s'achever. Petrarque, ne sçachant pas que Laure n'étoit point avec ses amies, fut au bord du Rhône où elles étoient: &, comme il fut surpris de ne voir pas Laure avec elles, transporté de sa passion, il leur demanda où elles alloient ainsi gayes & réveuses, accompagnées & seules, tout ensemble? Mathilde & ses compagnes rirent de cette demande. C'est la premiere fois, lui dit cette aimable fille, qu'on a dit accompagnées & seules, & qu'on a parlé à cinq ou six personnes, comme si ce n'en étoit qu'une. Mais, je voi bien, ajoûta-t-elle en soûriant, que, parce que Laure n'est pas ici, vous nous contez toutes pour rien. Cependant, pour vous répondre plus precisément, vous sçau-

çaurez, que nous sommes gayes, parce que nous nous souvenons avec plaisir du merite de Laure ; que nous sommes réveuses, parce que nous avons bien du regret de ce qu'elle n'est pas ici. Pour vous en consoler, sachez, que je suis persuadée avoir vû dans ses yeux, qu'elle étoit bien fâchée de n'y venir pas. Petrarque s'approcha alors de Mathilde, & lui parlant bas, De grace, lui dit-il, dites moi quelque chose qui me persuade, que vous croyez que j'ai quelque part au chagrin qu'a Laure de n'être point de cette partie. Vous seriez de si mauvaise humeur, repliqua Mathilde, si je vous disois que vous n'y en avez point, que je vous dis au contraire, que vous y en avez autant que moi. Ah! Madame, lui dit-il, ne me détrompez jamais. En suite de cela, il passa dans une allée qui aboutissoit auprès du Rhosne, & mit cette petite Avanture en vers. Après quoi, il vint les dire à Mathilde, qui les trouva fort agréables. Laure en fut pourtant fâchée ; & c'est en effet la seule chose, qui, dans la suite des temps, a fait dire à plusieurs, qui ont expliqué les ouvrages de cet excellent homme, qu'en

Sonnetto 186. *Liete e pensose, accompagnate e sole.*

cet-

cette occasion, il avoit paru être assuré de l'affection de Laure. Cela fait bien voir, que les femmes ne sçauroient avoir trop de soin d'empêcher, que des bagatelles ingenieuses qu'on dit, ou qu'on écrit, ne courent pas; car, il ne faut rien pour faire mal expliquer les choses qu'on ne sçait qu'à demi. Cette journée ne finit pas aussi agréablement pour Mathilde qu'elle avoit commencé: car, étant retournée chez elle, on lui dit que Constance se trouvoit mal. Elle entra dans sa chambre, & la trouva encore plus affligée que malade. Elle lui dit qu'elle sçavoit, que Dom Fernand s'en retonrneroit bien-tôt; que Rodolphe avoit sceu d'ailleurs que Dom Albert de Benavidez negocioit pour lui, afin de tacher de le faire retourner en Castille; & qu'elle ne doutoit pas que cela ne fût. Elle commanda à Mathilde de parler à Dom Fernand, & de tâcher de rompre ce dessein. Cette commission parut très-difficile à Mathilde: mais, comme elle étoit bien aise d'obeïr à Constance, qu'elle craignoit pour la vie de son pere, qu'elle haïssoit Dom Fernand, qu'elle aimoit tendrement Laure, qu'elle ne vouloit point se marier, & que

la

la vie qu'elle menoit en Avignon lui étoit fort douce ; elle promit à Constance de faire tout ce qu'elle pourroit. Deſorte que le lendemain, Dom Fernand étant allé chez Conſtance, & voiant auprès d'elle la Tante de Laure, il ſe mit auprès de Mathilde, qui, voulant profiter de l'occaſion : J'ai ſceu, dit-elle, que vous devez bien-tôt partir, pour aller en Caſtille. Il eſt vrai, reprit Dom Fernand, que, dès que j'aurai vû encore une fois le Prince, auprès de qui j'ai eu quelque affaire à negocier, je m'en retournerai ; & peut-être, adjouta-t-il, ſerai-je aſſez heureux pour contribuer à vous y faire retourner : & quand je vous aurai rendu quelque ſervice, je vous dirai une choſe, que je veux croire que toutes mes actions vous ont déja dite ; & nous verrons alors, ſi la prediction d'Anſelme ſera à mon avantage. Je me trouve ſi heureuſe où je ſuis, reprit Mathilde, que je n'ai nulle envie de retourner en mon païs : & pour ce que vous me dites d'Anſelme, je croi être obligée de vous dire, que je ſuis très-aſſurée qu'il ſe trompera. C'eſt pourquoi ne faites nul fondement ſur ſa prediction : ne vous rendez point

ſuſpect au Roi de Caſtille, en lui parlant pour de malheureux exilez. Il m'écoutera mieux, reprit-il, quand je lui parlerai pour une belle exilée comme vous. Mais, afin qu'il ſçache mieux ce que vous êtes, adjoûta-t-il, je lui porterai votre portrait. En effet, Dom Fernand montra à Mathilde un portrait qu'il avoit d'elle, sans qu'elle le ſçût, & qu'il avoit fait derober un jour que Laura ſe faiſoit peindre par un Peintre de Siene, appellé Simon, très-celebre en ce temps-là, comme il paroit par deux Sonnets que fit Petrarque ſur cette peinture que Laure faiſoit faire pour Mathilde, & dont il eut une copie. Mais, durant qu'on peignoit Laure, qui étoit très-difficile à peindre, principalement parce qu'elle avoit une langueur modeſte dans les yeux qu'on ne pouvoit exprimer, un diſciple de ce Peintre, qui ſçavoit bien deſſigner, avoit pris en craion les traits de Mathilde; de ſorte qu'en deux ou trois fois il déroba ce portrait, qu'il vendit bien cher à Dom Fernand qui l'avoit emploïé. Mathilde fut bien ſurpriſe de voir ſon portrait entre les mains de Dom Fernand. Elle en fut en colere: elle le pria de

Sonetto 57. *Per mirar Policletto a prova fiſo* Sonnetto 58. *Quando giunſe a Simon l'alto concetto.*

le

le lui donner; mais, ce fut inutilement. Elle lui dit, qu'elle en parleroit, & à Constance, & à Rodolphe; & il lui respondit, qu'il ne le donneroit jamais à personne, & s'en alla sans lui laisser le temps de lui rien dire davantage; & quatre jours après il partit, étant très-bien axec Rodolphe. Constance fut si affligée, & son mal en devint si considerable, que les Medecins desespererent de sa vie. Et en effet, elle mourut peu de temps après, recommandant toûjours à Mathilde de se ressouvenir des choses qu'elle lui avoit dites. Rodolphe fut fort touché de sa mort: mais, Mathilde en fut inconsolable; & Laura & Petrarque lui donnerent mille marques d'amitié en cette rencontre. Deux mois après, Dom Albert de Benavidez & Dom Fernand escrivirent à Rodolphe, qu'il pouvoit retourner en Castille; & que, pour lui témoigner qu'il pouvoit y être en seureté, le Roi lui rendoit le Gouvernement de Lerma, qu'avoit eu Dom Manuel, à condition que sa fille demeureroit à la Cour, ou auprès de la Reine, ou auprès de quelqu'une de ses parentes; car, il en avoit plusieurs à Burgos. Rodolphe fut ravi de cette

nouvelle, & Mathilde en eut une douleur mortelle. Laure en fut si affligée, qu'elle en pleura tendrement, en presence de Petrarque, qui fit quatre Sonnets sur la beauté de ses larmes, que toute la terre a sceus. En ce même temps, on écrivit à Petrarque, & de Paris & de Rome, pour lui faire un honneur qui étoit sans doute fort grand; puisqu'il s'agissoit de lui donner une couronne de laurier, pour marque de la plus haute Réputation qu'on pût avoir dans l'Empire des Belles-Lettres. Mais, enfin, Laure voyoit bien qu'elle alloit perdre, tout à la fois, les deux personnes du monde qu'elle aimoit le mieux. Petrarque même, tout glorieux qu'il étoit d'aller être couronné à Rome avec beaucoup de ceremonie, souffroit toutes les douleurs de l'amour & de l'amitié, en prévoiant une longue absence: de sorte que les conversations de ces trois personnes qui avoient été si douces, si enjoüées, & si agréables, devinrent seulement tendres & tristes. Cependant, le malheur de Mathilde étoit sans rémede; & elle voyoit bien, qu'elle seroit toûjours éloignée de Laure, qu'elle aimoit plus que sa vie. Il falut pourtant obéir; car,

Sonnetto 122. *Non fur mai Giove e Cesare si mossi.*

Sonnetto 123. *I vidi in terra Angelici costumi.*

Sonnetto 124. *Quel sempre acerbo & honorato giorno.*

Sonnetto 125. *O ve ch'i posi gli occhi lassi o giri.*

Ro-

Rodolphe lui dit qu'il partiroit avec elle dans huit jours. Mathilde dit adieu à toute la ville, qu'elle laissa en larmes. Le Comte d'Anguillara, le Comte de Tende, & Anselme, en furent infiniment affligez. Mais, Laure & Petrarque, qui eurent ses derniers adieux, en furent inconsolables. Il se rencontra même, que Petrarque fut obligé de partir le jour que Mathilde partit: si bien que Laure vit aller sa premiere amie en Castille, & son Amant à Rome. Dans ce même temps, Berengere, pour s'ôter entiérement l'occasion de se marier, se mit parmi ces filles qui renoncent au monde pour jamais, malgré les priéres de la charmante Belliane: & Laure se vit separée en même jour des trois personnes du monde qu'elle aimoit le plus. Aussi eut-elle besoin de toute sa constance pour supporter ce déplaisir. Mais Mathilde, quoi qu'elle s'en retournât à sa patrie, n'en étoit pas moins à plaindre: elle en étoit partie si jeune, qu'on peut dire, qu'elle n'y connoissoit personne; la passion de Dom Fernand lui déplaisoit extrémement, elle quittoit mille choses agréables, & elle n'en prevoyoit que de fâcheuses au lieu où

elle alloit. Conſtance l'avoit élevée avec une grande averſion pour la Cour d'Alphonſe : auſſi ſupplia-t-elle Rodolphe de la mettre auprès de quelqu'une de ſes parentes, & non pas auprès de la Reine, afin d'être moins expoſée au monde. Elle obtint ce qu'elle deſiroit ; de ſorte qu'en arrivant à Burgos, Capitale de Caſtille-la-vieille, il mena Mathilde chez une de ſes parentes, appellée Theodore, femme de Dom Gonçalez, qui étoit alors en conſideration à la Cour. Cette Dame avoit de l'eſprit & de l'ambition, & ſçavoit fort bien le monde. Elle reçût Mathilde avec beaucoup de joye, & donna mille loüanges à ſa beauté, dès le premier jour qu'elle la vit. Dom Gonçalez avertit Dom Albert de Benavidez, que Dom Rodolphe étoit arrivé; car, il étoit alors dans ſon Gouvernement de Palencia. Mais, pendant que Rodolphe & Gonçalez s'entretenoient, Theodore aiant conduit Mathilde à l'appartement qu'elle lui deſtinoit : Ne penſez-pas, lui dit-elle, être inconnuë à la Cour de Caſtille. Dom Fernand y a montré un portrait de vous, qui vous y a déjà fait beaucoup d'Admirateurs ; & ſi ce n'étoit que

que le Roi l'a envoyé en quelque negociation ſecrette, en Arragon, il m'auroit ſans doute aidé à vous recevoir. Mais, du moins, reprit Mathilde en rougiſſant, Dom Fernand a-t-il dit la verité; & ſçait-on que c'eſt un larcin, & non pas une faveur? Dom Fernand, repliqua Theodore, eſt imperieux & violent; mais, il n'eſt pas capable d'une vanité ſans fondement; ainſi, il a avoüé de bonne-foi qu'il avoit ſuborné un peintre, pendant qu'une fille de vos amies, dont il dit des merveilles, ſe faiſoit peindre. Au reſte, adjoûta Theodore, toute la Cour a vû votre portrait: les filles de la Reine en ont déjà de la jalouſie; elles ſe flattent pourtant de l'eſperance que ce portrait vous fait plus belle que vous n'eſtes: mais, elles ſeront au deſeſpoir, quand elles verront qu'il fait tort à votre beauté. Cependant, je croi qu'il eſt bon que vous ſçachiez l'état de nôtre Cour, avant que de la voir. Sçachez donc, que la Reine eſt une Princeſſe, qui a de très-bonnes qualitez, qu'elle eſt fort conſiderée du Roi, & ne l'eſt pas trop de Dom Pedro ſon fils, dont toutes les inclinations ſont violentes: je ne dis rien des

fils naturels du Roi, car ils sont fort jeunes: mais, l'on parle d'un neveu de l'Admiral de Castille, fils de Dom Albert de Benavidez, qui doit revenir bien-tôt d'un long voyage, qu'on dit être le plus honneste homme du monde. On connoît assez-tôt les honnêtes gens, reprit Mathilde, quand on est un peu du monde: mais, pour les femmes de la Cour, je ne serois pas marie de sçavoir avec lesquelles on peut faire plus seurement amitié. Dom Fernand d'Albuquerque, dit Theodore, a une sœur fort aimable, qui s'appelle Elvire; mais, elle a la reputation de ne sçavoir pas trop bien aimer ses amies. Il y a une femme de qualité, qui demeure assez près d'ici, qui se nomme Lucinde, qui est une des plus honnêtes personnes qu'on puisse voir; & il y a une de ses parentes auprès d'elle, appellée Padille, qui est belle, & bien faite, mais qui est une très-dangereuse amie. Pour les filles de la Reine, elles sont belles, & il y en a deux entre les autres qui ont beaucoup d'esprit: l'une s'appelle Jacinte, & l'autre Doristée. Pendant que Mathilde & Theodore s'entretenoient, Rodolphe & Gonçalez parloient ensem-

semble, & le dernier instruisoit son ami de quelle maniere il se devoit conduire dans une Cour qui avoit changé de face depuis qu'il en étoit parti. Quoi qu'il fut déjà assez tard quand Rodolphe étoit arrivé, on sceut pourtant son retour dans Burgos; & le lendemain il vit le Roi & le Prince, & fut saluer la Reine: il en fut très-bien reçû, & demeura surpris de voir que par-tout on lui parloit de la beauté de sa fille. Cependant, Mathilde, n'étant pas encore habillée à l'Espagnole, garda la chambre deux jours, & fut visitée de tous les hommes de la Cour, qui avoient accoutumé d'aller chez Theodore. Dom Pedro, tout fier qu'il étoit, fut fort civil pour Mathilde; & la reputation de sa beauté fut si grande, qu'on ne parloit d'autre chose. Sa modestie lui donnoit un très-grand éclat; & elle affecta, quand elle fut la premiere fois chez la Reine, de ne se parer point, & de se fier à ses propres charmes. Il est vrai, qu'elle étoit fort propre, & habillée d'un si bon air, qu'il n'y avoit rien de mieux. Aussi fut-elle louée de tous ceux qui la virent: & les plus belles même furent contraintes d'avouer, qu'on ne

pouvoit trouver nul défaut à sa beauté. Le Roi de Castille trouva qu'elle ressembloit fort à Constance, & loua fort sa beauté. En effet, Mathilde avoit de très-beaux yeux, un beau teint, une belle bouche, la taille admirable, la gorge bien faite, les mains belles, & très-bonne grace; de sorte que, dès les premiers jours, elle inspira, & beaucoup d'amour, & beaucoup d'amitié. Mais, pour elle, tout ce qu'elle voïoit ne la consoloit point de Laure. Lucinde fut pourtant celle qu'elle crût, qui pourroit avec le tems être la confidente de la douleur, qu'elle avoit de l'absence de son incomparable Laure: car, elle ne comprenoit pas en ce tems-là, qu'elle pût jamais avoir d'autres secrets à confier. Cependant, Dom Albert de Benavidez ne put venir voir Rodolphe, parce qu'il se trouvoit mal; de sorte que, quelques jours après, Rodolphe le fut voir à Palencia. Ils renouvellérent leur ancienne amitié; &, parlant de leurs interêts, & de l'état de la Cour de Castille, ils convinrent, que le Roi étant toûjours d'humeur méfiante, & le Prince Dom Pedro étant très-violent, il n'y avoit point de meilleur parti à pren-

prendre, pour n'être point exposez à tous les malheurs passez, que de ne se méler de nulle intrigue, d'aller rarement à la Cour, & de demeurer avec tranquilité chacun dans son Gouvernement. Mais, pour se lier d'interêts, ils résolurent, sans en parler à personne, de marier leurs enfans ensemble; car, comme je l'ai déja dit, Dom Albert, n'avoit qu'un fils, qui s'appelloit Dom Alphonse, & qui devoit bientôt revenir. Rodolphe n'avoit aussi que Mathilde, qu'il aimoit extrémement: & il craignoit fort, voiant le grand bruit que faisoit sa beauté à la Cour, que cela ne lui nuisist, au lieu de lui servir. Après avoir donc résolu cette alliance ensemble, & s'être promis un secret reciproque, ils se separerent. Dom Albert demeura à Palencia, qui est un des plus agreables lieux du monde: & Rodolphe, après avoir encore vû le Roi, s'en alla à Lerma, où il fit son séjour ordinaire, laissant Mathilde chez Theodore, comme le Roi l'avoit desiré. Cette belle fille vint peu à peu à trouver quelque consolation, en racontant à Lucinde, qui l'aima d'abord fort tendrement, quelle étoit l'agréable vie,

qu'elle avoit menée en Avignon. Elle avoit le portrait de Laure dans sa chambre, & tous les vers de Petrarque dans son cabinet ; de sorte qu'au milieu de tous les divertissemens d'une grande Cour, elle faisoit ses plus grands plaisirs ; du souvenir de deux personnes absentes : & Lucinde entra si obligeamment dans les sentimens de Mathilde, qu'elle connut effectivement, qu'elle en étoit aimée, & en eut beaucoup de reconnoissance. Durant cela, Rodolphe, & Dom Albert, avoient souvent des nouvelles l'un de l'autre : le dernier écrivit à son fils, qui, après avoir vû toutes les Cours de l'Europe, s'étoit arrêté à deux journées de-là, auprès de l'Amiral de Castille, son oncle, qu'il trouva en un port de mer, où il étoit allé pour sa charge. Dom Alphonse lui avoit beaucoup d'obligation, puisque c'étoit lui principalement, qui avoit porté Dom Albert à le bien élever : il avoit même pris un soin particulier de son éducation ; car, non seulement, il lui choisit les meilleurs maîtres ; mais aussi il voulut être son maître lui-même, se faisant rendre compte, de ce qu'il apprenoit, l'obligeant à raisonner sur tou-

toutes choses, lui montrant comment on pouvoit appliquer à l'action, & au monde, tout ce que les livres enseignent, & lui remettant toûjours devant les yeux les plus belles & les plus grandes actions. Quelquefois même, avant que d'achever de lui conter une Histoire, il lui demandoit ce qu'il auroit fait en une telle occasion, ou en une telle extrémité, afin d'exercer son esprit, & son courage, en même tems; de sorte que, par ce moien, il l'avoit rendu passionnément amoureux de la gloire, & de la grande reputation, ne pensant presque qu'à faire quelque chose, dont on parlât un jour avec louange. Et comme il avoit autrefois compris, par sa propre experience, que les voiages contribuent beaucoup à former les honnêtes gens; il l'envoia, sous la conduite d'un sage Gouverneur, voir l'Italie, l'Allemagne, la France, & l'Angleterre; avec ordre, que dans ses voiages sa principale curiosité fût de connoître particulierement les grands hommes en toutes sortes de choses, de s'en faire aimer, & d'apprendre de chacun ce qu'il sçavoit le mieux. Dom Alphonse, aiant cette obligation à l'Amiral

de Castille son oncle, eut bien voulu s'arrêter quelques jours auprès de lui; mais, recevant un ordre precis de se hâter d'aller à Palencia, il partit, & sans sçavoir ce que Dom Albert desiroit de lui, fut le trouver en diligence; tâchant de deviner en chemin ce qui pouvoit le faire rapeller si promptement. Comme il n'avoit que de l'ambition dans le cœur, il crût que son pere avoit obtenu quelque emploi, qui lui donneroit lieu de faire paroître son esprit, & son courage; & il avoit une impatience extrême d'aquerir autant d'honneur, dans la Cour de Castille, qu'il en avoit aquis dans toutes les autres Cours, où il avoit passé. Car, Alphonse, profitant des avis qu'il avoit reçûs, n'avoit pas voiagé comme font certaines gens, qui ne connoissent que les mers, les fleuves, les montagnes, les villes, le langage, & les habillemens des païs, par lesquels ils passent: il connoissoit toutes les Cours, il s'étoit même signalé à la guerre, quand il en avoit trouvé occasion. Et comme Philippe de Valois, Roi de France, venoit de faire un Edit, par lequel il permettoit de se battre en combat singulier, avec les

con-

conditions que l'Edit contenoit, Dom Alphonse, pour vanger l'honneur d'une Dame de qualité, s'étoit batu en champ clos, contre un des plus vaillans hommes du monde, l'avoit vaincu, desarmé, & lui avoit donné la vie, aprés l'avoir fait dédire de ce qu'il avoit avancé contre la Dame, dont il avoit mal parlé; de sorte que Dom Alphonse revenoit tout couvert de gloire en son païs. Aussi Dom Albert son pere le reçût-il avec de grands témoignages de ioye, & d'affection. Mais, Dom Alphonse fut extrémement surpris & affligé, lors qu'il lui dit, qu'il l'avoit pressé de revenir plûtôt qu'il n'eût fait, parce qu'il le vouloit marier. Ah! Seigneur, s'écria-t-il, sans lui donner loisir d'en dire davantage, je ne pourrois pas souffrir, que la premiere chose, qu'on dît de moi à la Cour, fût que je me vais marier: ce n'est pas assurément pour cela, que vous m'avez permis de faire un si grand & si long voiage. Dom Albert, voulant expliquer à son fils, les raisons qui l'avoient porté à ce dessein, lui dit, que celle qu'il lui destinoit étoit riche, belle; & que cette alliance l'unissant avec Rodolphe, lui

seroit très-avantageuse dans la suite. Seigneur, reprit Dom Alphonse, je croi que tout ce que vous dites est très-veritable; mais, si vous connoissiez mon cœur, vous jugeriez pourtant que ce que vous desirez de moi est impossible : je suis né pour la gloire, & pour l'ambition, & tellement ennemi du mariage, que je n'y puis songer, sans un chagrin que je ne sçaurois exprimer. Ne me forcez donc pas à vous desobéir: laissez moi suivre mon inclination, qui me porte à la guerre, à la gloire, à l'ambition, & à la liberté; car, quand je le voudrois entreprendre, je ne sçaurois vous obéir. Dom Albert, qui étoit violent, se mit en colere, & lui dit, qu'il ne s'agissoit plus de consulter; que c'étoit une affaire resolue, entre Dom Rodolphe & lui; & qu'il faloit qu'il tint la parole, qu'il avoit donnée; que tout ce qu'il pouvoit faire, c'étoit de lui donner huit jours, pour se mettre en équipage, afin d'aller à la Cour, & de se faire voir à Mathilde. Dom Alphonse se trouva dans un embarras extrême; son pere étoit violent & absolu: il ne pouvoit avoir dequoi subsister selon sa condition & son humeur magnifique,

ni

ni à la Cour, ni en Voyage, si Dom Albert ne le lui donnoit. Mais, il pouvoit encore moins se resoudre, en l'âge où il étoit, à se marier, & à commencer à faire parler de lui à la Cour par des nopces, ni vaincre cette grande aversion, qu'il avoit pour le mariage. Il fit parler à Dom Albert, par plusieurs personnes; mais, inutilement: au contraire, Albert dit, qu'il avoit envoié dire à Rodolphe, que, dès qu'Alphonse seroit en équipage de paroître dans le monde, il iroit le voir, & ensuite voir Mathilde. Rodolphe, de son côté, qui ignoroit les sentimens de Dom. Alphonse, & même ceux de sa fille, manda à Theodore, qu'elle dispos͡ât Mathilde à bien recevoir un homme, qu'il lui avoit destiné pour mari, & qui l'iroit voir dans peu de tems par son ordre. Mathilde, reçut cette nouvelle avec une douleur extrême, un moment après qu'elle eut reçû une lettre de Laure, qu'elle montroit à l'aimable Lucinde; car, l'amitié, que Mathilde avoit dans le cœur, étoit presque aussi tendre, que de l'amour. Elle connoissoit l'humeur de Rodolphe, & voïoit bien, que ses plaintes, & ses larmes, seroient inutiles. Cepen-

pendant, l'exemple de Laure, qui ne se vouloit point marier, & qui avoit acquis une si grande reputation dans la façon de vie qu'elle avoit menée, flatoit son humeur si agreablement, qu'elle ne concevoit pas qu'il lui fût possible de consentir à être mariée. Sa nouvelle amie contribuoit encore à l'entretenir dans ces sentimens-là; car, Lucinde ne se trouvoit pas heureuse, dans son mariage : de sorte que Mathilde eut une douleur incroyable, & ne voioit rien d'agreable à faire pour elle; car, encore qu'elle ne pût se resoudre à se marier, elle aimoit le monde, & ne se seroit pas resoluë sans peine à s'enfermer parmi ces filles, qui s'en separent volontairement pour toûjours, quoi qu'elle y eût pourtant moins d'aversion qu'au mariage. Elle pria Theodore d'écrire à Rodolphe, pour le supplier de ne penser point encore à la marier : mais, son pere lui manda seulement, qu'il vouloit être obéï ; de sorte, qu'elle en eût une douleur si sensible, qu'elle en tomba malade considerablement. Mais, pendant que cette belle personne s'afflige avec Lucinde de son malheur, Dom Alphonse étoit dans un embarras extré-

trême, & ne trouvoit de consolation, qu'avec un ami intime qu'il avoit, appellé Dom Felix de la Cerde, à qui il disoit tous ses sentimens. Comme il connoissoit, qu'Albert ne changeroit pas de volonté, il tâchoit de fléchir Dom Alphonse: mais enfin, lui dit-il un jour, vous avez du moins l'avantage, qu'on dit que celle, qu'on vous veut faire épouser, est extrémement belle. Voiez-la donc, si vous m'en croiez: car, peut-être, quand vous l'aurez veue, perdrez-vous une partie de l'aversion, que vous avez pour le mariage. C'est pour cela même, dit Dom Alphonse, que je ne la veux pas voir, de peur que je n'eusse la foiblesse de me laisser seduire par sa beauté; car, je sçai bien, que, de l'humeur dont je suis, je m'en repentirois toute ma vie. Je suis né pour la guerre, pour l'ambition, & pour la gloire, & non pas pour le mariage; je veux chercher la Fortune à ma mode, & n'être retenu, ni par les larmes d'une femme, ni par l'interêt d'une famille: enfin, je cherche à me distinguer des gens de ma condition, ou par mon esprit, ou par mon courage; & ne veux point du tout me marier. Comme il
di-

disoit cela, Albert apprit par des Lettres de Rodolphe, que Mathilde étoit malade, & qu'il le prioit qu'Alphonse ne la vît pas, qu'elle ne fût entierement guerie. Dom Felix, sachant cela par Rodolphe, le fut dire à son ami, qui en eut une joie extrême, & peu s'en falut, qu'il ne desirât, que Mathilde mourût, afin d'être delivré de l'embarras où il se trouvoit. Cela lui donna du moins un peu de tems, pour penser à ce qu'il avoit à faire. Mais, comme il apprenoit que Dom Albert étoit toûjours plus opiniâtre dans son dessein, il en forma un extraordinaire, qui fut d'écrire à Mathilde, & de prier Dom Felix, de lui porter sa Lettre, sans la lui laisser, l'obligeant seulement à la lui faire lire. Dom Felix s'opposa d'abord à ce qu'il vouloit faire; mais, il promit enfin à sou ami, de faire ce qu'il desiroit. Alphonse écrit: Dom Felix se charge de la lettre; va chez Theodore, emploie le nom d'une parente de Mathilde, dont il dit avoir une lettre à lui donner, & obtient enfin la permission de la voir, & de lui rendre cette lettre. Il vit donc cette belle malade, qui, malgré sa pâleur & sa melancolie, lui parût toûjours

jours la plus charmante personne du monde; de sorte qu'il pensa ne rendre pas la lettre de Dom Alphonse, & s'en retourner lui dire qu'il avoit un tort extrême de s'opposer à son bonheur. Enfin, poussé par un sentiment contraire, il fit ce qu'il avoit promis, & pria Mathilde de lire la Lettre qu'il lui donna, sans lui dire qui l'avoit écrite. Mathilde en fit d'abord beaucoup de difficulté; mais, Dom Felix lui dit sérieusement, qu'il s'agissoit d'une affaire de la derniere importance, & qu'il lui donnoit sa parole que ce n'étoit pas une Lettre de galanterie, qu'enfin elle l'ouvrit & y leut ces paroles.

Ne pensez-pas, Madame, que je me donne l'honneur de vous escrire, pour commencer de m'aquerir quelque part en vos bonnes graces; car, je suis un malheureux, qui n'en suis pas digne, & qui sçachant, que vous étes une des plus belles personnes du monde, ai resolu de vous fuir avec autant de soin que tous les autres vous cherchent, de peur de vous faire un outrage, en deffendant mon cœur contre vos charmes. Mais, Madame, afin d'avoir quelque pitié de moi, sçachez que je suis

suis un miserable ambitieux, qui veux être ennemi de l'amour, & qui ne veux aimer que la gloire; de sorte que je croirois, comme je l'ai déja dit, vous faire une injure, si j'allois vous voir avec la resolution de deffendre mon cœur contre vous. Je sçai que vous avez mille agréables qualitez, capables de faire le bonheur d'un homme qui ne seroit pas de mon humeur. C'est-pourquoi, par respect pour elles, j'ai pris le dessein de vous découvrir le veritable état de mon ame. Ne pensez pas, Madame, que je sois préoccupé d'une autre passion, & que ce soit ce qui m'empêche d'accepter l'honneur que Rodolphe me veut faire. Non, Madame, cela n'est point ainsi: j'ai un cœur, qui n'aime rien & ne veut rien aimer, du moins de cette sorte; &, si je puis obtenir de vous que vous me refusiez, & que vous disiez à Rodolphe, que vous ne voulez point de moi, je vous promets de vous honorer toute ma vie: & je consens si j'en aime, ou si j'en épouse jamais quelque autre, que vous me haissiez horriblement, & que vous me teniez pour un homme sans honneur & sans parole: je vous promets même de vous servir tant que je vivrai, si je suis assez heureux pour en trouver les occasions, & de n'emploier la liberté que

vous

vous me laisserez, qu'à chercher la gloire ou la mort. Je sçai, que ce je fais est le plus extraordinaire du monde; mais, cela même vous doit faire pitié: & vous devez plaindre un homme, qui est centraint de vous supplier de le mépriser, quoi qu'il vous honore infiniment, & qui devoit avoir ce respect-là pour vous, de peur que son malheur ne vous empêchât d'être heureuse.

Mathilde fut extrémement surprise de cette Lettre; mais, elle le fut agréablement: quoi que dans le premier moment elle rougit, comme si elle eut eu quelque leger dépit. Elle lut pourtant une seconde fois cette Lettre, afin d'avoir le temps de resoudre ce qu'elle devoit répondre. Après quoi, prenant la parole: Je m'étonne, dit-elle en soûriant, que Dom Alphonse ne veüille pas de moi: car, si la conformité de sentimens devoit faire naitre de l'affection, nous devrions nous aimer; puisqu'il est vrai, que j'ai encore plus d'aversion au mariage que lui. En effet, adjoûta-t-elle, je ne suis malade, que de la peur que j'ai euë dépouser Dom Alphonse. Ce n'est pas, que je n'aie entendu dire que c'est un fort hon-

honnête homme; mais, c'eſt que j'aime autant la liberté qu'il aime la gloire, & que j'ai autant d'inclination pour la tranquilité qu'il en a pour l'ambition. Vous lui direz donc, qu'il me rend la vie, en m'aſſurant qu'il ne penſe & ne penſera jamais à moi. Mais, comme il n'eſt pas juſte que je ſois ſeule à m'attirer l'indignation de mon pere, il faut qu'il s'oppoſe à Dom Albert, comme je m'oppoſerai à Rodolphe, & que nous nous avertiſſions l'un l'autre, de ce que nous aurons à faire pour conſerver notre liberté. Dom Felix fut ſi charmé de la beauté de Mathilde, qu'à peine entendit-il moitié de ce qu'elle lui dit; de ſorte qu'il la ſupplia de vouloir écrire elle-même ſes propres ſentimens. Elle s'en excuſa, & ſouffrit ſeulement que Dom Felix écrivit de ſa main ce qu'elle vouloit qu'il dit à ſon ami. Après quoi, il s'en retourna, & laiſſa Mathilde avec une joye ſi grande, qu'elle recouvra bientôt la ſanté; mais, elle en fit un ſecret à Rodolphe, & lui manda qu'elle ſe trouvoit encore fort mal, afin de gagner du temps. Cependant, Dom Felix avoit des ſentimens bien mêlez: il étoit bien aiſe d'avoir une ſi bonne

nou-

nouvelle à porter à Dom Alphonſe : il étoit charmé de la beauté de Mathilde, de ſon eſprit, de ſa modeſtie & de ſa douceur, & ſentoit pourtant quelque ſecret dépit de lui voir une ſi grande paſſion pour la liberté, comme s'il y avoit eu quelque interêt. Mais, enfin, il fut trouver Dom Alphonſe, qui lui demanda comme ſa negociation s'étoit paſſée. Dom Felix lui en rendit compte, & il en fut très-content. Cependant, dit-il à ſon ami, dès que vous fuſtes parti avec ma lettre, j'envoïai un de mes gens après vous, pour vous obliger à revenir; trouvant moi-même ce que j'avois écrit ſi extraordinaire & ſi bizarre, que j'en avois de la confuſion, & choiſiſſois plûtôt d'aller chercher la guerre à l'autre bout du monde, que de faire une choſe ſi nouvelle & ſi ſurprenante. Cependant, puiſque cela a ſi bien réüſſi, je ſuis bien aiſe que vous ayez vû Mathilde. Mais, de grace, adjoûta-t-il, ne me parlez, ni de ſa beauté, ni de ſon eſprit ; & dites-moi ſeulement ce qu'il faut faire pour ne l'épouſer pas. Dom Felix eut une ſecrette joye de n'avoir pas à lui parler de Mathilde; & ils reſolurent enfin, qu'il faloit de

chaque côté faire traîner les choses autant qu'on pourroit, & se servir des occasions qui naistroient, & s'entre-avertir de tout. Quelques jours après, Dom Alphonse crût, qu'il faloit remercier Mathilde de la maniere dont elle avoit reçû une lettre si surprenante: Et enfin Dom Felix la vit, non seulement une seconde fois, mais plusieurs autres, sur diverses choses qu'il faloit resoudre, pour faire naître des obstacles à leur mariage. Cependant Albert & Rodolphe, voiant qu'il y avoit toûjours quelque chose qui faisoit que leur dessein ne s'executoit pas, entrerent en deffiance l'un de l'autre. Rodolphe s'imagina, qu'Albert vouloit lui donner lieu de rompre, pour faire épouser quelque autre fille à son fils qui fût parente des gens de la faveur; & Albert crût la même chose de Rodolphe: ils font donc épier dans les maisons l'un de l'autre, pour sçavoir ce qui s'y passoit; & Rodolphe découvre, que Dom Alphonse envoie vers sa fille, & Albert que Mathilde a commerce avec son fils: cela les embarrassa d'abord extrémement. Ils se font sçavoir ce qu'ils ont découvert. Et Albert, enfin, sçachant que Dom Felix est

eſt celui qui va parler à Mathilde, ou qui envoie quelquefois ſon Ecuyer vers elle, prend le parti d'envoier des gens déguiſez en chemin, qui volént cet Ecuyer, & lui prennent le paquet de Dom Alphonſe, dont la lettre étoit conceuë en des termes qui firent connoître à Albert & à Rodolphe, que le commerce qui étoit entre leurs enfans étoit directement contre leurs intentions & contre leur autorité. Ces deux peres ſe trouverént fort embarraſſez en ſe voiant. Rodolphe s'imagine, que Dom Alphonſe eſt amoureux ailleurs; & Dom Albert, qui étoit violent & ſoupçonneux, croit que Mathilde aime quelque homme de la Cour, & le dit à Rodolphe, qui s'en fâche: de ſorte qu'ils ſe ſeparent fort mécontens l'un de l'autre. Rodolphe fut à Burgos ſe plaindre à Theodore de la deſobéïſſance de ſa fille: mais il connut pourtant bien, & par ce que Theodore lui dit, & par les diſcours de Mathilde, que ce qu'Albert lui a dit n'eſt qu'une choſe dite ſans fondement, dans l'excés de la colere. D'autre part, Albert querelle Dom Alphonſe, & lui dit, que, pour le punir de n'avoir pas voulu épouſer une très-belle fille, il lui en



fera épouser une laide & insupportable; & qu'enfin il veut être obéi. Dom Alphonse, voiant jusques où son pere portoit sa violence, partit le lendemain, sans en rien dire qu'à Dom Felix, pour s'en retourner trouver l'Admiral de Castille son oncle, afin qu'il lui donnât lieu de s'en aller chercher la guerre en quelque part. Dom Felix, dont le cœur étoit sensiblement touché de la beauté de Mathilde, fut tenté par generosité de lui dire quels étoient les charmes de cette belle fille; lui semblant, que s'il lui avoit dit tout ce qn'il connoissoit de son merite, il eut pû changer de sentiment. Mais, d'ailleurs, venant à penser, que quand Dom Alphonse l'auroit aimée, elle n'auroit pas apparemment voulu l'épouser; il conclud, qu'il n'étoit pas juste de se faire lui-même un rival, & resolut de laisser partir son ami: ne croiant pas même faire rien contre la generosité, puisqu'il étoit resolu de combatre cette passion naissante, qui étoit dans son cœur. Dom Alphonse partit donc, & laissa une lettre pour Dom Albert, qui en fut fort irrité, & une pour Mathilde que Dom Felix lui rendit: elle étoit telle:

Je

Je pars, Madame, pour vous tenir la parole que je vous ai donnée : joüissez en repos de la liberté que je vous laisse ; & , puisque nous n'avons pas été destinez à nous aimer, aimons du moins toute notre vie la plus precieuse chose du monde. Et croiez, s'il vous plait, qu'en quelque lieu de la Terre que la Fortune me mene, vous me trouverez toûjours tout prêt à vous rendre tous les services que votre generosité merite.

Dom Felix rendit cette lettre à Mathilde, qui la receut fort agréablement, & qui remercia celui qui la lui rendit, comme un homme qu'elle croyoit avoir beaucoup contribué à son bonheur : mais, plus elle le remercioit, plus il se confirmoit dans le dessein de s'opposer à l'amour qu'il avoit dans l'ame, & dont il se trouvoit si persecuté, qu'il se resolut d'aller pour quelque temps à Seville pour se guèrir ; de sorte que Dom Alphonse s'éloignoit, de peur d'aimer Mathilde ; & Dom Felix, pour cesser de l'aimer. Après cela, elle demeura dans une assez grande tranquilité : elle se vit même délivrée de l'importunité que lui donnoit la passion de Dom Fernand, lors

qu'il fut revenu d'Arragon, sans qu'elle en sceut alors la cause. Elle ne sçavoit même que penser de cela: car, il ne cessa de lui donner des marques de sa passion, qu'en lui disant, qu'elle étoit aimée d'un homme, qui lui ôtoit la hardiesse & la liberté de l'aimer, si ce n'étoit en secret; & qu'elle sçauroit un jour ce qui le faisoit parler ainsi. On remarquoit seulement, que le frere de de Dom Fernand d'Albuquerque étoit le Favori de Dom Pedro, Prince de Castille, qui voioit fort souvent Mathilde, mais qui ne lui disoit pourtant rien qui pût témoigner qu'il eut de l'amour pour elle. Mathilde avoit conté à Lucinde toute son Avanture de Dom Alphonse: elles avoient conclu ensemble, qu'il faloit qu'il eut du merite; qu'un homme, qui aimoit tant la liberté, devoit avoir quelque chose de grand dans le cœur. J'ai déjà dit, que Lucinde avoit avec elle une parente, appellée Padille, qui avoit de la beauté & des charmes, mais dont l'esprit étoit dangereux. Cette fille se mit dans la fantaisie de donner de l'amour à Dom Pedro; & l'on peut dire, qu'il sembloit alors, qu'il n'y auroit pas eu tant de peine à apprivoiser un lion.
El-

Elle crût, que si elle agissoit comme une personne qui vouloit plaire, elle ne plairoit pas, mais qu'elle plairoit infailliblement, pourvû qu'elle peût seulement aquerir quelque famılliarité avec Dom Pedro. Dom Juan d'Albuquerque son favori étoit amoureux d'une fille de la Reine qui étoit son amie; Elle se resolut de le servir autant qu'elle pourroit. Outre cela, aiant remarqué, que la maison de Theodore étoit celle de toute la Cour, où il alloit le plus de gens de grande qualité, & où Dom Pedro se plaisoit le plus, elle se fit aimer de Theodore, à qui elle parloit toûjours, pendant que Lucinde & Mathilde parloient ensemble: &, toutes les fois que Dom Pedro y étoit, elle cherchoit à lui dire quelque chose qui lui plût, sans considerer s'il étoit vrai ou faux; de sorte qu'elle lui avoit dit plus d'une fois, que Mathilde l'estimoit infiniment. Ce n'étoit pas qu'elle voulût qu'il aimât Mathilde: mais elle pensa, que s'il avoit à l'aimer, il étoit bon pour son dessein qu'elle fût de la confidence; ne doutant point, que si cela étoit ainsi, elle ne vint à bout de faire cesser une amour, dont elle sçauroit le secret, & qu'elle ne vint

enſuite à ſe faire aimer elle-même. Cette fille avoit une ingénuité apparente, très-propre à tromper les perſonnes à qui elle n'auroit pas été ſuſpecte. Cependant, Dom Alphonſe étoit allé à la guerre en Arragon, & s'y étoit ſignalé ſi hautement, que tous ceux, qui venoient de cette armée, ne parloient que de ſon courage. En ce temps-là, Rodolphe mourut. Mathilde en fut extrémement touchée; mais, quand le temps eut adouci ſa douleur, elle ſe trouva en pleine poſſeſſion de ſa liberté: il ſembla même, qu'elle en fût devenuë plus belle & plus charmante; & elle mena la plus douce & la plus agréable vie du monde; ne regretant rien que l'abſence de Laure & de Petrarque, dont elle avoit ſouvent des nouvelles. Cependant, Dom Felix, n'aiant pû guerir de ſa paſſion pour Mathilde, revint à Burgos, & la vit plus belle que jamais, & ſceut qu'elle ſembloit n'avoir nul deſſein de ſe marier. Comme elle croïoit lui être obligée, elle le traitoit très-civilement, & elle ne le vit pas plûtôt en particulier, que, prenant la parole: Je vous aſſure, lui dit-elle, que votre ami avoit raiſon de me preferer la gloire; car,

car, il acquiert tant d'honneur à la guerre, que le Roiaume auroit beaucoup perdu, s'il n'y avoit pas été. En mon particulier, reprit Dom Felix, en la regardant, je connois quelques gens, qui eussent perdu la plus douce chose du monde; puisque, si vous eussiez été servie par un aussi honnête homme que celui-là, ils n'auroient jamais ôsé avoir l'esperance de vous plaire, sans laquelle la vie ne leur seroit guere agréable. Je ne sçai, repliqua Mathilde, qui sont ceux que vous dites; mais, je sçai bien, que, pour me plaire, il faut du moins ne me dire jamais rien qui me desplaise, ni que je puisse mal expliquer. Dom Felix connut bien, que s'il en disoit davatage, il ne seroit pas favorablement écouté; de sorte qu'il détourna la chose adroitement: mais, Mathilde ne laissa pas de craindre qu'il ne l'aimât; car, l'estimant assez pour être son amie, elle eut été fâchée de le perdre. D'autre part, Dom Fernand fuïoit autant qu'il pouvoit Mathilde; mais, quand il se trouvoit auprès d'elle, il étoit aisé de connoître, qu'il n'avoit pas cessé de l'aimer, quoi qu'il ne lui dit rien de sa passion. Pour Dom Pedro, il agissoit

certaine maniere brusque & indifferente, qui ne donnoit aucun lieu aux conjectures. Il faisoit quelquefois des festes, il voïoit souvent Mathilde; mais, on ne pouvoit connoître, s'il avoit quelque dessein particulier pour elle. Les choses étant en cet état, le Roi de Maroc crût, qu'il lui seroit aisé de rétablir la gloire des Maures en Espagne, s'il y vouloit porter ses armes. Le Roi de Grenade, apprehendant alors, que le Roi de Castille ne l'attaquât, se ligua avec le Roi de Maroc, & à l'heure même ils firent de grandes levées & de grands magasins. Le Roi de Castille, étant averti de ces preparatifs, ne douta pas que ce ne fût contre lui: de sorte qu'il se hasta de pacifier les affaires d'Arragon; & fit si bien, qu'il eut une grande armée sur pied avant que les Maures fussent en état de l'attaquer. En effet, il entra dans le païs d'Antequera, il & y fit des ravages incroiables. Tous les gens de la Cour suivirent Dom Pedro, Dom Juan d'Albuquerque, Dom Fernand, Dom Felix, & tous les braves furent en cette occasion: mais, avant que de partir, ils dirent tous adieux à Theodore, à Mathilde, à Lucinde, &

à

à Padille. Ce fut alors, que Mathilde connut une partie de la persecution, que sa beauté lui alloit attirer; car, Dom Fernand, en prenant congé d'elle, lui dit, qu'il alloit chercher la mort avec plaisir; puisqu'il avoit été contraint de faire céder la plus grande passion du monde au respect qu'il étoit obligé d'avoir. D'abord, Mathilde crut, que cela ne vouloit dire autre chose, sinon que le respect, qu'il avoit pour elle, l'avoit obligé de combattre son amour. Mais, Dom Pedro, l'aiant un peu separée de la compagnie, lui dit, avec un air proportionné à son humeur, & un soûris un peu fier: J'ai attendu, que je fusse à la veille de vous aller sacrifier dix mille Maures, avant que de vous dire ce que j'ai dans le cœur pour vous: je ne veux pas même vous découvrir tout mon secret; mais, si je reviens victorieux, preparez votre cœur à être ma conquête, & à se rendre de bonne grace. Quand vous aurez vaincu les Maures, reprit modestement Mathilde, avec un soûris forcé, vous ne songerez plus à d'autres victoires: & il ne seroit même pas à propos, de s'exposer à ne vaincre point en une

ſeconde guerre, après avoir été vainqueur à la premiere. Ce Prince, ne faiſant pas ſemblant d'avoir entendu cela, s'en alla; & Dom Felix prit congé de Mathilde, ſans oſer lui témoigner ſa paſſion, que par un ſoûpir. Cependant, Mathilde, aiant conté à Lucinde ce que lui avoit dit Dom Fernand, & enſuite Dom Pedro; Lucinde lui dit, qu'elle croioit, que le changement du procedé de Dom Fernand venoit de ce que ſon frere, qui étoit favori de Dom Pedro, lui avoit deffendu, de la part de ce Prince, de continuer de l'aimer. Mathilde eût de la douleur de voir beaucoup d'apparence à ce que diſoit Lucinde; car, l'humeur violente, & cruelle, de Dom Pedro agiſſoit auſſi bien contre ceux qu'il aimoit, que contre ceux qu'il haïſſoit. Mais, enfin, le Roi de Caſtille, aiant appris que le Prince Abomelic attaquoit Medina Sidonia, & que l'armée du Roi de Grenade campoit devant la ville de Sillos, & commençoit de l'aſſieger, il retira ſes troupes au dedans de ſon Etat, afin de deffendre mieux ſon pays. Dom Alphonſe, ſans paſſer à Burgos, ſe rendit à l'armée, & fut très-bien reçu du Roi de Caſtille,

le, & du Prince Dom Pedro; de ſorte que, lorſque le Roi partagea ſes troupes, pour en envoier une partie contre le Roi de Grenade, & qu'il mena l'autre contre Abomelic, qui s'étoit avancé juſqu'à Alcala, Alphonſe ſuivit le Roi de Caſtille, qui fut heureux en ces deux expeditions. Car, le Roi de Grenade fut contraint de lever le ſiege: & le vaillant Abomelic fut tué de la main d'Alphonſe, toute ſa cavalerie deffaite, & toute ſon armée miſe en déroute. Le Roi de Caſtille, devant la victoire à la valeur d'Alphonſe, qui avoit fait des choſes au de-là de toute croyance, le careſſa extraordinairement; mais, comme il avoit été bleſſé, il falut le laiſſer dans une ville proche de-là: de ſorte, qu'il ne retourna pas à Burgos auſſi-tôt que les autres gens de la Cour. Quand il fut gueri, il fut voir Dom Albert, qui s'étoit enfin appaiſé, voiant quelle gloire il avoit acquiſe; &, quelques jours après, il alla à Burgos. Lors qu'il y arriva, on lui dit, qu'il y avoit un combat de Taureaux, que Dom Pedro donnoit à toute la Cour: de ſorte, qu'après s'être mis en état de paroître en une auſſi grande aſſemblée que celle-là, il

fut où étoit toute la Cour, & se plaça dans une grande galerie, soûtenuë par des colomnes de marbre, & qui regnoit à l'entour du lieu, où les Taureaux combattoient. Mais, à peine se fut-il placé, que, regardant à la galerie opposée, il vit Mathilde vis-à-vis de lui, qu'il n'avoit jamais veue, & qui lui parut si admirablement belle, que, cessant de regarder le combat, il la regarda avec admiration, & demanda à un homme de qualité, qui le touchoit, & qui étoit un grand diseur de nouvelles, qui étoit cette belle personne. Il paroit bien, lui repliqua celui à qui il parloit, qui l'avoit vû à l'armée, que vous avez été longtems en voiage, puisque vous ne connoissez pas la belle Mathilde. Quoi! reprit Alphonse, celle que je voi est Mathilde, fille de Rodolphe, qui a passé son enfance en exil? Oüi, répondit-il, c'est la belle Mathilde, à qui le Prince Dom Pedro donne assurément le divertissement que vous voiez, quoi qu'on ne le dise pas publiquement: & je voi un homme, ajoûta-t-il, en lui montrant Dom Felix, qui en est bien chagrin; car, il en est aussi fort amoureux: & je ne sçai, poursuivit-il encore, si

Dom

Dom Fernand en est bien aise; du moins, paroit-il fort melancolique. Il faudroit être bien hardi, dit alors Alphonse, pour aimer une personne, à qui tant de gens prétendent. Cependant, sans prendre plus nul interêt au combat des Taureaux, Alphonse observa soigneusement Mathilde; & il s'imagina, qu'elle l'avoit regardé, qu'elle avoit même demandé qui il étoit, & qu'elle avoit rougi. Il ne se trompoit pas; car, comme Alphonse étoit parfaitement bien fait, qu'il avoit la taille très-belle, la mine fort haute & fort noble, & l'air infiniment agreable, Mathilde l'avoit remarqué: &, lors qu'on le lui avoit nommé, elle avoit changé de couleur, & avoit parlé bas à Lucinde, pour cacher sa rougeur, qu'elle sentoit. Cependant, le combat finit, la compagnie se separa, & Alphonse, allant chez le Roi, & ensuite chez la Reine, n'entendit parler, que de la beauté, de l'esprit, & du merite de Mathilde. Il y eut un bal, ce soir-là chez la Reine; mais, cette belle personne, s'étant trouvée mal, n'y fut pas. Alphonse l'y chercha avec soin, & fut bien fâché de ne l'y rencontrer point. Il se trouvoit pourtant

tant fort embarraſſé: &, quand il ſe ſouvenoit, qu'il avoit refuſé de l'épouſer, il ne pouvoit ſe reſoudre à la voir. Cependant, la civilité le voulut, & ſon cœur l'y portoit, ſans qu'il s'en apperçût. Alphonſe parut au bal, avec beaucoup d'éclat; il dança de très-bonne grace: il ſe tira ſi bien de la converſation, & chez le Roi, & chez la Reine, que le lendemain tous ceux qui furent voir Mathilde ne lui parlérent d'autre choſe, que du merite d'Alphonſe. Un homme de qualité, qui l'avoit vû durant ſix mois, pendant ſes voiages, lui dit, qu'il n'y avoit pas un plus honnéte homme au monde; qu'il étoit auſſi vaillant qu'Alexandre & que Ceſar, auſſi liberal & auſſi ſçavant que le premier, auſſi habile & auſſi galand que le ſecond, qu'il écrivoit très-bien & en proſe & en vers, & qu'outre cela il étoit le plus fidelle ami du monde. Mais, pendant qu'on diſoit à Mathilde tant de bien d'Alphonſe, il ſongeoit comment il pourroit faire, pour l'aller voir. Si on ne lui eût pas dit, que Dom Felix en étoit amoureux, il l'auroit prié de l'y mener; mais, par un ſentiment, dont il ignoroit la cauſe,

se, il ne vouloit point lui parler de Mathilde: &, aiant vû Lucinde dans son enfance, il la fut voir, & fit si bien, qu'il l'engagea à le mener chez Mathilde. Cependant, Dom Felix étoit fort embarrassé: s'il eût suivi ce que la raison, & l'amitié, lui conseilloient, il eût dit à Dom Alphonse, qu'il aimoit Mathilde; mais, il s'imagina, qu'Alphonse croiroit, que cette passion l'avoit autrefois obligé à lui obéïr trop-tôt, lors qu'il l'avoit prié de ne lui dire rien de la beauté de Mathilde: joint que n'étant pas aimé, & n'esperant presque pas de l'être, il croïoit, qu'il étoit inutile de lui faire cette confidence. Cependant, Lucinde ne s'engagea à mener Alphonse chez Mathilde, qu'après avoir sçû, qu'elle le trouvoit bon. Padille, suivant sa coûtume, quoi qu'elle ne sçût rien de ce qui s'étoit passé entre Mathilde & Alphonse, (car, cela étoit demeuré fort secret,) songea fort à observer ces deux personnes, dont le merite servoit d'entretien à toute la Cour. Elle ne put pourtant pas les voir ensemble, la premiere fois qu'ils se virent; car, Lucinde se déroba d'elle. Mathilde étoit seule dans sa chambre, en un habille-

ment,

ment, le plus galant du monde ; & l'on eût dit, qu'elle avoit entrepris de faire repentir Dom Alphonse, tant elle étoit belle & propre ce jour-là: car, le mal, qui l'avoit empéchée d'aller au bal, n'étoit qu'un leger mal de tête, qui s'étoit passé. Elle reçut Dom Alphonse, fort civilement, & d'un air fort gai; afin qu'il ne crût pas, qu'elle eût nul chagrin de ne l'avoir pas épousé. Quand Alphonse entra dans sa chambre, il sentit ce qu'il n'eût pû exprimer, quand il l'eût voulu; & quand il la vit avec cet air charmant, qui l'accompagnoit toûjours, il commença de penser ce qu'il n'avoit jamais pensé, & crût qu'il pouvoit y avoir de plus grands plaisirs, que celui d'être aimé de la Fortune. Vous voiez, Madame, lui dit-il, un homme, qui n'auroit peut-être jamais eu la hardiesse de paroître devant vous, si vous même ne me l'eussiez donnée; mais, quand on a eu une fois l'honneur de vous rencontrer, nulle consideration ne peut plus empêcher, qu'on ne cherche avec soin le même plaisir, & le même honneur. Vous me vîtes en une si grande & si belle compagnie, reprit Mathilde, que je ne pen-

pensois pas, que vous m'eussiez discernée: & puis, ajoûta-t-elle, en soûriant, je croïois, que quand on venoit de la guerre, la vûe d'un combat étoit encore assez agreable, pour empécher qu'on ne prît garde à quelque autre chose. Pour parler selon vos sentimens, Madame, répondit-il, je croi que ceux, qui auroient le goût d'aimer les perils, ne pourroient guére trouver de plus dangereuse occasion, que celle d'avoir l'honneur de vous voir. Quand on est accoûtumé de vaincre comme vous, repliqua-t-elle, il n'est point d'occasion dangereuse; & je ne suis pas si redoutable, que l'étoit le Prince Abomelic, que vous avez vaincu. Il l'étoit sans doute beaucoup, les armes à la main, répondit Alphonse; mais, toute desarmée que vous êtes, je vous trouve plus à craindre que lui. Elle l'est plus encore, que vous ne pensez, dit alors Lucinde, pour les tirer tous deux d'embarras; & je ne connois personne, qui la connoisse bien, qui n'en convienne avec moi: en mon particulier, j'en ai fait une experience, dont je ne puis douter; car, quand j'ai commencé de connoître Mathilde, elle ne me vouloit

loit, ni eſtimer, ni aimer: elle n'avoit le cœur rempli, que d'une amie qu'elle a en Avignon, dont vous pouvez voir le portrait auprès de ſon miroir; l'incomparable Laure régnoit dans ſon eſprit, & y regne encore. Cependant, malgré ſon indifference, & quoi que je ſçuſſe, que la premiere place de ſon cœur étoit occupée, par la perſonne du monde qui la mérite le mieux, je ne laiſſai pas de l'aimer plus que moi-même. Je croi facilement ce que vous dites, reprit Alphonſe; & je croi même, qu'il eſt poſſible d'aimer éperdument la belle Mathilde, ſans eſperance d'en être jamais aimé. Vous me connoiſſez encore ſi peu, répondit-elle, que tout ce que vous me dites d'obligeant ne le peut être pour moi, & ne peut paſſer, que pour une civilité: mais, ajoûta-t-elle, comme il n'y a que Lucinde ici, à qui je dis tout ce que j'ai dans l'ame, il eſt bien juſte, que je vous remercie de la plus ſenſible obligation, que je pouvois jamais vous avoir, puiſque, c'eſt vous de qui je tiens toute la douceur de ma vie, & que la liberté dont je jouïs eſt un effet de la grandeur de vos ſentimens. Ah! Madame, s'écria Alphonſe,

ſe, quel remerciment me faites-vous, & de quelle confuſion me voulez-vous couvrir? J'ai bien peur, Madame, que je ne me repente de vous avoir tant obligée; & que ce repos, dont vous jouïſſez, ne trouble celui de toute ma vie. Ne vous ſouvenez-vous plus, lui dit-elle, de nos conditions, qui ſont, que, puiſque nous n'étions pas nez pour nous aimer, nous aimerions du moins toûjours la même choſe? Aimons donc la liberté toute nôtre vie, continua-t-elle, & ſouffrons ſeulement, que cette conformité de ſentimens faſſe naître de l'eſtime dans nôtre cœur, & rien davantage. Je vous aſſure, Madame, répondit Alphonſe, qu'on ne ſçait plus guére ce qu'on penſe, quand on vous voit, & qu'on vous entend : mais, enfin, comme je ſuis très-ſincere, je vous declare aujourd'hui, que je ſuis reſolu de deffendre mon cœur contre vous juſques à la derniere extrémité, ſans que cela m'empêche de vous voir, de vous honorer, de vous reſpecter, & de vous ſervir toute ma vie; quoi qu'à dire les choſes comme je les penſe, je ne me tienne plus autant votre obligé, que je faiſois avant que d'avoir l'hon-

l'honneur de vous voir. Lucinde, se mêlant alors dans la conversation, se mit à les loüer de l'aversion, qu'ils avoient tous deux pour le mariage. Mathilde se souvint alors de Laure, pour se loüer de ce qu'elle l'avoit confirmée dans ces sentimens-là. Mais, Madame, interrompit Alphonse, cette incomparable Laure, dont le nom est connu par toute la terre, par les admirables vers de Petrarque, n'est pas ennemie de l'honnête amitié, comme du mariage. Cela est vrai, reprit Mathilde; mais, c'est une affection si pure, si noble, que celle que Petrarque a pour elle, qu'elle merite plûtôt d'être loüée de la souffrir, que d'en être blâmée. Je sçai ce qu'est cet illustre Amant, reprit Alphonse: je l'ai veu à la Cour du Roi de Naples, dont il est infiniment aimé; & j'ai vû des gens de plusieurs nations, qui avoient été exprès en Avignon, pour la seule curiosité de le voir, & qui ne l'aiant pas trouvé étoient allez le chercher où il étoit. Mathilde fut ravie de trouver quelqu'un qui eut vû Petrarque: &, passant d'une chose à une autre, elle connut qu'Alphonse sçavoit tous les beaux endroits de ses ouvrages; & cela

la lui plût infiniment : mais, comme il vint du monde, la conversation changea ; car, Mathilde, quoi qu'elle aimât toutes les belles choses, ne faisoit pas le bel esprit. Un moment après, Dom Pedro arriva, qui ne fit que parler du courage des Taureaux qui avoient combattu. Il demanda à Alphonse ce qu'il lui en avoit semblé : mais, comme il n'en sçavoit rien, parce qu'il n'avoit fait que regarder Mathilde, il loua en général, & ne dit rien de particulier. Pour Dom Pedro, son plus grand plaisir étoit d'avoir des objets funestes & cruels ; & il aimoit bien mieux donner des combats de taureaux, de tigres, & de lions, que des serenades. Il étoit même amoureux de Mathilde par accès ; & il y avoit des temps, où l'on eut dit que son cœur étoit gueri. Il n'en étoit pas de même de Dom Felix, qui cherchoit à plaire par des voïes plus douces. La conversation de Dom Pedro répondoit à ses plaisirs ; car, il soutenoit toûjours, que la justice ne consistoit qu'en la force ; que le droit des Conquerans étoit le veritable droit de tous les hommes, en toute sorte de choses ; que tout devenoit juste par la violen-

lence; & que, pourvû qu'on fit ce qu'on entreprenoit, il n'en faloit pas d'avantage. Mathilde prenoit plaisir à le contrarier, & lui soutenoit au contraire, que la justice étoit la véritable qualité des Princes; que c'étoit elle, qui les faisoit aimer & craindre tout ensemble; & que, sans elle, ils ne pouvoient être heureux. Ses amies trembloient quelquefois pour elle, quand elle lui parloit avec tant de liberté: mais, Alphonse trouva quelque chose de si beau à l'honnête hardiesse qu'elle prenoit en essaiant de corriger l'humeur cruelle de ce jeune Prince, qu'il l'en estima beaucoup d'avantage. Enfin, le jour finit, & Alphonse se retira. Il rencontra le soir Dom Felix, qui ne lui parla point de Mathilde. Alphonse ne lui en dit rien aussi: cependant, ils ne pensoient qu'à elle en se parlant. Alphonse eut le plaisir de revoir encore plusieurs fois Mathilde; mais, plus il la vit, plus il la trouva aimable, & plus il sentit naitre dans son cœur une si violente passion, qu'il en fut sensiblement affligé. Il ne changeoit pourtant pas de sentiment pour le mariage: & il connoissoit même bien, que quand il en eut changé, Mathilde n'eut pas chan-

changé comme lui: il craignoit aussi que Dom Pedro, quoi qu'il ne dît pas qu'il aimât Mathilde, ne laissât pas de l'aimer: il voïoit de plus, que son principal ami en étoit aumoureux, & que la melancolie de Dom Fernand étoit une marque que sa passion n'étoit pas finie: il remarquoit même, que ces deux Amants de Mathilde le regardoient avec quelque jalousie; mais, il connoissoit bien, que malgré lui il aimoit Mathilde, & que sans qu'il cessât d'être ambitieux, l'amour s'emparoit de son cœur. Il fut deux ou trois jours à s'éxaminer lui-même, & à voir quel parti il prendroit: d'un côté, il se voyoit dans le chemin d'une grande fortune, après le service signalé qu'il avoit rendu; le Roi l'estimoit, & lui faisoit beaucoup de caresses. Dom Pedro même le traitoit fort bien, Dom Juan, favori de ce Prince, lui témoignoit beaucoup d'amitié; & il lui sembloit, que rien ne pouvoit empêcher, qu'il ne fît une fortune considerable: de sorte que, du côté de l'ambition, tout lui sembloit favorable; mais, malgré tout cela, son cœur lui disoit, qu'il aimoit Mathilde: & quand il pensoit, qu'il avoit dépendu de lui de l'épouser, il sentoit

dans son cœur des mouvemens tumultueux, qu'il ne connoissoit point, il se disoit pourtant pour sa consolation, que peut-être s'il l'eût épousée de cette sorte, elle l'eût haï, & qu'il en eût été plus miserable: il ne laissoit toutefois pas, malgré sa passion, de haïr le mariage, quoi que la pensée d'avoir refusé la possession de Mathilde lui fût très-douloureuse: il voïoit encore, que, si sa passion éclatoit, elle déplairoit à Dom Pedro, qui lui nuiroit en toutes choses; mais, il se répondoit à lui-même, pour flater son amour, que ce Prince n'étoit capable, que d'une amour passagere, & que de plus, ne paroissant pas Amant de Mathilde ouvertement, il pourroit ignorer la passion de ce Prince. Pour Dom Felix, il croïoit n'être pas obligé de deviner, qu'il aimoit Mathilde, puisqu'il ne lui en disoit rien. Alphonse pensoit même, que Dom Felix avoit eu tort de ne la lui louer pas autrefois davantage, quoi qu'il le lui eût deffendu: mais, ce qui l'affligeoit avec excès étoit, qu'il croïoit qu'il lui seroit impossible de se faire aimer de Mathilde; il se glissoit même quelque secrete jalousie dans son cœur, & il crût que selon les

ap-

apparences, Dom Felix seroit plûtôt aimé que lui; de sorte qu'il se trouva tout à la fois, de l'ambition, de la jalousie, & de l'amour. Quand à Dom Felix, il étoit dans une peine extrême: il n'osoit parler de sa passion, ni à son ami, ni à sa maitresse; il craignoit la colere de l'un, & les reproches de l'autre. Dom Pedro, de son côté, avoit de l'amour sans inquietude, & se fioit à sa qualité: il croïoit que, quand il voudroit, on agiroit pour lui comme si on l'aimoit, & ne se soucioit pas du reste; & ce qui l'empêchoit de témoigner sa passion ouvertement, c'est qu'il ne vouloit s'assujettir à nuls soins: & la seule chose, qui faisoit connoître à Mathilde, qu'il étoit amoureux d'elle, c'est qu'elle sçut avec certitude, qu'il avoit fait deffendre à Dom Fernand de continuer de la servir. Cependant, Alphonse vint à bout d'obliger Mathilde d'avoir pour lui beaucoup d'amitié sans nulle galanterie, n'osant pas lui découvrir ses veritables sentimens. Tout cet hiver-là se passa en fêtes continuelles. Mais, comme la societé étoit ce qui touchoit le plus le cœur de Mathilde, elle aimoit sans comparaison mieux être dans la cham-

bre de Theodore, & dans la ſienne, que chez la Reine, où la converſation étoit plus tumultueuſe. Un jour, que Dom Pedro, Lucinde, Padille, Alphonſe, Dom Felix, & pluſieurs autres, étoient chez Theodore, & que Mathilde étoit auſſi dans ſa chambre, on vint inſenſiblement à parler de la diſſimulation dont on accuſe plus les gens de la Cour, que le reſte du monde. Pour moi, dit Dom Pedro, je ſuis très perſuadé, que la cauſe de cela eſt, qu'il y a plus d'eſprit parmi eux, que parmi les autres; & qu'à parler ſincerement la parfaite diſſimulation eſt le chef-d'œuvre de la prudence & du jugement. Ah! Seigneur, reprit Mathilde, eſt-il poſſible, que vous puiſſiez parler ainſi; & pouvez-vous louer ce qui eſt directement opposé à la ſincerité, qui fait toute la douceur de la vie des honnnêtes gens, & ſans laquelle le commerce du monde ne feroit qu'une tromperie continuelle? Pour moi, reprit-il, j'ai toûjours crû, que ceux, qui diſſimulent le plus habilement, ſont ceux, qui ont le plus la reputation d'être ſinceres. Il y a bien de la difference reprit Lucinde, entre paroître ſincere, & l'être

effectivement. C'eſt aſſurément une choſe où il eſt fort aiſé de ſe tromper, dit Theodore. En mon particulier, ajoûta l'artificieuſe Padille, qui n'avoit point encore parlé, je voudrois bien ſçavoir préciſément, ce que c'eſt que cette ſincerité, dont tout le monde ſe vante ſans exception. Il eſt vrai, ajoûta Lucinde, que c'eſt la vertu, dont on ſe pare le plus univerſellement: la plus grande partie des autres bonnes qualitez ne ſont pas à l'uſage de toute ſorte de perſonnes. La bonté, qui eſt une choſe ſi precieuſe, trouve des gens, qui ne voudroient pas même paſſer pour bons, & qui mettent preſque leur honneur à être crus méchans. Beaucoup d'hommes, qui ne ſont pas de profeſſion à aller à la guerre, avouent de bonne-foi, qu'ils ne ſont pas braves; ils ſe retranchent à la generoſité, quoi que je ſois perſuadée, que rarement les timides ſont genereux. Il y en a d'autres, qui s'offenſeroient, ſi on les appelloit ſçavans; j'en connois quelques-uns, qui ſe mocquent de la tendreſſe, & qui croient que l'indifference eſt la veritable qualité des gens de la Cour, afin d'être toûjours tout prêts d'embraſſer tel parti, que

leur interêt demande : mais, pour de la ſincerité, tout le monde s'en vante, & tout le monde en veut avoir, & ceux qui ſont le plus diſſimulez ſe revêtent du moins de ſincerité ; car, ſans céla, leur diſſimulation ſeroit inutile. Il eſt vrai, reprit Mathilde, qu'on n'entend parler d'autre choſe, que de ſincerité, toutes les converſations en ſont remplies, toutes les lettres en ſont pleines : on s'en pare en amour, en amitié, en affaires, dans le commerce du monde, dans les complimens ; & cependant je ſoûtiens, que la ſincerité, qui paroît ſi generale, eſt la plus rare choſe du monde, & que bien ſouvent ceux qui en parlent le mieux ſont ceux qui en ont le moins. En mon particulier, reprit Padille, je voudrois bien ſçavoir preciſément ce que c'eſt que la ſincerité, & s'il y a de la difference entre être veritable, & être ſincere. N'en doutez nullement, repliqua Mathilde : car, encore que la verité ſoit, s'il faut ainſi dire, l'ame de la ſincerité, il y a pourtant de la diſtinction à faire entre l'une & l'autre. On ne peut jamais être ſincere, ſans être veritable ; mais, on peut en quelque occaſion ne meriter pas d'être ap-

pellé ſincere, quoi qu'on ne ſoit pas menteur : on peut avoir l'eſprit caché, & haïr le menſonge ; mais, la ſincerité emporte de neceſſité avec elle toute la beauté de la verité, tous les charmes de la franchiſe, toute la douceur de la confiance ; elle produit pour l'ordinaire une certaine ouverture de cœur, qui paroît dans les yeux, & qui rend la phyſionomie agreable : la ſincerité ne s'arrête pas aux paroles, comme la verité, il faut que toutes ſes actions ſoient ſinceres, elle eſt ennemie de tout artifice, de toute diſſimulation ; la prudence exceſſive n'eſt pas de ſon uſage ; enfin, c'eſt une beauté ſans fard, qui ne craint point, qu'on la voïe au grand jour, ni qu'on l'obſerve de près : au contraire, il lui eſt avantageux, qu'on l'examine ſoigneuſement, de peur d'être priſe pour une fauſſe ſincerité, qui affecte de la contrefaire, & qui trompe quelquefois ceux, qui ne connoiſſent pas bien la veritable. Il y a pourtant une grande difference entre elles ; l'une ſonge toûjours à paroître ce qu'elle n'eſt pas, & l'autre ne penſe pas même à paroître ce qu'elle eſt : la fauſſe ſincerité s'étudie, ſe regarde, & ſe propor-

tionne aux autres, & la veritable, sans réfléxir sur autrui, ni sur soi, est toûjours la même. Mais, si on étoit si excessivement sincere, interrompit Dom Pedro, ne seroit-on pas quelquefois, ou imprudent, ou importun? Nullement, repliqua Mathilde; car, je ne pretends pas, qu'on ait une sincerité incivile, qui fasse reprocher les défauts des gens qu'on voit, ni qui fasse dire tout ce qu'on sçait : je ne veux pas, dis-je, que pour être sincere, on perde le jugement: c'est par lui, que toutes les vertus peuvent avoir un bon usage; & sans lui, la Justice & la Clemence, qui sont les deux plus grandes de toutes les vertus heroïques, ne seroient pas toûjours à leur place: ce sont deux vertus, qui ne peuvent jamais cesser de l'être; mais, cela n'empêche pas, qu'il n'y ait des occasions, où la Justice est plus necessaire que la Clemence, & beaucoup d'autres, aussi où la Clemence est plus noble que la Justice. La sincerité de même doit être accompagnée d'un juste discernement, qui lui donne des bornes, & qui en regle l'usage: il ne faut jamais être dissimulé, ni cesser d'être sincere; mais, quand on rencontre des gens arti-

tifi-

tificieux & fourbes, il eſt permis de n'ouvrir pas ſon cœur, & il eſt très-bon de leur reprocher leurs defauts, par un procedé tout contraire, & d'avoir la ſincerité & generoſité tout enſemble de témoigner qu'on ne les approuve pas. Mais, ſi l'on portoit la ſincerité ſi loing, dit Padille, il faudroit renoncer à la ſocieté : ſongez bien, je vous prie, à la maniere dont on vit à la Cour, & puis vous jugerez ſi j'ai raiſon. Les ambitieux peuvent-ils être ſinceres, ſans renoncer à la Fortune? Les Amants ſeroient-ils aimez, s'ils l'étoient toûjours? Ne diſent-ils pas, qu'ils ſoûpirent ſans ceſſe, qu'ils brûlent, qu'ils meurent; & de tout cela, il n'en eſt preſque rien. Ah! Madame, dit alors Alphonſe, vous parlez comme une perſonne, qui ne connoît pas bien la ſincerité: vous en faites une eſclave, & c'eſt une Reine; vous la voulez traiter de bagatelle, & elle doit occuper le cœur de tous les honnêtes gens. Il y a un certain langage flateur introduit dans le monde, qui ne trompe perſonne, ajoûta Mathilde, & qui ne détruit pas la ſincerité. Les Amants qui brûlent & qui meurent en chanſons ne trom-

pent pas leurs Maîtresses, si elles ont de la raison; mais, un homme, qui feroit l'Amant sans l'être, qui sembleroit agir très-serieusement, & qui au fonds ne voudroit autre chose, que tromper celle qu'il serviroit, seroit assurément un fourbe: & je suis persuadée, qu'un fort homme d'honneur, excepté en certaines galanteries pleines de civilité, que l'usage a établies, & qui, comme je l'ai déja dit, ne trompent personne, ne doit, ni parler, ni agir, contre les sentimens de son cœur en amour, non plus qu'en affaires. Il ne faut pas au reste se figurer que la sincerité dise tout ce qu'elle sçait à tout le monde; mais, elle ne dit jamais ce qu'elle ne sçait pas. Encore une fois, dit Padille, voïez-vous des gens tout à fait sinceres? Croïez-moi, Mathilde, on dit toûjours plus ou moins qu'on ne pense; & quand je m'examine moi-même, je sens bien que la sincerité me quitte souvent. J'ai dit cent fois à des femmes de ma connoissance, que je les trouvois belles, propres, bien faites, qu'elles chantoient bien, qu'elles dançoient admirablement; & cependant je n'en croïois rien: on cache l'amour, la haine, l'ambition; & l'on

ne

ne montre que ce qu'on croit qui peut plaire, ou qui peut être utile : le monde a toûjours vécu ainsi, & y vivra toûjours. Et pour demeurer d'accord de ce que je dis, repassez dans vôtre esprit des personnes de toutes conditions: les Rois mêmes peuvent-ils, & doivent-ils, toûjours être sinceres? & s'il s'en trouve qui aient de la sincerité, il faut assurément qu'elle naisse dans leur propre cœur: car, ils ne la voïent presque jamais, ni dans le visage, ni dans les paroles, de ceux qui les approchent. Tout le monde s'empresse à cacher ses sentimens, & son ambition, à tous ceux qui peuvent donner les graces; on veut qu'ils croïent qu'on hait tout ce qu'ils haissent, qu'on aime tout ce qu'ils aiment, qu'on ne regarde que leur gloire, & point du tout son interêt. Ensuite, les gens de la Cour se cachent les uns des autres, ils se font un mystere de leurs pretentions, de leurs liaisons, de leurs intrigues; ils sont gais avec les enjoüez, chagrins avec les melancoliques; ils ont de l'amour ou de la haine, selon que leur interêt le veut: quand deux hommes de qualité ont querelle, s'ils ne vont pas chez tous les deux, ils

font ménager celui chez qui ils n'ont pas été, s'il peut être propre à quelque chose, & choisissent d'ordinaire le parti du plus puissant. Je ne descends pas en un rang plus bas; mais, aujourd'hui, on ne trouve pas plus de sincerité dans les autres conditions, sans en excepter les esclaves parmi les Maures. Je connois d'une espece de gens entre les autres, dit Dom Felix, qui n'ont nulle sincerité; ce sont ceux qui écrivent, soit en vers, soit en prose: car, s'ils loüent les ouvrages qu'on leur montre, ils loüent plus qu'ils ne croïent devoir loüer; & s'ils les blâment quand l'Auteur n'y est pas, ils vont au delà de leurs sentimens. Du moins souffrirez-vous, dit Mathilde, que je dise qu'il y a de la sincerité entre les véritables amis. Quand vous m'aurez montré les amis dont vous parlez, repliqua Dom Pedro, nous verrons ce que j'aurai à dire. Ce seroit une étrange chose, reprit Mathilde, s'il n'y avoit nulle amitié sincere au monde: je ne dis pas, dit Lucinde, qu'il n'y ait point de sincerité, ni point d'amitié; mais, je soûtiens qu'il ne se trouve point de sincerité parfaite: car, pour être telle, il faut

faut qu'elle soit toûjours égale entre deux pesonnes qui s'aiment parfaitement; cependant je soûtiens, qu'entre celles qui s'aiment le mieux, il y a quelquefois de certains chagrins qu'on ne se dit point, du moins pendant qu'ils durent; cela est même plus souvent dans le cœur des personnes qui aiment parfaitement, que dans celui des autres; parce qu'il est plus sensible & plus delicat, & qu'elles sçavent mieux quelle est la tendresse de leur affection, que ceux qu'elles aiment ne le peuvent sçavoir. Cela étant ainsi, vous jugez bien que, pendant ces chagrins secrets, l'exacte sincerité est blessée. J'en demeure d'accord, reprit Mathilde; mais, c'est la faute de la personne qui cause les chagrins; s'ils sont bien fondez, & non pas de celle qui les a: car, en une affection tendre & fidelle, on est presque obligé de deviner le tort qu'on peut avoir. C'est une étrange chose que l'Amour, dit Alphonse; il est toûjours le maître par tout: ne prenez-vous pas garde que nous abandonnons la sincerité pour parler de lui? Il est vrai, reprit Mathilde: car, ce n'est pas ordinairement sous son empire qu'il la faut chercher; & l'amitié est beau-

coup plus propre à la sincerité que l'amour. Au contraire, dit Alphonse, je tiens l'amour plus propre à la sincerité, que l'amitié. Il faut assurément quelque chose de plus fort qu'elle, pour obliger une personne à être sincere en tout temps & en toutes choses; il faut des sentimens au dessus de la raison: sans cela, cette sincerité, dont on parle tant, est une qualité qui n'a rien de fixe, qui s'accommode aux temps, aux occasions, & à ceux à qui l'on parle: non sans doute cette sincerité exacte & pleine de confiance ne se peut trouver, qu'en une violente amour, qui fait qu'on est aussi sincere pour la personne qu'on aime, qu'on l'est pour soi même, s'il faut ainsi dire. De sorte, dit Padille, en soûriant, que pour avoir cette sincerité parfaite que Mathilde estime tant, il faut nécessairement avoir de l'amour. Ah! Padille, interrompit Mathilde, n'expliquez pas si mal mes paroles: mais, pour l'ordinaire, adjouta-t-elle en la regardant, il ne faut pas être jeune, belle, aimer à être aimée, & s'aimer beaucoup, pour être fort sincere; car, on a trop d'interêts à ménager; & il faut être, comme je le suis,

une

une bonne personne, qui compte l'amitié pour toutes choses, & qui la compteroit pour rien si elle étoit sans sincerité. Vous êtes trop interessée au parti de la jeunesse & de la beauté, reprit Padille, pour parler comme vous faites; & je doute même un peu, qu'une personne, qui sçait si bien l'art de se faire aimer, puisse avoir un grand chagrin d'être aimée. Mais, sans s'arreter à cela, je demande s'il y a d'ordinaire plus de sincerité entre les hommes, entre les femmes, ou d'un sexe à l'autre. Ah! pour les Dames, dit Dom Felix, elles n'en ont presque jamais ensemble; du moins toutes celles qui pretendent à quelque chose dans le monde. Elles naissent toutes, s'il faut ainsi dire, dans des interêts differens, toutes les excellentes qualitez, qui les rendent aimables, les divisent; les blondes mettent les brunes au second rang; les brunes, quoi qu'avec moins d'éclat, pensent faire des conquestes plus assurées que les blondes. Les belles comptent l'esprit pour rien; celles, qui ont plus d'esprit que de beauté, affoiblissent autant qu'elles peuvent ce charme puissant qui entraine tant de cœurs. Enfin, elles

elles se font à chacune un parti sans y penser; & cette envie secrette, qu'elles ont dans le cœur, ne permet pas qu'elles aient presque jamais de veritable sincerité les unes pour les autres. Cette regle n'est pourtant pas si générale; il y a des Mathildes, des Lucindes, & quelques autres, qui en font l'exception; mais, enfin, selon mon sentiment, il n'y a guere de sincerité entre les Dames. Si les interêts que vous attribuez aux Dames, repliqua Mathilde, les divisent assez pour être un obstacle à la sincerité; comment y en peut-il avoir entre les hommes; eux, qui ont bien de plus grands interêts qui les peuvent diviser? Ils ont une gloire à menager, qui fait que beaucoup de braves ne peuvent souffrir la valeur, ni en leurs ennemis, ni même en leurs amis: l'ambition, l'amour, l'envie, les affaires, les intrigues du monde, & cent autres choses, mettent encore plus d'obstacles à la vraie sincerité qu'entre les femm[illegible] Enfin, interrompit Padille, je voi b[illegible] qu'il faut conclure, qu'il y a ordin[illegible]rement plus de sincerité entre un honnête homme & une honnête femme, qu'entre deux amis ou deux amies.

J'en-

J'en demeure d'accord, dit Dom Alphonſe, ſans donner l'excluſion de la ſincerité à perſonne; & je déclare, que je m'eſtimerois le plus heureux homme du monde, ſi une belle & charmante perſonne que je connois pouvoit ſe reſoudre à ſouffrir ma ſincerité. Je penſe, reprit Padille, que le plus grand avantage que nous tirerons de cette converſation, c'eſt que Dom Alphonſe aura trouvé une nouvelle déclaration d'amour, dont on ne s'oſera offenſer: car, qui eſt-ce qui pourroit être aſſez injuſte pour refuſer la ſincerité d'un auſſi honnête homme que lui ? Tout le monde rit de ce que diſoit Padille: & Dom Alphonſe, ſans s'embarraſſer, lui dit qu'il lui étoit bien obligé de l'avoir fait appercevoir d'une choſe, dont il ſe pourroit peut-être ſervir quelque jour, & qui étoit plus difficile à faire qu'on ne penſoit. Il eſt vrai, repliqua Dom Felix, qu'une déclaration d'amour n'eſt pas ſi facile qu'on pourroit bien penſer. C'eſt [illegible] erreur introduite dans le monde, [illegible] Dom Pedro, de croire qu'il faille des déclarations d'amour. Sans doute, reprit Alphonſe, qu'à raiſonner juſte, le Prince a raiſon, & qu'il ſuffit

fit d'aimer, pour faire connoître qu'on aime. De forte, dit Padille, que ce n'eſt qu'à ceux qui ne font que ſemblant d'aimer à faire des declarations d'amour; car, comme ils ont l'eſprit fort libre, ils les font plus galamment. J'ai connu un homme en France, reprit Dom Alphonſe, qui ſe vantoit d'avoir trouvé trente déclarations d'amour: il en avoit pour des femmes d'un rang ſublime, pour des perſonnes égales, pour des femmes ſerieuſes, enjoüées, ſpirituelles, & ſtupides. Mais, pour en parler ſincerement, ce François-là étoit un homme d'eſprit, ſans jugement, & ſans paſſion, & qui pour badiner offroit des déclarations d'amour à tous ſes amis. N'y en avoit-il point, dit Dom Felix, pour ceux qui n'oſeroient en faire? Non, repliqua Dom Alphonſe: & s'il en eut eû, je connois des gens qui auroient pû s'en ſervir; mais, c'eſt aſſurément une choſe qui doit venir ſans y penſer, ſelon le temps & l'occaſion, & lors qu[e le] cœur force la bouche à parler. [Pour] moi, dit Mathilde, avec un air charmant & modeſte, je ſuis perſuadée que la plupart du temps les Dames attirent les déclarations d'amour. Et

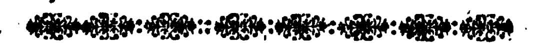
quand

quand j'étois en Avignon, j'y ai connu une fille, qui ne passoit presque point de jour qu'elle n'en eut fait naître quelqu'une: &, cependant, je suis asseurée que Laure, qui étoit mille fois plus belle & plus charmante, n'a jamais trouvé personne qui ait osé lui faire des déclarations d'amour: car, pour Petrarque, on peut dire qu'il a plûtôt declaré la sienne à toute la terre qu'à Laure; & il y a assurément un certain air noble & modeste, qui n'attrire pas ces sortes de choses. Vous devriez adjouter, dit Alphonse, & qui ne laisse pas d'inspirer plus d'amour. Elle ne le sçait que trop, dit Dom Pedro en se levant, c'est-pourquoi elle n'avoit garde de le dire. Tous les hommes suivirent le Prince quand il s'en alla, & Padille étant demeurée avec Theodore, Lucinde s'en alla dans la chambre de Mathilde, avec qui elle parla d'Alphonse, & de tous les autres hommes qu'elles avoient [illegible]s. Pour Dom Pedro, son humeur [illegible]elle le faisoit haïr de tout le monde, encore qu'il eut de l'esprit & du courage: il n'en étoit pas de même d'Alphonse; car, Mathilde avoüa qu'elle l'estimoit beaucoup. En verité,

té, dit Lucinde, ce seroit une chose rare, s'il devenoit amoureux de vous. Je l'estime trop pour desirer que cela fut, dit Mathilde; mais, je vous avouë ingenument, qu'après qu'il m'a refusée sans me connoître, je ne serai pas marrie qu'il m'estime assez pour croire que j'étois digne de lui. Voilà precisément ce que je desire à son égard; car, je ne suis pas assez injuste pour desirer de donner de l'amour, aiant resolu de ne rien aimer. Ah! Mathilde, reprit Lucinde, on change quelquefois de resolution malgré soi, & il ne faut jamais s'assurer trop en son propre cœur. L'amitié que j'ay pour vous, & celle que je conserve pour Laure, dit Mathilde, occupent si agréablement le mien, que j'espere qu'il ne s'y trouvera jamais de place pour l'amour. Croyez-moi, ma chere Mathilde, reprit Lucinde, mille amies n'empeschent pas un agreable Amant d'entrer dans un cœur. Il me semble, adjouta-t-elle, que vous m'avez conté qu'un homme de Provence, appellé Anselme, vous avoit autrefois predit que vous aimeriez malgré vous: le temps qu'il vous marqua est-il passé? Non, reprit Mathilde, mais il le sera

dans

dans six mois. Cependant, je vous assure que cela ne m'inquiete point, & que je ne suis pas persuadée que les Astres s'amusent à parler de moy à Anselme. Comme elle disoit cela, on luy apporta une lettre de Laure, qu'elle leut à sa chere Lucinde.



LAURE,

A MATHILDE,

J'Ay receu tout à la fois deux Nouvelles bien differentes : l'une est que Petrarque a receu à Rome le plus grand honneur qu'un homme de grand merite puisse recevoir, puisqu'il a été couronné publiquement, au lieu même où les Cesars ont tenu à gloire de l'être : & l'autre est que le sçavant Anselme m'a assuré, que dans fort peu de temps vous aimeriez une autre personne infiniment plus que moy : & comme vous m'avez écrit beaucoup de bien de vostre chere Lucinde, je ne sçay si c'est à elle que je dois me prendre de vostre infidelité, ou à mon peu de merite. Mais, pour vous parler plus serieusement, je croy plus

aux

aux Nouvelles, qui me sont venuës de Rome, qu'à celles qui tombent des Estoilles. C'est pourquoi, au lieu de vous faire des reproches, je vous diray ce que Petrarque m'a écrit, qui est qu'au milieu de son triomphe, il ne pensa qu'à vous & à moy: faites la mesme chose pour nous. Cela veut dire, que je vous prie de vous en souvenir, au milieu de tous les honneurs qu'on rend à vostre merite, & de toutes les conquestes que fait tous les jours vostre beauté. Souvenez-vous encore de nos dernieres conversations, & n'oubliez pas que la Liberté est la plus douce chose du monde.

Mathilde rougit en lisant ce que Laure lui mandoit d'Anselme; &, quoi qu'elle n'y crût point du tout, cela lui fit dépit, & lui fit prendre une resolution encore plus forte de deffendre son cœur. Cependant, elle pria Lucinde de ne parler de cela à personne. Le lendemain, Alphonse la fut voir, de fort bonne heure. Elle le reçut fort civilement; mais, elle lui parut un peu plus retenue, qu'à l'ordinaire. Ensuite, après avoir parlé de plusieurs choses, ils parlérent de l'ambition, en parlant de Dom Juan, qui, pour faire sa fortune, avoit des complaisan-

ſances aveugles pour Dom Pedro. Cette paſſion-là, auſſi bien que toutes les autres, dit Mathilde, fait bien faire des choſes injuſtes; mais, ce que j'y trouve d'avantageux, c'eſt que, du moins, elle empêche l'amour de regner tyranniquement dans le même cœur où elle eſt. Ah! Madame, s'écria Alphonſe, dans quelle erreur êtes-vous? Si c'eſt une erreur, dit-elle, c'eſt une erreur, bien generale: car, j'ay toute ma vie entendu dire, que rarement un homme fort ambitieux eſt-il capable d'une grande amour. Je comprens bien, Madame, reprit-il, qu'on peut quelquefois, & même aſſez ſouvent, avoir une grande ambition ſans amour; mais je vous avoüe, que je ne conçois pas qu'on puiſſe avoir une grande amour ſans ambition; du moins, ſçai-je bien, adjouſta-t-il, emporté par la violence de ſa paſſion, que je ſuis plus ambitieux que jamais, depuis que j'ay une violente amour dans l'ame; car enfin, Madame, le jour que j'arrivay où l'on faiſoit un combat de Taureaux, je n'étois ambitieux que pour l'amour de moy: depuis ce jour-là, je le ſuis devenu pour l'amour de vous; & il eſt certain, que je voudrois avoir mille cou-

ronnes pour vous les offrir. Mais, Alphonse, reprit Mathilde toute surprise & en rougissant, vous ne songez pas à ce que vous dites, & vous avez sans doute oublié que je suis Mathilde, que vous avez refusée; & que vous êtes Alphonse, qui m'avez écrit que vous êtiez un miserable ambitieux, qui n'aimiez rien, & qui ne vouliez rien aimer. Cependant, si vous avez oublié tout cela, je n'en suis pas de même; & je me souviens fort bien, que nous sommes convenus d'aimer l'un & l'autre la Liberté plus que toutes choses: demeurez donc dans nos conditions, si vous ne voulez que je vous ôte mon amitié. Ah! Madame, reprit Alphonse, que me reprochez-vous? J'ay refusé une fille de Rodolphe, que je ne connoissois point; & j'adore une personne incomparable, pour qui j'ay des sentimens que je ne puis exprimer; une personne, dis-je, dont un perfide ami me cacha le merite, & les charmes, de peur que je ne fusse trop heureux. Oüy, Madame, Dom Felix vous loua si foiblement, que je le soupçonne de s'estre voulu enrichir d'un thresor qui m'appartenoit, si j'eusse pû sçavoir son prix, comme je le

sçay

ſçai aujourd'hui. Au reſte, Madame, pourſuivit-il ſans lui laiſſer la liberté de l'interrompre, je ſuis encore un miſerable ambitieux, & plus ambitieux que jamais; puiſque j'ai l'audace de pretendre à la conquête de votre cœur: mais, helas! bien loin d'être ce malheureux, qui n'aimoit rien, & qui ne vouloit rien aimer, j'en ſuis un, qui vous aime éperdument, & qui vous aimera juſqu'à ſon dernier ſoûpir, avec autant de tendreſſe, que de reſpect. Alphonſe prononça ces paroles, avec tant de marques de paſſion, &, dans les yeux, & ſur le viſage, que Mathilde connut bien qu'il l'aimoit: & quoi qu'elle en fût fâchée, & qu'elle eût réſolu de ne rien aimer, parmi ſon dépit, & parmi ſa colere, un petit mouvement de gloire fit paſſer dans ſon cœur, pour un inſtant, un leger ſentiment de vengeance, qui lui fut aſſez doux; mais, le condamnant un moment après, elle en parut plus ſevere. Je ſuis très-fâchée, Alphonſe, lui dit-elle, que vous me forciez à changer le deſſein, que j'avois de vous regarder comme un agreable ami, & qu'au lieu de cela je ſois obligée de vous craindre beaucoup plus qu'un ennemi:

c'est pourquoi, si vous m'en croiez, guerissez votre cœur, s'il est vrai qu'il soit touché autant que vous le representez; & soiez parfaitement persuadé, que, pour vous témoigner, que je n'étois pas indigne d'être votre Femme, je ne serai jamais votre Maîtresse, du moins, de mon consentement. Ah! Madame, reprit l'affligé Alphonse, vous ne songez pas, que Rodolphe vouloit que je fusse heureux; que sa volonté autorise une partie de la hardiesse que j'ai aujourd'hui; & que, par cette raison, je puis vous aimer, sans perdre le respect, que je vous dois. J'avoue, dit Mathilde, que, quelque repugnance, que j'aie toûjours eue pour le mariage, si mon pere se fût opiniâtré à me commander de vous épouser, je lui eusse peut-être obéi; mais, les choses n'en sont plus en ces termes-là: je suis libre de toutes façons; soiez-le de même, si vous voulez que je continue de recevoir vos visites. Mais, Madame, reprit Alphonse, enseignez-moi ce qu'il faut faire, pour ne vous trouver pas la plus belle personne de la terre, la plus aimable, & la plus charmante. Je ne suis pas ce que vous dites, reprit Mathilde; mais, quand

je

je le ſerois, en vous laiſſant la liberté de m'eſtimer, & d'avoir de l'amitié pour moi, c'en eſt aſſez pour un eſprit raiſonnable. Enfin, Alphonſe, votre deſtin eſt entre vos mains, & nullement entre les miennes: ſi vous ne me dites jamais rien qui me déplaiſe, & que vous n'aiez point d'amour, je vous eſtimerai infiniment; mais, ſi je découvre le contraire, je vous fuirai avec tant de ſoin, que vous ne me pourrez plus parler. Ah! Madame, s'écria Alphonſe, ce n'eſt pas ainſi, qu'il faut traiter un Amant ambitieux: les grands obſtacles augmentent les grandes paſſions; &, trouvant du plaiſir, & de la gloire, à vaincre un cœur illuſtre & rebelle, on forme aiſément une reſolution opiniâtre, de n'en abandonner jamais la conquête. Ce n'eſt pas que, pour mon propre repos, je n'aie déja fait tout ce que j'ai pù, afin de ne vous aimer pas; mais, il m'a été impoſſible. Si cela eſt, dit Mathilde, preparez-vous donc à être malheureux; mais, ajoûta-t-elle avec un certain air noble, fier, & ſerieux, la prochaine campagne vous guerira de cette paſſion, & la premiere bataille que vous gagnerez vous conſolera de

n'avoir pû gagner mon cœur. Ah! Mathilde, s'écria-t-il, que vous connoissez mal ce cœur, que vous avez conquis malgré vous. Comme il vouloit continuer, Lucinde & Padille, & Dom Felix, entrerent: & comme rien n'est plus clair-voiant qu'un Amant, surtout lorsqu'il n'est pas aimé, Dom Felix crut remarquer quelque embarras dans les yeux de Mathilde, & un profond chagrin sur le visage d'Alphonse. Cela lui fit craindre, qu'il ne fût son Rival; cependant, il ne sçavoit par où s'en éclaircir: il n'étoit pas assez bien avec Mathilde, pour l'apprendre d'elle; & il n'osoit se découvrir à Alphonse, à qui il avoit de l'obligation: ainsi, desirant & craignant d'apprendre ce qu'il vouloit sçavoir, il agissoit avec incertitude. Trois jours après Dom Gonçalez & Theodore furent obligez d'aller à Medina Sidonia, pour des affaires: de sorte que Mathilde les y suivit; mais, Alphonse trouva moyen de lui faire donner ce billet, en partant, sans qu'elle pût s'empêcher de le recevoir.

J'aimerois mieux mourir mille fois, Madame, que de vous déplaire, ou de vous

vous avoir veritablement déplu : je ferai tout ce que vous me commanderez, excepté de ne vous aimer point ; & , si ce n'est pas assez de vous demander pardon, je me tairai, je souffrirai mon malheur sans murmurer, & je tâcherai de faire, que mon obeïssance égale mon affection. Mais, après cela, Madame, vous me permettrez de m'estimer le plus malheureux homme du monde, d'avoir une passion démesurée dans le cœur, dont je ne vous dirai jamais rien, & de croire que jamais affection comme la mienne ne fut si mal reconnue.

D'abord, Mathilde fut encore plus irritée contre Alphonse : elle ne brûla pourtant point son billet ; &, pour le garder moins obligeamment, elle se dit à elle-même, que c'étoit qu'elle vouloit le montrer à Lucinde à son retour. Pendant l'absence de Mathilde, Lucinde lui écrivit plusieurs fois, & comme il y eut plusieurs fêtes à la Cour, pendant son absence, & que Lucinde remarqua qu'Alphonse y étoit fort mélancolique, elle lui écrivit en ces termes :

LUCINDE A MATHILDE.

JE ne ſçai ce que vous voulez dire: vous êtes la plus fâcheuſe, la plus incommode, & la plus importune perſonne du monde. Vous empêchez, qu'on ne prenne aucun plaiſir à des choſes, qui d'elles-mêmes ſont très-agreables: on va au bal, parce qu'on ne s'en peut diſpenſer; mais, on y va negligé, réveur, & melancolique: on fait ſemblant d'écouter les plus belles voix, ſans les entendre, & ſans les louer; on répond hors de propos, & on rêve continuellement en ſoûpirant. Voilà vous rendre compte en peu de mots de tout ce qui s'eſt paſſé de conſiderable depuis vôtre abſence. Si vous n'entendez pas ce que je vous veux dire, je vous l'expliquerai à vôtre retour, que je ſouhaite paſſionnément.

Mathilde, connoiſſant Lucinde comme elle faiſoit, & ſachant qu'elle eſtimoit fort Alphonſe, ne douta point, que

que ce ne fût de lui qu'elle entendoit parler : &, par une severité excessive, elle écrivit à Lucinde, comme si elle n'eût entendu nulle finesse à sa Lettre, de peur que son paçquet ne fût perdu ; joint, que, dans la verité, elle ne vouloit rien dire de doux à Alphonse, & elle sentoit bien, qu'elle n'avoit pas de veritable sujet de le maltraiter. Cependant, ce malheureux Amant trouvoit les journées si longues, depuis le départ de Mathilde, que son chagrin ne lui laissoit pas un moment de repos : &, excepté les heures, où par devoir, & par ambition, ou même par l'interêt de son amour, il faisoit sa cour au Roi, il étoit assez solitaire, & aimoit mieux s'entretenir lui-même, que d'être en une compagnie, qui l'eût empêché de penser à Mathilde. Il alloit pourtant souvent chez Lucinde, & passoit devant la porte de Mathilde, qui étoit tout contre : il avoit même fait des vers pour soulager son chagrin, qu'il laissa tomber chez Lucinde sans y penser. Deux heures après qu'il fut parti de chez elle, il s'en apperçut ; mais, il n'osa retourner pour les lui redemander : & comme il n'y avoit point de nom, il ne fut pas marri, qu'elle

les vît; lui semblant, que peut-être Mathilde les pourroit voir sans en être irritée: mais, par malheur, Dom Felix, étant entré chez Lucinde, un quart d'heure après qu'Alphonse en fut sorti, elle les trouva en sa présence; & comme il connoissoit bien l'écriture de son ami, Lucinde n'eut pas plûtôt commencé de lire, qu'il lui dit, que les vers qu'elle lisoit étoient du moins écrits de la main d'Alphonse. Comme ces vers étoient sans nom, elle crut, qu'il valoit mieux les montrer, que d'en faire un mystere; de sorte que Dom Felix les lût tout haut tels qu'ils sont ici.

Quel chagrin me devore, & quels secrets ennuis
Me font dire à toute heure, & les jours, & les nuits,
Quand reviendra le jour, sans qui rien n'est aimable?
Quand reviendra la nuit, repos d'un miserable?
Helas! mes vains souhaits, à quoi pretendez-vous?
Pensez-vous me tromper, en trompant les jaloux?
Inutiles souhaits, je vous entends sans peine,

Vous

Vous voulez dire enfin, quand reviendra Climene.

Ces vers, dit alors Lucinde, ont un caractere fort tendre. Ils sont assurément d'Alphonse, reprit Dom Felix avec assez de chagrin; & il y a apparence, qu'il y a peu qu'ils sont faits: il seroit peut-être même assez aisé de deviner qui est cette belle, dont l'absence les a causez. Pour moi, dit Lucinde, je ne me mêle jamais de deviner en de pareilles occasions. Dom Felix, alors se repentant de ce qu'il avoit dit, lui repliqua, qu'elle avoit raison, qu'elle étoit plus sage que lui, & qu'une autre fois il s'empêcheroit de deviner. Il fit sa visite assez courte; car, il avoit l'esprit trop chagrin pour parler long-tems de choses indifferentes: il ne douta point, après avoir vû les vers, qu'ils ne fussent pour Mathilde; &, au lieu qu'auparavant il ne faisoit que craindre, que son ami fût amoureux de sa maîtresse, il vint par consequent alors à n'en douter plus. Ce fut donc alors que l'amour, & l'amitié, firent quelque combat dans son cœur: mais, ce fut un combat fort inégal; car, l'amitié céda à l'amour, &

il crut enfin, que, pourveu qu'il dît à Alphonse, qu'il aimoit Mathilde avant qu'Alphonse pût lui dire qu'il en étoit amoureux, il auroit satisfait à l'amitié, ou du moins à la bienséance. Il fut donc chercher Alphonse, qu'il trouva dans les jardins du Roi; car, encore qu'on fût en hiver, il faisoit beau ce jour-là. Alphonse se promenoit seul en révant, & Dom Felix l'aborda avec un air si contraint, qu'on peut dire, qu'ils se trouverent tous deux fort embarrassez; mais, à la fin, celui qui avoit resolu de parler prit la parole. Il y a déja quelque tems, dit-il, que je cherche à vous découvrir un secret, que j'ai dans le cœur, sans en avoir pû trouver l'occasion; mais, puisque je la trouve si favorable aujourd'hui, je ne la veux pas perdre, & je veux vous obliger à me plaindre du malheur que j'ai d'aimer Mathilde, qui n'est pas moins rigoureuse que belle. Ah! cruel ami, s'écria Alphonse, il y a longtems que je m'en suis apperçû; & je suis le plus trompé de tous les hommes, si vous ne l'aimâtes dès le premier jour, que je vous priai de la voir. Je l'avoue ingénument, reprit Dom Felix; mais, suis-je coupable d'avoir ai-

aimé une personne, que vous ne vouliez, non seulement pas aimer, mais encore que vous ne vouliez pas connoître? Vous me deffendîtes de vous la louer, & de vous dire comment elle étoit faite. Ah! que vous m'obéïtes exactement en cette rencontre! reprit Alphonse; mais, ce fut pour votre interêt, & non pas pour le mien: vous songeâtes à vous, sans penser à moi, & vous m'avez rendu le plus malheureux homme du monde; car, enfin, puisqu'il vous faut rendre secret pour secret, j'aime Mathilde aussi bien que vous, & je l'aimerai toute ma vie. Je la regarde comme un trésor, que vous m'avez fait perdre; mais, du moins sçaurai-je bien empêcher, qu'un autre ne le possede à mon préjudice. Nous avons tous deux si peu de part au cœur de Mathilde, repliqua Dom Felix, qu'il seroit injuste de nous haïr, puisque nous n'en sommes pas aimez. Vous raisonnez trop sagement pour un Amant, repliqua Alphonse; & je voi bien, que je suis plus amoureux que vous. Mais, cruel ami, ajoûta-t-il, que ne me disiez-vous à Palentia ce que vous me dites à Burgos. Je vous jure, par notre amitié, reprit Dom

Felix, que je ne crus pas alors, que ma passion pût devenir si violente, & que je crus fortement que vous seriez incapable d'aimer Mathilde. Est-il possible, repliqua Alphonse, qu'on puisse la voir, & croire qu'un autre ne l'aimera pas dès qu'il la verra? Vous ne sçavez pas aimer, Dom Felix; & par cette raison, il vous sera aisé de vous guerir: mais, pour moi, je vous declare, que j'aimerai Mathilde toute ma vie, & que rien ne m'en sçauroit empêcher. Dom Felix voulut alors se plaindre, & lui dire, qu'il étoit cause de son malheur, puisqu'il lui avoit donné sujet de voir Mathilde. Il ajouta, que l'aiant aimée le premier, il ne lui avoit point fait d'injure. Mais, Dom Alphonse lui repliqua, qu'en l'empêchant de la voir, il l'avoit empêché de l'aimer: & il ajoûta encore, que, lors qu'il avoit laissé naître cette passion dans son cœur, il ne l'avoit pû sans blesser leur amitié; puisqu'alors Mathilde devoit être sa femme. Dom Felix dit à Alphonse, que, si cela eût été, il eût assurément combatu sa passion. Combatez-la donc, lui dit-il, puisque je suis le même que j'étois, & que les mêmes raisons subsistent toû-

jours.

jours. Ah! si vous êtes le même, repliqua Dom Felix, je n'en puis pas dire autant; &, tout malheureux & tout mal-traité que je suis, je ne puis jamais songer à n'aimer plus Mathilde. Aimons-la donc, reprit Alphonse, & haïssons nous autant que nous nous sommes aimez, puisque vous l'avez voulu; car, la qualité d'ami, & celle de rival, ne peuvent subsister ensemble. J'y consens, dit Dom Felix: &, quoi que vôtre amitié m'ait été infiniment chere, si je puis estre aimé de Mathilde, je me consolerai aisément de l'avoir perdue. Ah! Dom Felix, reprit Alphonse, ne me forcez point à vous dire, que ma haine est plus considerable, que vous ne croiez, & qu'elle ne laisse pas un grand loisir à ceux que je hai de faire des conquêtes. Nous le verrons bien-tôt, repliqua-t-il brusquement. En disant cela, il mit l'épée à la main, & fut droit à Dom Alphonse, qui, parant les premiers coups, passa sur lui avec une precipitation extrême, & lui saisit l'épée; & comme ils en étoient-là, Dom Pedro entra dans le jardin, &, voiant de loin deux hommes l'épée à la main, envoia plusieurs des siens pour les sepa-

rer; mais, ce qu'il y eut de merveilleux en cette avanture, c'est que ces deux amis rivaux, dans le milieu de leur colere, songerent tous deux à Mathilde, & se dirent, malgré ce tumulte, qu'il faloit cacher le sujet de leur querelle. En effet, Dom Pedro, qui étoit le plus dangereux rival de l'un & de l'autre, s'approcha d'eux, & voulut sçavoir la cause de leur combat. Si bien qu'Alponse supposa qu'ils s'étoient querellez sur quelque chose, qui s'étoit passé entre eux, durant la derniere campagne. Dom Felix confirma ce qu'avoit dit Dom Alphonse, & Dom Pedro leur donna des gardes, jusqu'à ce qu'il sçût ce que le Roi vouloit qu'on en fist. Cette querelle fut accommodée d'autorité absoluë par le Roi, qui leur commanda de bien vivre ensemble. En effet, Dom Felix, se repentant d'avoir mis l'épée à la main contre son ami, fut voir Alphonse, & ils se promirent, que, dès que Mathilde se seroit determinée en faveur de l'un ou de l'autre, celui qui seroit malheureux souffriroit son malheur, sans en murmurer contre son rival. Cependant, Lucinde envoia à Mathilde les vers qu'Alphonse avoit laissé

fé tomber chez elle, & lui manda son combat avec Dom Felix. Alphonse se trouvoit alors très-malheureux, & du côté de l'ambition, & de celui de l'amour. Dom Fernand étoit très-bien auprès du Roi, & son frere étoit favori de Dom Pedro. Ce Prince, fier & cruel, étoit son rival, & devoit un jour être son maître; & son ami aimoit sa maîtresse: mais, ce qui étoit sans doute le plus grand & le plus sensible de tous ses malheurs, c'est qu'il n'étoit pas aimé. Les services importans, qu'il avoit rendus, faisoient que le Roi & Dom Pedro le traitoient fort bien; mais, si ce dernier eût sçû son amour, il n'en auroit pas usé ainsi. Enfin, Theodore revint & Mathilde aussi, & le lendemain toute la Cour fut chez elle: on trouva même, qu'elle étoit embellie. Elle fut très-fâchée de ce qui s'étoit passé entre Alphonse & Dom Felix: elle ne leur en dit pourtant rien, & vécut avec tous les deux d'une maniere si reservée, qu'ils furent long-tems, sans pouvoir lui parler en particulier, & sans qu'ils pussent connoître comment ils étoient dans son esprit. Elle avoit assurément de l'estime pour tous les deux, beaucoup d'a-

d'aversion pour Dom Fernand, & du mépris & de la haine pour Dom Pedro; principalement, depuis qu'elle sçût, qu'il trouvoit quelque chose de fort beau à ce que l'Histoire rapporte d'un Prince, qui, après avoir extrémement loué sa maîtresse, en parlant à elle, la fit tourner vers toute sa Cour, & dit à ceux qui l'environnoient: Voilà une belle tête, je la ferai couper quand il me plaira. Dom Pedro disoit, qu'il trouvoit à cela quelque chose de grand; & soûtenoit, que ce Prince ne l'avoit dit, que pour faire mieux comprendre sa puissance à celle qu'il aimoit: ajoûtant, que c'étoit un grand plaisir d'être maître de la vie d'une personne, pour qui on avoit de l'amitié. Depuis cela, Mathilde ne le pouvoit voir sans horreur; mais, elle y étoit pourtant contrainte, à cause de sa condition. Cependant, le merite & l'extrême amour d'Alphonse, dont il ne parloit plus ouvertement à Mathilde, firent qu'elle eut plus d'estime & plus d'amitié pour lui, que pour aucun autre: mais, elle n'en témoignoit rien; & il étoit absolument impossible à Alphonse de sçavoir, comment il étoit dans son cœur: joint qu'elle avoit

si fortement resolu de ne s'engager à nulle affection, où il fallût du secret, que Lucinde même, par amitié pour Alphonse, faisoit ce qu'elle pouvoit pour le guerir. Cependant, Dom Fernand & Dom Felix, qui s'étoient haïs auparavant, s'unirent sans s'aimer, pour traverser Alphonse en toutes choses; & comme ils croïoient, que l'ambition heureuse sert à l'amour, ils s'opposoient à tout ce qu'il entreprenoit. Dom Felix sentoit bien, que ce qu'il faisoit n'étoit pas honnête; mais, l'amour l'y forçoit : de sorte que ces deux rivaux commencerent à le traverser également, & dans son amour, & dans son ambition, soit auprès du Roi, ou de la Reine, ou de Dom Pedro, & de Mathilde; mais, ce qu'il y a d'étrange, c'est que tout ce que faisoit Alphonse, pour avancer ses desseins, se tournoit contre lui, & tout ce que ses rivaux entreprenoient pour lui nuire lui servoit. Dom Pedro ne sçavoit pas encore alors, qu'il fût amoureux de Mathilde; mais, dans le fond de son cœur, ce Prince étoit fâché de la haute reputation qu'Alphonse avoit aquise à la guerre, & de celle qu'il aqueroit tous les jours dans la

Cour.

Cour. Il commanda sécretement à un homme, qui avoit une grande hardiesse; & une grande facilité de parler, de contredire Alphonse en toutes choses; mais, plus il le faisoit, plus Alphonse faisoit paroître la grandeur de son esprit: il lui suscita deux querelles, dont Alphonse sortit avec beaucoup d'honneur; enfin, tout se tournoit à sa gloire. Mais, pour lui, s'il vouloit parler de sa passion à Mathilde, elle s'en mettoit en colére; &, s'il la fuyoit quelquefois par respect, elle lui faisoit froid, quand il la revoïoit; s'il s'assujetissoit à la Cour, Mathilde le disoit à Lucinde, qui redisoit à Alphonse, qu'elle étoit bien aise, que l'ambition l'eut gueri; & s'il s'attachoit à ne voir qu'elle, elle s'en offensoit: mais, quoi qu'elle fist, elle étoit belle, charmante, & modeste; &, dans ses plus grandes rigueurs, ses regards avoient je ne sçai quelle douceur negligée, qui étoit la plus aimable du monde. Cependant, malgré tout cela, toutes ces personnes passoient d'assez agreables journées. Mathilde étant allée un jour passer une après-dînée chez Lucinde, Jacinte & Doristée, qui étoient filles de la Reine, y furent aussi, & Padille fut

fut de cette conversation. Dom Alphonse s'y rencontra avec deux ou trois hommes de la Cour, qui avoient de l'esprit; & comme la conversation se tourne facilement du côté de l'amour, quand il y a des Dames, on examina laquelle de toutes les graces, qu'une maîtresse peut faire sans s'engager entierement, étoit la plus agreable: les uns disoient, que rien n'étoit si doux, que des regards favorables; & soûtenoient, que c'étoit proprement le langage le plus delicat & le plus delicieux de l'amour: les autres disoient, que c'étoit un langage trompeur, & que cinq ou six paroles favorables valoient mieux, que cent regards les plus doux du monde: quelques-uns disoient, qu'une assignation donnée par une Dame étoit la plus precieuse faveur de toutes: quelques autres, qu'un portrait, donné de la main d'une maîtresse, étoit un engagement bien obligeant: & quelques autres soûtenoient, qu'un billet doux & tendre étoit plus doux, que tout le reste: &, enfin, il y eut un homme, qui soûtint, qu'il prefereroit un soûpir à tout ce qu'on venoit de dire, pourveu que ce fût un soûpir tendre & sincere, & qu'il fust

fust assuré qu'on soûpirât pour lui. Pendant, que toute la compagnie s'entretenoit ainsi, Alphonse, qui étoit auprès de Mathilde, & qui avoit le talent de faire des vers sur le champ, avec une facilité merveilleuse, lui dit à l'oreille :

Je me mets dans la fantaisie
Un assez bizarre bonheur :
Je voudrois, pour punir votre extrême rigueur,
Vous donner de la jalousie.

A peine Alphonse eut-il dit cela à Mathilde, qu'elle lui répondit bas en rougissant,

Cette bizarre fantaisie
Vous rendroit plus infortuné :
Si j'avois de la jalousie,
Je bannirois celui qui m'en auroit donné.

Alphonse fut surpris de cette réponse ; mais, il repliqua tout à l'heure :

Malgré toute vostre rudesse,
Helas ! que mon sort seroit doux !
Si vostre cœur étoit jaloux,
Vous n'en seriez plus la maistresse.

Ah !

Ah ! Alphonſe, lui dit Mathilde, vous avez trop d'eſprit pour moi, & je ne vous répondrai de ma vie. Je conſens volontiers, reprit-il, Madame, que vous ne me répondiez point, pourveu que vous répondiez à mon affection. Mathilde, alloit repliquer à Alphonſe avec ſa ſeverité ordinaire, lors qu'elle entendit que la malicieuſe Padille dit, en hauſſant la voix. Quoiqu'il ne ſoit peut-être pas trop bien, que je die mon avis ſur des faveurs de galanterie, je croirois qu'il y auroit quelque choſe de fort doux, ſi une belle perſonne étoit ſi agréablement occupée de ce qu'un Amant lui diroit tout bas, qu'elle oubliât tout le reſte de la compagnie. Ce que vous dites-là, reprit froidement Mathilde, ſeroit ſans doute aſſez doux, pourveu que la Dame écoutât doucement, & répondît de même : mais, du moins ſeroit-ce une preuve, que cette Dame ne donneroit pas d'aſſignations particulieres ; car, quand on en donne, un Amant n'a que faire de ſe faire remarquer mal-à-propos en parlant bas en compagnie. Lucinde fut de l'avis de Mathilde, & Padille ſoûrit ſans répondre. Cependant, cette malicieuſe

ſe fille dit à un homme, qui étoit auprès d'elle, que, malgré toute la fierté de Mathilde, elle croïoit qu'Alphonſe étoit mieux avec elle qu'aucun autre. Cet homme-là, qui étoit plus ami d'Alphonſe, que Padille ne le ſçavoit, lui dit le lendemain, ſans lui nommer Padille, qu'on lui avoit aſſuré, que cela étoit ainſi: mais, Alphonſe rejetta ce diſcours fortement, & s'imagina que ce bruit-là venoit de quelqu'un de ſes rivaux, qui, pour cacher qu'il étoit bien avec Mathilde, faiſoit dire cela par quelqu'un, ou bien que c'étoit pour le faire encore plus maltraiter par ſa maîtreſſe; &, en effet, Padille, qui ne l'aimoit pas, fit qu'on lui en dit quelque choſe: de ſorte que Mathilde, en aiant l'eſprit fort aigri, & ne voulant pas qu'on dît rien qui lui puſt nuire, évitoit avec un ſoin extrême de parler à Alphonſe, & lui fit dire par Lucinde, qu'il n'allât plus ſi ſouvent chez elle. Mais, lui diſoit ſon amie, Alphonſe manque-t-il de reſpect en vous parlant? Non, reprit-elle. Pouvez-vous ne l'eſtimer pas? ajoûta Lucinde. Je l'eſtime autant que vous l'eſtimez, reprit Mathilde. Vous ne le haïſſez donc pas? repliqua Lucinde.

cinde. Non, reprit-elle ; mais, je ne le veux pas aimer, & je ne veux plus qu'il m'aime. En êtes-vous bien assurée ? repliqua Lucinde en soûriant. Je croi l'être, du moins, répondit-elle, & ma conduite vous le prouvera. En effet, elle fit tant qu'Alphonse fut au desespoir, & prit enfin la resolution de se guerir : &, après avoir essayé inutilement toutes choses pour cela, il se mit en fantaisie de s'accoutumer durant quelque tems à parler à quelque belle personne, pour voir s'il pourroit dégager son cœur. Il s'accoûtuma donc à parler à Doristée ; &, quoi qu'il y eust une repugnance extrême, il se forçoit, afin de n'avoir rien oublié, pour tâcher de se dégager. Il la mena dancer en un bal, & ne mena point Mathilde, qui en eut un dépit secret, dont elle se demanda la cause, sans la vouloir trouver. Lucinde lui en parla le lendemain ; mais, quoi que Mathilde lui dît, qu'elle étoit fort aise, qu'Alphonse se fût gueri, il parut dans ses yeux je ne sçai quel embarras, qui fit comprendre à Lucinde, qu'elle ne connoissoit pas bien son propre cœur. Cependant, Dom Fernand, & Dom Felix, furent ravis de voir ce change-

ment

ment d'Alphonſe, & commencérent de ſe haïr comme auparavant : ils n'oublierent pas de répandre par-tout, qu'Alphonſe aimoit Doriſtée : & Padille, qui aimoit à publier tout ce qui pouvoit déplaire, le diſoit à tout le monde ; de ſorte, qu'on en parloit même devant Mathilde. Cependant, il eſt certain qu'Alphonſe ne parloit pas d'amour à Doriſtée : mais, il lui parloit ſouvent, & comme elle étoit jeune & belle, on s'imaginoit, qu'il falloit qu'il l'aimât ; & ce bruit fut ſi general, que Mathilde le crut, & en eut un dépit extrême. Neantmoins, comme elle étoit glorieuſe, elle n'en témoigna rien, non pas même à Lucinde ; mais, ſans le vouloir, & même ſans le ſçavoir, elle diſoit toûjours quelque petite choſe, qui n'étoit pas fort avantageuſe à Doriſtée : quoi que naturellement Mathilde fût très-équitable, même ſur le ſujet de la beauté, ce qui eſt très-rare parmi les belles, elle n'en uſa pourtant pas ainſi en cette occaſion ; car, elle trouvoit quelquefois, que Doriſtée étoit changée, qu'elle ſe coiffoit mal, qu'elle étoit trop pâle : &, pour Alphonſe, elle n'en parloit point du tout ; mais, quand elle le voïoit, il

il lui étoit impossible de ne rougir pas, quoi qu'elle se contraignît autant qu'elle pouvoit; & comme il l'aimoit toûjours éperdument, il observoit jusques aux moindres choses: de sorte que s'imaginant, que, du moins, il n'étoit pas indifferent à Mathilde, il forma le dessein de s'éclaircir, si ce qu'il remarquoit dans ses yeux, & sur son visage, étoit un effet de haine, ou s'il seroit vrai, qu'il lui eût donné quelque petit sentiment de jalousie. Helas! disoit-il en lui-même, serois-je assez heureux pour cela; & seroit-il possible, que le cœur de Mathilde fust plus touché d'une indifference apparente, que de mille marques de passion que je lui ai données? Non, non, malheureux Alphonse, reprenoit-il, ne te flate point: si Mathilde a de la jalousie, c'est une jalousie de beauté, qui ne te rendra pas plus heureux; tu as quelque reputation dans le monde, & peut-être qu'elle te regarde comme un esclave échapé, qui faisoit quelque honneur à ses chaînes, & qu'elle est seulement irritée de ce qu'elle pense, qu'elle ne te peut plus tourmenter. Mais, helas! que je suis éloigné de sortir de sa puissance! Mes liens se ser-

rent au lieu de se dénouer; & je suis plus malheureux que jamais. Cependant, il entroit tellement dans l'esprit d'Alphonse, que la plus seure marque d'être aimé étoit de donner de la jalousie; & il conçût un si grand plaisir à en pouvoir donner à Mathilde, à qui il avoit toûjours crû être indifferent, qu'il n'oublia rien pour cela: &, sans dire jamais à Doristée, qu'il étoit amoureux d'elle, il fit cent choses, qui le persuaderent à Mathilde; &, comme le bruit du monde va toûjours au delà de la verité, on vint à dire, qu'assurément Alphonse épouseroit bien-tôt Doristée. En ce tems-là, un ami d'Alphonse, appellé Arsenio, & qui étoit fort amoureux d'une fille, qui lui avoit donné un portrait, le pria de lui donner quelques vers pour envoyer à sa maistresse. Alphonse fit ce qu'il voulut, & les lui envoya écrits de sa main, afin qu'il les copiât de la sienne, le priant de les lui renvoyer. En effet, Arsenio les donna cachetez à un de ses gens pour les reporter, & ne mit point de nom au dessus de ce paquet; mais, par malheur, il bailla en même tems, un autre paquet à porter à Lucinde, à qui il avoit promis une chan-

chanſon : de-ſorte que celui, qui étoit chargé de ces deux paquets s'étant trompé, il donna à Lucinde celui qui étoit pour Alphonſe. Elle ne l'ouvrit pas à l'heure même, penſant bien ſçavoir, que c'étoit la chanſon qu'on lui avoit promiſe: mais, après que celui qui lui avoit apporté ce paquet fut parti, elle fut extrémement ſurpriſe de trouver des vers de la main d'Alphonſe, & ſur un ſujet comme celui-là; n'ignorant pas, que Mathilde ne lui avoit pas donné ſon portrait ; cela l'embarraſſant, Mathilde voulut voir ce qui la faiſoit réver, & le vit en effet, mais, ce fut avec tant de colere, qu'elle ne la put cacher. Et bien, Lucinde, lui dit-elle, me condamnez-vous encore de ma rigueur pour Alphonſe; vous, qui penſiez, que, ſi j'euſſe agi comme Laure, il euſt pû être un ſecond Petrarque? Vous voiez quelle eſt ſa fidelité? Mais, Mathilde, reprit Lucinde, eſt-ce être infidelle de ceſſer d'aimer une perſonne, dont on n'eſt pas aimé, & dont on a reçû mille marques d'indifference & de rigueur? Ce n'eſt pas proprement eſtre infidelle, reprit Mathilde; mais, c'eſt du moins être inconſtant, que de changer ſi-tôt

de ſentiment, & de paſſer d'une paſſion à une autre en ſi peu de tems. Il eſt vrai, que je ne lui ai donné nulle marque d'affection, & que je lui ai deffendu de me parler de ſon amour; mais, ç'a été par un ſentiment de gloire. Ai-je aimé quelqu'un de ſes rivaux? Non, reprit Lucinde; mais, vous avez agi, comme ſi vous l'euſſiez haï. Ah! ma chere Lucinde, répondit Mathilde ſans s'en pouvoir empêcher; il n'eſt pas aiſé de haïr un auſſi honnête homme qu'Alphonſe, quand il veut ſe faire aimer. Pourquoi l'avez-vous donc traité ſi cruellement? Je l'ai fait, pour m'empêcher de l'aimer trop, reprit-elle, & pour conſerver ma liberté toute entiere. Mais, pourquoi donc, repliqua Lúcinde, ne voulez-vous pas qu'il cherche cette liberté, par d'autres voyes? Je n'en ſçai rien, reprit-elle; mais, je ſçai ſeulement, que je voudrois de tout mon cœur, qu'Alphonſe n'aimât pas Doriſtée. Vous voulez donc enfin vous réſoudre à l'aimer, ou à ſouffrir qu'il vous aime? Non, Lucinde, reprit-elle, je ne le veux pas: je conſens même, qu'Alphonſe ne m'aime point; mais, je vous avoue en rougiſſant, que je ne puis ſouf-

ſouffrir, qu'il en aime une autre : qu'il aime la gloire tant qu'il lui plaira, qu'il ſoit ambitieux & indifferent pour moi, j'y conſens ; mais, encore une fois, je ne puis endurer qu'il aime Doriſtée. Je ſuis aſſurée, reprit Lucinde, que ſi vous regardiez favorablement Alphonſe, il reviendroit à vos pieds. Ah ! non, non, Lucinde, reprit-elle, je n'ai pas le cœur aſſez bas : &, quoi que je vous montre malgré moi toute ma foibleſſe, je ne ferai jamais rien, pour rappeller Alphonſe ; & je ne crois pas même, quand il reviendroit, que je puſſe lui pardonner. Mais, pendant que ces deux perſonnes parloient ainſi, celui, qui s'étoit trompé à rendre les paquets dont il s'étoit chargé, aiant rendu à Alphonſe celui qui étoit pour Lucinde, il connut par-là ce qui étoit arrivé de l'autre, & en fut fort fâché ; car, encore qu'il cherchât à ſe guerir, il n'eût pas voulu qu'on eût creu, qu'il avoit fait ces vers-là pour Doriſtée, ni pour nulle autre. Il fut donc en diligence chez Lucinde, pour lui dire la verité ; & trouvant la porte ouverte, il monta ſans parler à perſonne : mais, entendant parler Mathilde aſſez haut, & d'un ton de voix irrité, il s'arréta

par respect, & entendit qu'elle disoit à Lucinde : C'est en vain, que vous voulez excuser Alphonse ; je ne lui sçaurois pardonner. Doristée est-elle si belle, si charmante ; qu'elle puisse être si fortement aimée à mon prejudice ? Il est vrai, ajoûta-t-elle, que je ne donne pas de portraits ; & qu'au de-là de l'estime & de l'amitié, il n'y a rien à pretendre de moi. Alphonse, entendant tout cela, ne put jamais s'empêcher de s'aller jetter à genoux devant Mathilde. Ah ! Madame, lui dit-il, serois-je assez heureux pour vous avoir irritée contre moi ? Oui, Madame, ajoûta-t-il, j'aime mieux votre haine, que votre indifference ; & rien ne m'a jamais été si doux, que les plaintes que je viens d'entendre. Mathilde fut si surprise, elle eut tant de confusion, & fut si en colere, que ne pouvant trouver rien à dire dont elle fût contente, elle se leva & voulut s'en aller ; mais, Alphonse la retint respectueusement par sa robe. De grace, Madame, lui dit-il, écoutez-moi un moment ; car, je mourrois desesperé, si je perdois l'esperance de me justifier auprès de vous. Lucinde se joignant à Alphonse, Mathilde demeu-

ra ; & cet Amant affligé prenant la parole, Je voi bien, Madame, lui dit-il, que vous croiez, que j'aime Doriſtée, & que j'ai fait pour elle les vers qu'on a apportez à Lucinde. Quelque irritée que je ſois contre vous, repris fiérement Mathilde, je vous crois trop homme d'honneur, pour demeurer d'accord, qu'elle vous ait donné ſon portrait : mais, pour vous épargner la peine de faire une juſtification inutile, je vous declare, Alphonſe, que la foibleſſe, que j'ai euë aujourd'hui, ne vous ſera point avantageuſe ; & j'ai l'eſprit ſi aigri de voir, que vous êtes cauſe, que je m'eſtime moins que je ne faiſois, que je ne vous le pardonnerai jamais : car, je voi bien que vous avez entendu tout ce que j'ai dit. Mais encore, dit Lucinde à Alphonſe, expliquez - moi votre procédé, & pour qui ſont les vers que je tiens ? Alors, Alphonſe dit en peu de mots le deſſein qu'il avoit eu d'abord d'eſſaïer de ſe guerir en parlant à d'autres belles, & particulierement à Doriſtée, & enſuite de voir ſi en effet Mathilde ne témoigneroit point quelque leger dépit, qui lui pût faire connoître, qu'il ne lui étoit pas indifferent ; ajoûtant,

qu'il avoit fait ces vers à la priere d'Arsenio. Pour les vers, reprit fierement Mathilde, il ne m'importe pour qui ils sont faits : mais, je vous trouve bien hardi, d'ôser me dire, que vous avez voulu me donner de la jalousie, & de me laisser même penser, que vous croiez presque m'en avoir donné. Mais, Alphonse, ne vous y trompez pas, ce qui est dans mon cœur ne se peut appeller ainsi ; &, afin de vous empêcher de croire des choses qui ne sont point, je vous dirai pour ma propre satisfaction, que, lors que vous avez changé de sentiment pour moi . . . Ah! Madame, s'écria-t-il, je ne puis souffrir, que vous parliez ainsi ; car, je vous proteste, que je ne vous ai jamais tant aimée que je vous aime : & je veux, que vous me teniez pour le plus perfide de tous les hommes, si j'ai jamais dit à Doristée, que j'eusse nulle affection pour elle. J'ai cherché à me guerir, il est vrai ; & j'avoue, que c'est un crime digne d'un châtiment très-rigoureux : mais, j'en suis assez puni, Madame, par l'impossibilité que j'ai trouvée à cet injuste dessein ; & si vous sçaviez ce que j'ai souffert, & ce que je souffre encore, vous auriez
pitié

pitié d'un malheureux, qui vous adore avec un respect sans égal. Cependant, je vous declare, que je ne parlerai de ma vie à Domistée. Non, non, Alphonse, reprit Mathilde, je ne veux point contraindre votre inclination; &, pourveu que vous ne croyiez pas m'avoir donné de la jalousie, voïez-la tant que vous voudrez; je n'en dirai jamais rien. Mais, pour achever ce que j'avois commencé, j'avoue, que quand vous changeâtes de conduite, je vous regardois comme un homme, dont l'amitié m'eût été très-agérable, & que je croyois digne de la mienne. Mais, Madame, qu'ai-je fait, interrompit Alphonse, qui me fasse perdre cet avantage? Vous en avez aimé une autre, repliqua Mathilde: ou vous avez crû que je vous aimois: lequel de ces deux crimes, que vous aiez commis, suffit pour m'obliger à vous prier de ne me voir plus; car enfin, Alphonse, je ne veux, s'il est possible, ni vous aimer, ni vous haïr. Et moi, Madame, repliqua-t-il, je veux mourir, si je ne suis aimé, ou du moins si-on ne me permet d'aimer éternellement la seule personne, que je puis trouver aimable. Comme ils en étoient

là, il vint du monde, & il falut changer de conversation. Cependant, Alphonse, pour guerir l'esprit de Mathilde, ne parla plus à Doristée, que quand la civilité l'y forçoit: &, pour ôter tout pretexte à la jalousie de Mathilde, il fit si bien, qu'un de ses parens, qui demeuroit à Valladolid épousa Doristée, trois semaines après, sans qu'il voulût même aller aux nopces. Alphonse fit même connoître si clairement à Mathilde, que les vers du portrait étoient faits pour Arsenio, qu'elle n'eut plus de pretexte de le soupçonner de ne l'aimer plus: au contraire, il fit cent choses, qui ne lui permirent plus de douter de la grandeur & de la fidelité de son affection; &, sentant dans son cœur une grande tendresse pour Alphonse, elle commença de craindre, que la Prédiction d'Anselme ne fût trop veritable. Elle crut pourtant d'abord, qu'elle n'avoit que de l'amitié pour lui. Ceqendant, ce malheureux Amant, ne pouvant obtenir la permission d'avoir de l'amour pour elle, en pensa mourir de douleur. Dom Albert, son pere, mourut en ce temslà; & elle eut l'injustce de ne faire pas un compliment à Alphonse sur cette per-

perte. Il ſentit cette rigueur plus qu'on ne le peut dire. Il falut qu'il allât à Palentia, où il tomba ſi malade d'affliction, qu'on crut qu'il mourroit: toute la Cour en avoit un regret extrême, & l'on ne parloit d'autre choſe. Le Roi de Caſtille lui envoya ſes Médecins, un deſquels rapporta, qu'il étoit à l'extremité; & comme ce Médecin étoit des amis de Lucinde, Mathilde l'aiant priée d'en ſçavoir davantage, il lui dit, qu'il croïoit, qu'une profonde melancolie étoit cauſe de ſa mort. Le ſoir-même, Lucinde reçut un paquet, où elle trouva un Billet pour elle, & un pour Mathilde. Elle connut d'abord l'écriture d'Alphonſe, quoi que les caracteres fuſſent mal formez, & témoignaſſent aſſez la foibleſſe de la main, qui les avoit écrits. Celui, qui s'adreſſoit à Lucinde, ne contenoit que ces paroles:

ALPHONSE A LA GENEREUSE LUCINDE.

JE vous demande pour derniere grace, Madame, ſi je meurs du mal que j'ai,

comme je l'espere, de faire lire à votre cruelle amie le Billet que je vous envoye pour elle; afin qu'elle puisse connoître quels sont les derniers sentimens de mon cœur.

Lucinde fut fort touchée de ce peu de paroles; de sorte qu'allant chez Mathilde, elle la trouva dans son cabinet extrémement triste: elle crut pourtant, qu'il lui faloit dire la verité; de sorte qu'elle lui rendit compte de ce que ce Médecin lui avoit dit, & lui montra ensuite le Billet qu'Alphonse lui avoit écrit, & celui qui étoit pour elle. Mathilde parut sensiblement touchée; &, malgré qu'elle en eût, ses larmes firent connoître qu'elle n'étoit pas insensible. Elle ouvrit la lettre qui étoit pour elle, & y trouva ces paroles:

L'INFORTUNE' ALPHONSE,

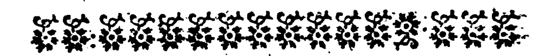
A LA TROP AIMABLE MATHILDE.

SOuffrez, Madame, qu'un malheureux vous donne ses dernieres pensées, & vous conjure, de croire, du moins après sa

sa mort, que jamais passion n'a été si tendre, si respectueuse, ni si fidelle, que la sienne. Il vous a aimée sans esperance, & il meurt sans regret, puisqu'il n'a pû toucher votre cœur. Trop heureux dans son infortune, si, après sa mort, il peut obtenir, pour recompense de la plus ardente passion qui fut jamais, que celle, qui la faisoit naître, le plaigne un seul moment. C'est l'unique grace qu'il demande, n'en aiant jamais reçu nulle autre.

Mathilde ne put alors cacher la tendresse qu'elle avoit dans l'ame, à sa chere Lucinde: elle lui avoua donc, qu'elle avoit pour Alphonse une estime infinie, & une tendresse extrême; qu'un pur sentiment de gloire avoit fait toute sa rigueur, & que si elle eût pû croire, qu'Alphonse eût pû l'aimer comme Petrarque aimoit Laure, elle auroit vécu d'une autre maniere avec lui. Mais, enfin, dit Lucinde en pleurant aussi, il faut ressusciter Alphonse, ou du moins lui donner quelque consolation en mourant. Helas! dit Mathilde, j'ai bien peur que, de l'heure que je parle, le pauvre Alphonse ne soit plus. Quoi qu'il en soit, dit Lucinde, je lui veux écrire, & il faut que

vous écriviez aussi : j'envoierai un homme, en qui on se peut fier, lui porter votre Lettre & la mienne ; & si, par malheur, il étoit mort, il rapportera le paquet. Mathilde resista d'abord ; mais, ce fut d'une maniere qui fit que Lucinde la pressa davantage : elle ne voulut pourtant pas écrire en un Billet separé, elle se contenta de mettre quelques lignes au bas du Billet de Lucinde, qui fut tel qu'il est ici.



LUCINDE

A ALPHONSE.

JE vous conjure de faire tout ce que vous pourrez pour vivre, & de croire que Lucinde ne vous trompe pas, lors qu'elle vous assure, que votre perte seroit insupportable à la personne du monde que vous aimez le mieux.

Après que Lucinde eut écrit, Mathilde écrivit à son tour ce qui suit.

Vivez, Alphonse, si mon repos vous est

est cher. C'est tout ce que vous peut dire une personne, qui étoit très-fâchée de vous ôter son amitié, & qui vous la rendra avec joye, si toutefois il lui est permis de croire qu'elle vous l'eût ôtée.

Mathilde bailla à Lucinde, ce qu'elle venoit d'écrire, sans le relire: tenez, Lucinde, lui dit-elle, voilà ce que mon cœur dit à Alphonse; je ne le relis pas, de peur que ma raison ne s'en méle, & qu'elle ne me persuade, que j'en ai trop dit. Ce paquet fut donné à un homme adroit, & fidelle. D'abord qu'il fut à Palentia, on fit grande difficulté de lui laisser voir Alphonse; mais, aiant dit, qu'il venoit de la part de l'Amiral de Castille, on le fit parler à lui. Il le trouva très-malade & très-foible, & comme un homme à qui la mort paroissoit douce: mais, dès qu'il lui eut dit tout bas, de quelle part il venoit, il sembla qu'il reprit une nouvelle vie; &, tout mourant qu'il étoit, il fit effort pour lire ce qu'on lui écrivoit: car, encore que celui, qui lui rendoit le paquet, n'eût parlé que de Lucinde, il jugea bien, que Mathilde en devoit du moins sçavoir quelque chose.

se. Mais, lors qu'il vit l'écriture de Mathilde, il en eut une joye extrême. Il voulut répondre: mais, il ne pût écrire, que ce peu de mots; encore fut-ce avec une peine incroïable.

Je crains, Madame, que votre pitié ne vienne un peu tard, & que je ne puisse obeïr au commandement, que vous me faites de vivre; mais, du moins, si je meurs, j'aurai une consolation extrême de pouvoir esperer; que vous me plaindrez. Je ne puis répondre à la genereuse Lucinde, & tout ce que je puis est de vous assurer, que je n'ai jamais aimé que vous, & que je n'aimerai jamais nulle autre personne.

Alphonse, après avoir fait beaucoup d'effort pour écrire & fermer ce Billet, le donna à l'Envoyé de Lucinde, qui attendoit impatiemment son retour, aussi bien que Mathilde. Il leur representa de telle sorte le pitoiable état où il avoit trouvé Alphonse, & la joye qu'il avoit témoignée, qu'elles en eurent le cœur sensiblement touché, & d'autant plus que les Médecins avoient dit le matin, qu'il étoit impossible qu'il échapât. Cepen-

pendant, trois jours après, Alphonse envoya un des siens à Lucinde, & écrivit ce qui suit d'un caractere plus aisé à lire.



A LUCINDE.

APrès avoir eu la generosité d'avoir pitié de moi, aiez encore celle de faire lire à votre incomparable amie ce que je prens la liberté de lui écrire; afin que je ne renonce pas à la mort, sans être en quelque sorte assuré de trouver quelque douceur à la vie.

La Lettre d'Alphonse à Mathilde étoit conçue en ces termes:

Vous m'avez ressuscité, Madame: mais, avant que de vous en rendre graces, ne trouvez pas mauvais, que je vous conjure, avec tout le respect que je vous dois, de vous preparer à souffrir, que je vous aime de la plus pure, de la plus tendre, & de la plus respectueuse passion, qui fut jamais; car, sans cette permission, la vie me seroit un supplice, & la mort une chose très-agreable. Je ne demande pas d'é-

d'être aimé; je n'en suis pas digne: mais, d'être soufert; & ma passion le merite.

Lucinde, qui estimoit fort Alphonse, voulut que Mathilde lui répondît; mais, elle ne pût s'y resoudre: elle consentit seulement, que Lucinde écrivît, pourveu qu'elle ne l'engageât à rien, qui pût blesser sa gloire. Elle le fit donc en ces termes:

On ne vous répond point; mais, on permet que je vous die, que, tant que vous ne demanderez que de l'estime & de l'amitié, vous aurez sujet de vous estimer très-heureux: hâtez-vous donc de guerir entiérement, & de venir rendre graces à la personne qui vous a sauvé la vie.

Quoi qu'Alphonse fust affligé de ce que Mathilde n'avoit pas répondu à sa derniere Lettre, il se trouva pourtant heureux de pouvoir être assuré de son estime, & de son amitié. Cependant, Dom Felix, & Dom Fernand, qui s'étoient réjouïs de la mort d'Alphonse, furent de nouveau fort embarrassez, lorsqu'ils apprirent, qu'il ne mourroit pas. Ils se réunirent une

se-

ſeconde fois; mais, ce fut d'une maniere la plus étrange du monde. Dom Felix dit à Dom Fernand ce qu'il ſçavoit de l'amour d'Alphonſe: &, quoi qu'il fût convenu avec lui, que ſi Mathilde en traitoit un plus favorablement que l'autre, le mal-traité cederoit au plus heureux; la grandeur de ſa paſſion le fit paſſer par deſſus toute conſideration, & toute generoſité. Dom Fernand, d'autre part, apprit à Dom Felix, que Dom Pedro étoit fort amoureux de Mathilde, & qu'ainſi, il n'y avoit nul eſpoir d'être heureux, que par la violence. Dom Felix étoit né avec les inclinations aſſez bonnes; mais, il étoit foible, & capable de ſe laiſſer emporter par les mauvais ſentimens de ceux qu'il voïoit, & plus capable encore de renoncer à toute juſtice, & à toute generoſité, par un deſeſpoir d'amour. D'autre part, Dom Fernand connoiſſoit, que quand même Alphonſe fuſt mort, Mathilde ne l'eût pas mieux traité: mais, ce qui étoit plus puiſſant dans ſon eſprit, il jugeoit bien, que Dom Pedro ne ſouffriroit point, après la deffenſe, qu'il lui avoit fait faire de ſonger jamais à Mathilde, qu'il entre-

prit

prît de la servir. Si bien, que ces deux rivaux, également malheureux, après plusieurs entretiens secrets, qu'ils eurent ensemble, formerent un dessein, qui occupa tout leur esprit durant quelques jours, & qu'ils ne pouvoient executer l'un sans l'autre. Cependant, Alphonse ne songea qu'à guerir bien-tôt, & qu'à revoir Mathilde, qui, de son côté, étoit fort aise d'apprendre, qu'Alphonse étoit tous les jours de mieux en mieux. Mais, ce n'étoit pas une joye tranquile: car, il lui sembloit quelquefois, qu'elle en avoit trop dit; & si Lucinde n'eût été contre elle, la tendresse de son cœur eût été trop foible pour s'opposer à la scrupuleuse vertu, dont elle faisoit profession. Elle avoit aussi du chagrin, de ce qu'elle remarquoit, que Dom Pedro l'aimoit toûjours, quoi que, par des considerations qu'elle ignoroit, il ne lui parlât pas souvent de sa passion; mais, quand cela arrivoit, c'étoit en des termes, qui lui faisoient tout craindre de lui, & pour elle, & pour Alphonse, s'il venoit à sçavoir, qu'elle eût une estime particuliere pour lui. Elle avoit aussi quelque inquiétude de voir, que Dom Fernand, & Dom Felix,

lix, avoient de grandes conferences ensemble : mais, enfin, ne pouvant empêcher tout ce qui ne lui plaisoit pas, elle s'en consoloit du moins avec Lucinde, qu'elle entretenoit avec plus de liberté qu'à l'ordinaire ; parce que Padille étoit très-souvent auprés de Jacinthe, que Dom Juan d'Albuquerque devoit bien-tôt épouser. Mais, enfin, après qu'Alphonse fut gueri, il partit de Palentia, avec un équipage magnifique, & se mit en chemin, pour aller à Burgos, dont il ne prit pas le chemin le plus droit, aiant necessairement à parler à l'Amiral de Castille, qui étoit alors à une de ses maisons. En y allant, Alphonse, qui, pour réver plus commodément, avoit envoié tous ses gens par le chemin ordinaire, n'aiant qu'un Ecuyer avec lui, apperçut de loin, dans un valon, au bord d'une riviere, deux hommes, qui avoient l'épée à la main : il poussa alors son cheval, & fut droit à eux pour les separer ; mais, il fut étrangement surpris, lors qu'il vit, que c'étoit Dom Felix, & Dom Fernand, & qu'il les vit tout couverts de leur sang, & tellement animez l'un contre l'autre, qu'il eut beaucoup de peine à les empêcher

cher de continuer leur combat. Il eſt vrai, que la perte du ſang força un moment après Dom Felix de s'appuyer contre un arbre, & de ſe ſoûtenir ſur ſon épée, dont il ne pouvoit plus ſe ſervir. Cependant, Dom Alphonſe fit retenir Dom Fernand, par ſon Ecuyer, afin que, parlant à l'un & à l'autre, il pût les faire réſoudre à ſe laiſſer ſecourir; car, ils paroiſſoient tous deux fort bleſſez. Alphonſe ſçavoit bien qu'ils étoient ſes rivaux, & ne doutoit pas, que Mathilde ne fût cauſe de ce combat: mais, ſon grand cœur paſſa par-deſſus cette conſideration; &, ſçachant bien qu'ils n'étoient pas aimez, il ne les haïſſoit pas aſſez, pour manquer à faire une choſe que l'honneur deſiroit de lui: de ſorte qu'adreſſant la parole à Dom Felix, comme à celui qui paroiſſoit le plus bleſſé, Quel que ſoit le ſujet de votre querelle, lui dit-il, vous avez tous deux perdu aſſez de ſang pour la finir, & pour être contents l'un de l'autre. Dom Felix, ne pouvant ſouffrir la vue d'un genereux ami, qui lui reprochoit ſa perfidie. Ah! Alphonſe, s'écria-t-il, que ne laiſſez-vous perir deux Raviſſeurs de Mathilde, qui s'alloient punir

nir en vous vengeant, si vous ne fussiés arrivé. A ce nom de Mathilde, Alphonse les regarda avec une égale fureur, & prenant la parole, Quoi! dit-il, Mathilde seroit enlevée! Non, non, reprit Dom Fernand; & la perfidie de Dom Felix, qui m'avoit le premier proposé l'enlevement de Mathilde, est cause, que la chose ne s'est pas executée: mais, si je ne le puis punir de sa lâcheté, je vous exhorte à le faire pour votre interêt; car, si j'eusse été votre ami, je n'eusse pas voulu être votre rival. N'est-il pas permis de se repentir d'une mauvaise action, dit Dom Felix, avec un redoublement de colere? En disant cela, il tomba & perdit la parole. Alphonse voulut le soûtenir, & tâcher de lui faire dire la verité; mais, pendant qu'il étoit dans cette occupation, Dom Fernand, faisant un grand effort, se deffit de l'Ecuyer d'Alphonse, & sauta dans le bateau qui les avoit passez; car, comme il étoient très-braves, ils avoient laissé leurs Ecuyers à l'autre côté de l'eau, quoi que les combats singuliers ne fussent pas alors fort en usage en Espagne. Dom Fernand fit cette action si promptement, qu'il

s'éloigna du bord avant qu'Alphonſe eût pris garde, qu'il s'étoit échapé. Cependant, cet Ecuyer d'Alphonſe courut après inutilement, cria, & fit tourner tête à Alphonſe, qui, montant ſur ſon cheval, voulut entreprendre de paſſer la riviere; mais, elle ſe trouva ſi profonde, qu'il lui fut impoſſible de le faire; & ceux, qui menoient Dom Fernand, ramerent ſi bien, qu'en peu de tems Alphonſe eut la douleur de le voir aborder, de le voir monter à cheval, & de le perdre de vue: il fit même rompre les rames du bateau par ſon Ecuyer, afin qu'on ne pût le remener ſi-tôt de l'autre côté, & qu'Alphonſe ne le pût ſuivre. Cependant, cette avanture lui donnant une curioſité extrême, outre que ſa generoſité l'obligeoit à ſecourir Dom Felix, il envoya promptement à une petite ville, par où il venoit de paſſer, afin d'avoir un Chirurgien, pour tâcher de lui faire revenir la parole; mais, pendant qu'on y fut, Alphonſe vit qu'il ouvroit les yeux, & que le ſang, s'étant arrêté de lui-même, lui avoit redonné quelque force. En effet, voiant Alphonſe ſeul auprès de lui: Trop genereux ami, lui dit-il,
en

en soûlevant la tête contre le pied d'un arbre, laissez-moi mourir, & pardonnez-moi tous mes crimes, par la consideration du repentir que j'ai eu d'avoir consenti au dernier que j'ai voulu commettre. Quand on est hors d'état de se défendre, dit Dom Alphonse, & qu'on se repent, je suis capable de tout pardonner; mais, je veux de la sincerité, c'est pourquoy dites-moi précisément ce qui s'est passé. J'ai si peu à vivre, répondit Dom Felix, que je ne pourrois profiter d'un mensonge, quand je le dirois. Vous sçaurez donc, que Dom Fernand & moi étions convenus d'enlever Mathilde, de la mener sur les Terres de Grenade; & là, nous devions nous battre, & celui qui fût demeuré vainqueur devoit posseder Mathilde. Mais, après avoir formé ce dessein, que nous ne pouvions executer l'un sans l'autre, & être convenus de toutes choses, j'en eus horreur: &, pour montrer que je suis sincere, j'avoue que la seule vertu ne fut pas cause de mon repentir; & que j'esperai, si j'allois avertir Mathilde que Dom Fernand la vouloit enlever, que je pourrois toucher son cœur par ce service-là; & l'obliger à

me preferer à tous ceux dont elle est aimée. Je l'ai fait, & elle crut m'être sensiblement obligée: mais, comme Dom Fernand a sçu la verité par une voye que je sens bien que je n'aurai pas le temps de vous dire, il m'a cherché, & m'a parlé, de façon que nous avons mis l'épée à la main; &, lors que vous êtes arrivé, nous allions peut-être mourir tous deux. Cependant, comme il demeure constant, que Mathilde eût été enlevée sans moi, je vous conjure, par vôtre propre generosité, si je meurs, comme je n'en doute point, de ne lui dire pas que j'eusse part à l'enlevement; que mon repentir ait été aussi peu genereux & aussi interessé; & de ne me refuser pas la consolation de pouvoir esperer qu'elle me plaindra un moment. Dom Felix dit cela d'une voix si foible, qu'Alphonse en eut le cœur attendri; mais, il ne put se faire entendre de Dom Felix, qui perdit une seconde fois la parole. Dès que ceux qu'il avoit envoyez querir furent arrivez, il leur recommanda le blessé autant qu'il put, & fut passer la riviere sur un pont à une lieuë de-là, pour tenter de sçavoir des nouvelles de Dom Fernand; mais, ce fut inutilement;

ment: si bien qu'il s'en alla droit à Burgos, & s'envoya excuser à l'Amiral de Castille; car, il avoit trop d'impatience de voir Mathilde, pour prendre un chemin plus long. Il étoit fort tard, lors qu'il arriva; mais, il ne laissa pas d'aller chez Lucinde, afin de lui conter ce qui lui étoit arrivé, & de consulter ce qu'il en devoit dire dans le monde. Il fut plus heureux qu'il ne croyoit: car, Mathilde étoit avec elle. Dès qu'elle le vit, elle changea de couleur, & parut avec une modestie si charmante, qu'elle n'avoit jamais été si belle. Lucinde, qui connut bien quel étoit son embarras, prit la parole. Venez, Alphonse, lui dit-elle, venez remercier Mathilde, de vous avoir sauvé la vie; mais, en même temps preparez-vous à remercier Dom Felix, qui a empêché Mathilde d'être enlevée par Dom Fernand. Une partie de ce que vous desirez est déja fait, répondit Alphonse: mais, Dom Felix pourra bien n'être pas en pouvoir de tirer nul avantage de la reconnoissance qu'on lui doit; car, je l'ai laissé en un pitoiable état. Mathilde & Lucinde en témoignerent de l'inquietude, & prierent Alphonse de leur expliquer

ce qu'il disoit; & en effet il leur conta ce qui s'étoit passé, à la reserve de ce que Dom Felix lui avoit dit, lors qu'il l'avoit prié de ne découvrir pas son crime à Mathilde: de sorte que cette belle personne témoigna bien de la douleur du danger où étoit Dom Felix. La generosité d'Alphonse pensa céder, & le faire resoudre à dire la verité; mais, il demeura ferme; & resolut, si Dom Felix mouroit, de faire ce qu'il avoit desiré de lui. Mathilde conta à Alphonse comment Dom Felix lui étoit venu dire, qu'elle se gardât bien d'aller à une promenade dont on l'avoit convié, parce que, si elle y alloit, Dom Fernand l'enleveroit, & qu'en effet elle avoit sçu, qu'il y avoit eu des gens cachez destinez à l'enlever: elle ajoûta, qu'on avoit été en peine de voir Dom Felix & Dom Fernand disparoître à la Cour depuis le jour d'auparavant. Alphonse eut bien voulu parler de sa passion à Mathilde; mais, en la conjoncture des choses, il craignoit tellement de l'irriter, qu'il laissoit parler ses yeux, & son respect, & se contenta de lui rendre graces de lui avoir donné la vie. Ils consulterent de quelle sorte il parleroit

roit de ce combat: & ils resolurent, comme Dom Fernand étoit frere de Dom Juan, qui avoit tout pouvoir auprès de Dom Pedro, qu'il l'iroit trouver, & lui diroit la verité, afin de lui offrir d'en parler comme il voudroit, croyant que cela obligeroit Dom Juan. Cette raison n'eût pas été assez forte pour Alphonse: mais, Mathilde ajoûta, qu'elle n'aimoit point à servir d'entretien dans le monde, & qu'il valoit mieux en user ainsi; que, selon les apparences, Dom Juan le prieroit de dissimuler la cause du combat de Dom Fernand avec Dom Felix, & qu'il faloit qu'il lui promît d'en user ainsi. Mais, Madame, lui dit Dom Alphonse, vous ne considerez pas, que c'est servir Dom Fernand, que de dissimuler son crime. Il est vrai, dit Mathilde; mais, s'il doit être sçû, j'aime mieux que ce ne soit pas par vous. Mais, Madame, reprit-il, Dom Fernand se pourra imaginer que je le crains. Mais, Alphonse, reprit-elle, j'ai quelque raison, que je ne puis dire, de desirer que la chose soit ainsi, & si vous m'aimez vous ne resisterez plus. Ah! Madame, dit alors Alphonse, je cede pour toujours; car, je vous aime plus

que nul autre n'a jamais aimé; & toute ma conduite à venir vous le sera assez connoître. Comme il étoit tard, Dom Alphonse fut obligé de se retirer: il fut à l'heure même chercher Dom Juan: il lui dit, qu'il avoit séparé Dom Fernand qui se battoit avec Dom Felix; & enfin il lui apprit, que son frere même avoit avoüé avoir voulu enlever Mathilde: ajoûtant, que quoi qu'il ne fût point ami de Dom Fernand, sa consideration l'avoit obligé de lui dire la chose, afin de sçavoir de quelle maniere il desiroit qu'il la publiât. Dom Juan parut extrémement affligé de la violence de son frere, & remercia fort Alphonse de la maniere dont il en usoit: il le pria de se contenter de dire, qu'il avoit trouvé Dom Fernand & Dom Felix, l'épée à la main; & ajoûta, qu'il avoit des raisons, qu'il ne pouvoit dire, qui faisoient qu'il lui étoit de la derniere importance, qu'on ne sçut pas que son frere eût voulu enlever Mathilde. Alphonse promit d'en user comme il voudroit: &, en effet, le lendemain ce combat fit un grand bruit dans le monde; & l'on sçut deux jours après, que Dom Felix étoit

mort,

mort, & que Dom Fernand, dont les blessures ne s'étoient pas trouvées dangereuses, s'en étoit allé à la Cour de Grenade. Mathilde regreta extrémement Dom Felix & Alphonse eut la generosité de le lui laisser regreter, quoiqu'il y eut des momens où il étoit tenté de lui dire la verité; car, il n'avoit rien promis à Dom Felix: mais, il avoit trouvé quelque chose de si tendre à ce que ce malheureux Amant lui avoit dit, qu'il le jugea digne de la generosité qu'il avoit, & qui ne pouvoit plus, ni lui nuire, ni servir à un mort. Cependant, Dom Alphonse étant défait de ses deux rivaux, & ne sçachant pas au vrai ce qui étoit dans le cœur de Dom Pedro, parce que Mathilde par sagesse ne lui en dit rien, commença d'être le plus heureux de tous les hommes; car, il sceut se conduire avec tant d'adresse, & donna tant de marques de passion & de respect à Mathilde, qu'elle vint à avoir pour lui une tendresse extrême. Elle lui en cachoit pourtant la plus grande partie; mais, elle souffroit aussi qu'il l'aimât, pourveu qu'il ne prétendît jamais à nulle autre grace, qu'à celles que l'on peut

desirer d'une amie tendre & fidelle, & qu'il ne songeât pas même à l'épouser. Enfin, Mathilde voulut que leur affection ressemblât si fort à celle de Laure & de Petrarque, qu'on ne pût pas loüer l'une sans l'autre. Ce n'est pas qu'il n'y eut des momens, où quand Alphonse pensoit aux conditions que Mathilde imposoit à son amour, il n'eût un chagrin extrême: & l'impossibilité apparente de posseder jamais Mathilde, après qu'il avoit pû l'épouser, lui donnoit de trés-mauvaises heures; car, enfin, quelque haine qu'il eust naturellement pour le mariage, l'amour qu'il avoit pour Mathilde étoit devenuë la plus forte: il crut même, que pour forcer Mathilde à changer de sentimens, il faloit faire quelque fortune éclatante & rendre de si grands services au Roy, qu'il pust ensuite obliger Mathilde à le rendre heureux. De sorte que, dans cette veuë-là, il fit sa Cour avec une grande assiduité, & l'on peut dire, qu'il ne voyoit que sa maîtresse & son maître. Comme on approchoit du Printemps, Lucinde fut pour quinze jours à une maison de campagne qu'elle avoit au bord de la riviére qui passe à Burgos,

gos, & y mena Mathilde. Cette belle fille, craignant extrémement que Dom Pedro ne sceust l'affection qu'Alphonse avoit pour elle, de peur qu'il ne le perdist, le pria de ne l'aller pas voir si souvent. Mais, comme l'amour est une passion, qui donne des sentimens contraires, il y avoit des jours où Mathilde murmuroit de ce qu'Alphonse faisoit sa Cour trop assidument. Elle lui écrivit même un jour, que le cœur lui disoit qu'il n'avoit pas pensé à elle le jour auparavant. Mais, il lui répondit en ces termes.

Vôtre cœur est un des plus grands imposteurs du Monde: croyez-le sur ma parole; car, je ne pensai jamais tant à vous que j'y pensai hier, & je n'eus jamais tant de déplaisir de ne vous point voir. Croyez donc bien, je vous en conjure, que tant que je ne vous verrai pas, je ne verrai rien, n'entendrai rien, & ne ferai rien, qui ne me fasse souvenir de vous. Je n'ai pas assez d'injustice pour vous demander la même chose; mais, j'ai assez d'amour pour le souhaiter, & pour être miserable, si j'apprens que je ne l'aie pas obtenu: j'espere que le jour de demain ne passera pas, que je n'aille

sçavoir de vous, si vôtre cœur n'est pas plus veritable en ses promesses qu'en ses conjectures, & si vous avez eu la cruauté de ne vous ennuier pas un seul moment, & de trouver des plaisirs sans chagrins, en un lieu où je ne puis estre, ni vous dire ce que je souffre pour vous.

Cette lettre plut à Mathilde; mais, elle n'y répondit que ces quatre lignes.

Puisque vous me viendrez voir demain, je n'ai rien à vous dire, si ce n'est que mon cœur est toujours sincere en ses promesses, & qu'il est bien aise de s'être trompé en ses conjectures.

Mais, quoi que Mathilde fust contente, & eust sujet de l'être, ces petits chagrins qui redoublent tous les plaisirs d'une grande passion, renaissoient souvent dans son cœur; & ce fut en un de ces jours-là, que Mathilde se promenant seule dans une allée d'orangers les plus beaux du monde, particulierement en une saison où tous les autres arbres n'ont pas encore recouvré toute leur beauté, les vers de Petrarque & de Laure lui passerent dans l'esprit. En-

suite dequoi, ne pouvant resister à la fantaisie d'en faire, elle fit une Elegie sur ce qu'Alphonse avoit esté deux jours sans la voir, & qu'il étoit venu comme elle pensoit à lui. Après l'avoir faite, elle l'écrivit dans des tablettes qu'elle avoit, avec resolution de ne la montrer qu'à Lucinde, & de ne la faire jamais voir à Alphonse; parce qu'elle la trouvoit trop tendre, & qu'elle ne vouloit pas qu'il connust toute son affection. Mais, lui disoit Lucinde, pourquoi la voulez-vous cacher, & dérober à Alphonse la joye de sçavoir qu'il est aimé? Car, enfin, une affection aussi innocente que la vostre, ne doit point être cachée. Au contraire, plus une passion paroît forte, plus elle redouble le prix de la vertu; &, quoi que je sois ennemie du mariage, je crois qu'on peut faire quelque exception en faveur de deux personnes également aimables, & également raisonnables. Ah! Lucinde, reprit Mathilde, ne faites point d'exception, je vous en conjure, & ne dites rien à Alphonse de l'Elegie que je vous ai montré. Permettez-moi du moins, reprit Lucinde, de lui dire que son absence

vous fait quelquefois murmurer. Il faut bien vous accorder quelque chose, lui dit Mathilde ; mais, ma chere Lucinde, ne lui dites pas toute la foiblesse que je vous montre. Comme ces deux personnes s'entretenoient ainsi, elles virent arriver Theodore, Jacinte, Padille, Dom Pedro, Dom Juan, Alphonse, & plusieurs autres. Mathilde mit en diligence ses tablettes dans sa poche, & fut avec Lucinde au devant du Prince & des Dames qu'il amenoit. Le lieu étoit extrémement agréable par le grand nombre de fontaines, & par la belle veuë. Dom Pedro le trouva si à son gré, qu'il dit à Dom Juan, qu'il faloit y faire la féte de ses nôces, & que Lucinde lui prêtât sa maison : ce qu'elle n'avoit garde de refuser au favori de l'Infant de Castille, principalement parce que ce Prince se faisoit craindre sans se soucier d'être aimé ; car, c'étoit une des vanitez de Dom Pedro de mettre son plaisir à faire ce qu'il vouloit, sans se soucier si on lui obéïssoit, ou par amour, ou par crainte. Il soûtenoit même parmi ses amis, qu'en amour les faveurs arrachées par violence étoient plus douces, que celles qui

étoient

étoient accordées par tendresse; & son humeur enfin paroissoit en toutes choses. Après qu'il eut été quelque temps avec les Dames, & qu'il eut parlé un moment avec Mathilde, il alla entretenir Dom Juan, au bout d'une allée, pendant quoi Alphonse entretint un instant sa chere Mathilde. Mais, gardant de grandes mesures avec lui, principalement à cause de Dom Pedro qu'elle craignoit, elle fit que la conversation fut generale: &, comme elle avoit la voix très-belle, & que Jacinte l'avoit assez agreable, elles chanterent plusieurs chansons, & elles obligerent Alphonse à leur répondre sur le champ tour à tour. Il eut beau faire pourtant, il lui fut impossible de répondre qu'à Mathilde qui chanta ce petit couplet...

Cherchez-vous, jeune Iris, le secret de charmer?
Pour estre bien aimée, il ne faut point aimer.

Mais, à peine Mathilde eut-elle chanté ce couplet, qu'Alphonse répondit sans changer les rimes.

Plus on a de bontez, plus je me sens charmer,
Et je ne comprens point comme on cesse d'aimer.

Toute la compagnie trouva cette réponse fort juste, pour être faite sur le champ, & Padille s'imagina que Mathilde sçavoit ces vers là, qui pouvoient avoir été faits pour elle par Alphonse même en quelque autre lieu, & que peut-être les avoit-elle écrits dans des tablettes qu'elle portoit d'ordinaire: & comme elle étoit naturellement portée à faire quelque malice, elle crut que si elle trouvoit les deux couplets écrits dans les tablettes de Mathilde, ce seroit un grand sujet de lui faire la guerre, & à Alphonse aussi. Elle chercha l'occasion de lui dérober ces tablettes: &, en effet, elle fit si bien, que, pendant que Mathilde parloit à Jacinte de quelque chose qui l'occupoit, elle les prit & se separa de la troupe pour voir ce qu'il y avoit dedans; resoluë de dire qu'elle les avoit trouvées dans une allée, en cas qu'elle jugeât à propos de le montrer. Mais, au lieu d'y trouver les couplets de chanson qu'elle cherchoit, elle y trouva

trouva l'Elégie: &, pendant qu'elle li-
soit attentivement, Dom Pedro, Dom
Juan, & Alphonse, qui les avoit joints,
la virent; de sorte que, pensant que
Padille lisoit quelque chose qu'elle a-
voit écrit dans ces tablettes, Dom Pe-
dro dit à Alphonse qu'il les lui prist,
car il étoit le plus proche d'elle. Et
en effet, il obéït au Prince, & s'ap-
prochant de Padille, c'est de la part
du Prince, lui dit-il, que je vous de-
mande les tablettes que vous tenez.
Vous pouvez les lui donner, reprit-
elle en les refermant: il y verra une
fort belle chose. Dans ce moment-là,
Alphonse reconnut que c'étoient les
tablettes de Mathilde, & en eut beau-
coup d'inquiétude: neantmoins, il sup-
posa, qu'elle les avoit baillées à Padille,
& qu'ainsi il n'y avoit rien à craindre;
de sorte que le Prince étant fort pro-
che, il fut contraint de les lui don-
ner sans les ouvrir. Mais, dès que
Dom Pedro les eut ouvertes, Al-
phonse connut l'écriture de Mathilde,
& fut étrangement surpris, lorsque
Dom Pedro les eut baillées à Dom
Juan, afin qu'il leust ce qui étoit é-
crit dedans, & plus surpris encore
lorsqu'il entendit les vers qui suivent.

ELE-

ELEGIE.

QUoi donc, si près de moi Daphnis peut être absent !
Ah ! si Daphnis le peut, il n'est pas innocent :
Et, lorsque d'un Amant la tendresse est extrême,
Rien ne peut l'empescher de revoir ce qu'il aime ;
Rien ne peut retenir un cœur bien amoureux,
Qui sans l'objet aimé ne sçauroit être heureux.
Mille & mille devoirs ne l'embarrassent gueres,
Il se fait un loisir au milieu des affaires ;
Tout lui permet d'aller où l'Amour le conduit ;
Rien ne l'arrête ailleurs, rien n'est beau, tout lui nuit.
La foule des plaisirs lui déplaît, l'importune,
Et sans considerer, ni Maistre, ni Fortune,
Il court où son desir l'appelle incessamment,
Quitte tout sans regret pour un heureux moment ;
Et

Et sa raison soûmise à l'ardeur de sa flame
Laisse sa passion maistresse de son ame.
Helas! vous ignorez, trop injuste vainqueur,
Qu'il faut aimer ainsi pour meriter mon cœur!
Revenez, cher Daphnis, faire cesser ma plainte,
Mais si d'un tendre amour vous avez l'ame atteinte:
Devinez les tourmens de mon cœur affligé,
Lorsqu'il craint quelquefois de se voir negligé.
Cette crainte, Daphnis, ne vous fait point d'outrage:
Car, je ne crains jamais sans aimer davantage.
Tout accroist mon amour, & si j'en veux guerir,
Il faut, Daphnis, il faut se resoudre à mourir.
Rien ne me peut changer, ni le temps, ni l'absence,
Ni l'oubli, ni la mort, ni même l'inconstance.
Un cœur bien amoureux meurt toûjours enflammé,

Qui peut cesser d'aimer n'a jamais bien aimé.
C'est dans un sentiment, & si doux & si tendre,
Qu'au bord de ces forests, Iris vient vous attendre.
Mais, Dieux! c'est vainement qu'elle attend chaque jour
L'agreable moment de cet heureux retour.
Dans un chagrin si noir, ma sombre fantaisie
Voudroit sçavoir Daphnis en Afrique, en Asie.
L'impossibilité borneroit mes desirs,
Je me consolerois par de tristes soûpirs,
J'accuserois du Sort la seule Ingratitude,
J'aurois plus de douleur, mais moins d'inquiétude,
Je croirois voir Daphnis partager mon ennui,
Je l'aimerois du moins, sans me plaindre de lui.
Mais, helas! de Daphnis le séjour est si proche,
Qu'on peut le découvrir du haut de cette roche.
Si l'ingrat m'aimoit bien, il entendroit ma voix,

Du matin jusqu'au soir je l'appelle cent fois.
Mais, que vois-je, bons Dieux ? Ah! c'est Daphnis lui-même,
C'est l'objet de mes soins, & c'est tout ce que j'aime :
Veuille, veuille l'Amour, qu'il m'assure aujourd'hui,
Qu'il a senti pour moi ce que je sens pour lui.

Voilà des vers bien tendres & bien passionnez, dit Padille ; & il y auroit beaucoup de plaisir d'être aimé d'une personne qui sçait penser si tendrement, & exprimer si bien ce qu'elle pense. J'en demeure d'accord, reprit brusquement Dom Pedro ; & il seroit assez plaisant de sçavoir pour qui ces vers sont faits. Mais, Seigneur, dit Dom Juan, croiez-vous que ces vers soient de Mathilde ? Je croirois plûtôt, que les ayant trouvez beaux, elle les auroit écrits pour les garder. Mais nous connoissons, reprit Dom Pedro, tous ceux qui sçavent faire des vers, & nul n'a ce caractere-là. Pour moi, dit Alphonse, je croirois ce qu'a dit Dom Juan, ou bien que Mathilde, pour se divertir, a mis en

en Eſpagnol quelques vers de Laure, dont elle parle tant. Ah! Alphonſe, reprit malicieuſement Padille, cela ne ſent point la traduction: il y a je ne ſçai quoi de naturel, qui fait connoître que ces vers-là ne ſont point traduits; il ſemble même qu'ils partent plûtôt du cœur que de l'eſprit. Pendant que Padille parloit ainſi, & que Dom Juan reliſoit l'Elegie; Dom Pedro & Alphonſe étoient dans un embarras extrême; le premier avoit du chagrin & de la colere, & l'autre de la joye & de la douleur: car, il connoiſſoit bien que ces vers-là étoient pour lui, & il ſe trouvoit plus heureux qu'il n'eût eſperé de l'être; mais, il étoit pourtant au deſeſpoir de les voir entre les mains de Dom Pedro, & de ne pouvoir trouver moyen d'avertir Mathilde, afin qu'elle ne fuſt point ſurpriſe, ſi ce Prince lui parloit de ces vers, comme il n'en doutoit point. Cependant, il faiſoit tout ce qu'il pouvoit, pour cacher ſes ſentimens, & il agit avec tant de jugement, que Dom Pedro ne ſoupçonna point Alphonſe d'y avoir aucune part. Cependant, Padille, qui avoit toujours dans l'eſprit de ſe faire aimer de ce Prince,

crut

crut que ces vers seroient cause qu'il cesseroit d'aimer Mathilde, & qu'il l'aimeroit ensuite. Mais, cela fit alors un effet tout contraire. Jusques-là Dom Pedro n'avoit pas compris, qu'il fust necessaire d'être aimé pour être heureux en amour: il croyoit qu'il suffisoit d'être en pouvoir d'enlever une maîtresse, & de la posseder; mais, ces vers toucherent son cœur de deux nouveaux sentimens; l'un d'une curiosité extrême de sçavoir au vrai si Mathilde avoit fait ces vers-là, & pour qui ils étoient faits; & l'autre d'une haine terrible contre ce rival inconnu, & d'un furieux redoublement d'amour pour Mathilde. Il donna commission à Padille d'aller observer si Mathilde s'appercevoit qu'elle n'avoit plus ses tablettes, & si elle en étoit fort en peine, & se faisant suivre par Dom Juan & par Alphonse, il les éloigna encore davantage du monde. Ne sçauriez-vous m'aider, leur dit-il, à deviner qui est cet heureux Amant de Mathilde, pour qui ces vers sont faits? Car, enfin, je le veux sçavoir, & je vous commande à tous deux de vous en informer soigneusement. Je sçai bien

dit-

dit-il à Dom Juan, que ce n'est pas votre frere: il est absent, & il a toujours été haï. Pour moi, dit Alphonse, je crois que ce sont des vers sans objet, comme il y en a tant d'autres. Non, non, reprit Dom Pedro emporté par sa passion, & par la violence de son humeur, ces vers ont un objet. Mathilde, que je croyois si indifferente, aime quelqu'un dont elle est aimée; mais, quel qu'il soit, elle pourra bien-tôt être en la peine de faire son épitaphe, s'il vient à ma connoissance. Le grand cœur d'Alphonse eut bien de la peine à se retenir en cette occasion; mais, considerant que ces vers étant fort passionnez, ce seroit offenser Mathilde que de paroître en cette occasion comme son Amant, il se retint, & se contenta de dire encore fois qu'il pouvoit être aisément, que ces vers ne fussent pas de Mathilde. Ah! pour en être, repliqua Dom Pedro, je suis certain qu'ils en sont. Alors, r'ouvrant les tablettes, il fit prendre garde à Dom Juan, qu'il y avoit des mots rayés, & d'autres remis à la place, & qu'il sembloit en effet qu'on avoit changé une expression en une autre plus belle. Après quoi

quoi, tout d'un coup ce Prince, sans en rien dire à ceux à qui il parloit, retourna vers les Dames; & Mathilde, ne devinant pas le chagrin qu'elle alloit avoir, (car elle ne s'étoit point encore apperceuë qu'on lui avoit pris ses tablettes) s'entretenoit avec ses amies: mais, elle fut bien étonnée, lorsqu'elle les vit entre les mains de Dom Pedro. Elle en rougit, & en eut une douleur incroyable. Alphonse souffrit tout ce qu'on peut souffrir; & il fut assez genereux pour desirer que Mathilde ne lui eût pas donné cette marque de la tendresse de son cœur. Cependant, Dom Pedro, qui la vouloit observer, & qui vouloit voir si elle lui remanderoit ses tablettes, parla de choses indifferentes. Alphonse n'osoit approcher de Mathilde, de peur que Dom Pedro ne vint à découvrir ce qu'il vouloit sçavoir; & jamais deux personnes ne se sont trouvées en un si grand embarras. Cependant, Mathilde, jugeant bien qu'on sçavoit bien que ces tablettes étoient à elle, & qu'on connoissoit trop son écriture pour esperer qu'elle pût nier d'avoir écrit les vers qui étoient dedans, se résolut à

les

les redemander au Prince, sans en faire de façon. Seigneur, lui dit-elle en rougissant, sans s'en pouvoir empêcher, je vois des tablettes entre vos mains, qui devroient être entre les miennes; & il faut assurément, qu'on me les ait prises. Si vous vouliez qu'on vous les rendît, lui dit-il, vous ne deviez pas y écrire les plus beaux vers que j'aie jamais veus: je m'engage pourtant à vous les rendre, ajoûta-t-il, si vous me promettez de me dire qui les a faits, & pour qui ils ont été faits; car, Dom Juan, Dom Alphonse, & moi, ne l'avons pû deviner. Il seroit sans doute assez difficile, repliqua-t-elle, puisque je ne le sçai presque pas moi-même; & tout ce que je puis en dire, c'est qu'une personne que je connois, ayant dessein d'écrire les Amours de Laure & de Petrarque, dont je sçai toutes les circonstances, a supposé que Laure fit ces vers pendant un certain temps que Petrarque l'alloit voir un peu moins souvent à Vaucluse, à cause qu'il étoit occupé à des Affaires de très-grande importance auprès d'un Cardinal dont il est fort aimé. Cela est très-ingénieusement détourné, lui dit

dit Dom Pedro: & une perſonne, qui trouve ſur le champ une choſe en quelque ſorte vrai-ſemblable ſur un ſujet où il y avoit ſi peu d'apparence d'en trouver, peut inventer une très-belle fable quand il lui plaira: c'eſt-pourquoi, ajoûta-t-il, je ſerai bien-aiſe de vous entretenir un moment en particulier le long de cette allée. Mathilde n'oſa pas réſiſter, elle marcha donc auprès de Dom Pedro, & toutes les Dames ſuivirent, dix ou douze pas derriere avec le reſte de la compagnie: mais, ayant trouvé au milieu de l'allée une fontaine avec des ſieges des deux côtez, le Prince fit aſſeoir Mathilde, ſe mit auprès d'elle; &, la regardant d'une maniere à imprimer la crainte dans l'ame la plus ferme par le trouble qui paroiſſoit dans ſes yeux: Ne penſez pas, lui dit-il, m'avoir perſuadé, en me diſant, que ces vers ſi pleins d'amour ſont faits ſous le nom de Laure: cela a été judicieuſement dit pour la compagnie; mais, cela ne ſçauroit tromper un Amant tel que moi. Je veux donc ſçavoir préciſément pour qui ils ſont; & je vous prometttrai de ne ceſſer pas de vous aimer, pourveu qu'après cela ce rival

forte du Royaume, & que vous ne le voyiez jamais: je vous ai aimée jusques ici sans vous importuner, parce que j'ai crû que vous n'étiez née que pour être aimée, & point du tout pour aimer; mais, puisque vôtre cœur peut être sensible pour quelqu'un, je prétens qu'il le soit pour moi, & je ne souffrirai pas qu'il le soit pour un autre. Ainsi, pour donner une marque d'amour très-utile à ce bienheureux Amant, obligez-le de s'éloigner avant que je puisse sçavoir qui il est: je vous donne huit jours, pour cela. Mais, Seigneur, reprit Mathilde, quand vous me donneriez un an, je ne pourrois faire ce que vous desirez: je vous ai dit la verité; ces vers n'ont jamais été veus de personne: ils sont faits pour une fable, & point du tout pour une histoire. Mettez vous, Seigneur, en repos de ce côté-là; ne cherchez point ce que vous ne sçauriez trouver, & n'entreprenez point, s'il vous plaît, de me rendre fable pour fable, en me disant que vous m'aimez; car je sçai ce que vous êtes, & ce que je suis; & je ne prétens nullement à l'amour d'un si grand Prince: je ne veux même être aimée
que

que de mes amies & de mes amis; & il n'y a personne dans la Cour, qui puisse me soupçonner justement d'avoir d'autres sentimens. Je vois bien, lui dit-il, que vous ne me connoissez pas encore; il est bon que vous sçachiez, que, de l'humeur dont je suis, je ne dirois pas que je vous aime, s'il n'étoit vrai: je sçai aimer & haïr également bien, & me venger avec plaisir, & de ce que je hai & de ce que j'aime, quand j'en trouve l'occasion: si vous faites ce que je veux, je serai capable de faire toutes choses, & de renverser s'il le faut toute la Castille, pour vous mettre sur le trône. Une fille de Constance, Seigneur, reprit-elle, ne s'assureroit guére aux paroles du fils d'Alphonse treiziéme. Mais, Seigneur, ce n'est pas dequoi il s'agit: je ne veux regner que sur moi-méme. Regnez-y donc, dit Dom Pedro: ne m'aimez pas; mais, n'aimez rien, ou dites-moi qui vous aimez, afin que je puisse prendre quelques mesures pour mon repos. J'aime la gloire, répondit Mathilde, & je ne veux jamais aimer autre chose. Encore une fois, repliqua-t-il, je vous donne huit jours, pour me satisfaire; &, cependant, je garderai ces

tablettes. Mathilde essaya inutilement de se les faire rendre ; après quoi, Dom Pedro s'en alla, & força les Dames à s'en aller aussi, sans qu'Alphonse osât approcher de Mathilde, & il suivit, comme les autres, sans avoir même pû parler à Lucinde. Mathilde se trouvant alors seule avec son amie, car Padille s'en étoit allée avec Jacinte, s'affligea avec excès de son malheur. Mais, au milieu de son chagrin, & de la crainte qu'elle avoit que la fureur de Dom Pedro ne produisît de funestes effets, & contre Alphonse & contre elle, s'il venoit à découvrir la verité, elle avoit de la douleur qu'Alphonse eut vû cette Elegie. Qui vit jamais, disoit-elle, un malheur égal au mien ? Je veux cacher la tendresse de mon cœur à Alphonse, afin de l'accoûtumer à être content de mon amitié ; &, cependant, il sçait que je l'aime plus que je ne veux qu'il le sçache : qui sçait même s'il ne croit pas qu'il est plus aimé que je ne suis aimée ? Je mets tout mon plaisir à faire qu'il m'estime plus que tout le reste du monde, & peut-être qu'il m'estime moins qu'il ne faisoit. Il me semble, lui dit Lucinde ; que

vous

vous choisissez le plus petit de vos malheurs en cette avanture. Ah! Lucinde, repliqua-t-elle, le plus grand de tous mes malheurs seroit d'être moins estimée d'Alphonse. Mais, aprés celui-là, ce m'est un extrême déplaisir, de voir que toute la Cour dira, que j'ai fait des vers passionnés pour quelqu'un. Vôtre réputation est si bien établie, reprit Lucinde, que cela ne la détruira point: & vous devez être si contente de vôtre propre vertu, & de vôtre longue rigueur pour Alphonse, que vous ne devez songer qu'à prévenir la fureur de Dom Pedro, & contre lui, & contre vous. Aprés cela, elles considererent ce qu'il y avoit à faire; mais, elles ne trouverent rien qui les pust contenter: elles conclurent pourtant, qu'il ne falloit pas changer de conduite à l'égard d'Alphonse. Mais, comment le pourrai-je voir, reprit Mathilde, aprés les vers qu'il a vûs; & le moïen de ne lui apprendre point ce que Dom Pedro m'a dit? Il faut sans doute lui dire toutes ces choses, reprit Lucinde, afin de prendre des mesures sur la conduite qu'on doit tenir. En effet, le lendemain, Alphonse, rai-

sonnant comme Mathilde & Lucinde, crut qu'il devoit agir à son ordinaire, & fut chez Mathilde, qu'il trouva seule. Elle changea de couleur dès qu'elle le vit, & Alphonse la regarda avec tant de respect qu'elle connut bien, qu'il craignoit de la facher. En effet, Alphonse, connoissant l'humeur retenuë & modeste de Mathilde, crut qu'il luy déplairoit s'il luy parloit de ses vers, comme les croyant faits pour luy. C'est pourquoy, prenant la parole: Vous voyez, luy dit-il, un homme qui voudroit bien estre cet Amant heureux, pour qui Dom Pedro croit que ces admirables vers, qu'il a dans vos tablettes, ont esté faits; & je vous assure, que si cela estoit, je me moquerois de ses menaces, & m'estimerois le plus heureux de tous les hommes. Mais, Madame, je les regarde comme une agreable Fable, où je n'ose prendre de part. Je vous prie, Alphonse, si vous m'aimez, reprit Mathilde, de ne me parler jamais de ces malheureux vers, qui vont nous exposer à une persecution estrange. Quand vous me les aurez donnez, reprit Alphonse, j'en useray comme il vous plaira: mais, je les veux avoir, s'il vous plaist; je les

veux

veux apprendre, & les veux dire cent fois le jour. J'aime mieux vous les promettre, dit Mathilde, & n'en parlons plus : voyez seulement ce que nous avons à faire. Je sçay, que le Roy vous regarde comme un homme qui le peut servir, & qu'il a quelque estime & quelque bonté pour moy : mais, cela est un foible support contre un Prince violent, qui ne respecte, ni le Ciel, ni la Nature, qui se moque des Loix & de la Raison, & qui ne fait que ce qui luy plaist. Si Dom Pedro n'estoit pas fils de mon Roy, dit Alphonse, sa fierté, ni son injustice, ne m'embarrasseroient guere; mais, je luy dois du respect, & il faut se resoudre à estre persecuté. Mais, Madame, mon plus grand recours, c'est que le commencement de la campagne est fort proche, & qu'il faudra que Dom Pedro aille à l'armée & que j'y aille aussi: & il pourra estre, que j'y serviray le Roy si utilement, que je n'auray plus rien à craindre pour vous de la colere de Dom Pedro. Pour moy, dit Mathilde, mon esperance est au changement de son humeur; & je veux croire, que, ne me voyant plus, il ne pensera plus à moy. Cette raison, Madame, repliqua Alphonse, n'est pas à

mon usage: car, je ne puis jamais comprendre qu'on puisse ne penser point à vous, quand on vous a veuë une fois; &, comme vous l'avez dit admirablement,

Qui peut cesser d'aimer, n'a jamais bien aimé.

Ah! Alphonse, s'écria Mathilde en rougissant, vous me manquez de parole. Ah! Madame, reprit Alphonse, je manquerois d'amour, si je pouvois oublier ce vers-là: il m'est demeuré dans la memoire comme une maxime indubitable dans une affection parfaite. Non, Madame, une amour telle que la mienne, ne met point de bornes à sa durée: il n'y a que la mort, qui puisse la faire finir. Lucinde arriva alors, & leur apprit qu'elle venoit de voir un homme, qui venoit de chez le Roy, où l'on ne parloit que de guerre: elle adjousta, qu'il venoit d'arriver un courier, qui rapportoit diverses choses qui feroient hâter la campagne. Helas! dit Mathilde, en quel malheur est-on réduit, d'estre obligé de se réjouïr de l'absence de ses plus chers amis? Pour moy, Madame, repliqua Alphonse,

je ne puis jamais partir d'auprés de vous qu'avec une douleur mortelle ; mais, ce me sera quelque consolation de voir que vous serez delivrée de Dom Pedro. Car enfin, Madame, je me flate de la pensée que son rang ne me nuira point dans vostre esprit ; & que vous ne le preferez jamais au plus amoureux & au plus fidelle de tous les hommes. Vous avez raison, Alphonse, de ne craindre point Dom Pedro dans le sens que vous en parlez ; mais, craignez-le comme un Prince cruel & injuste. Je ne puis jamais craindre que de vous déplaire, repliqua-t-il, & de voir quelqu'un de mes rivaux plus heureux que moy. Pour vos rivaux, repliqua Mathilde, vous pouvez en estre en sureté. Mais, Alphonse, adjousta-t-elle, je pense que la raison voudroit que vous ne m'aimassiez plus, & que je me resolusse à la perte de vostre amitié : car, enfin, quelque tendresse que j'aye pour vous, je ne puis jamais renoncer à ma premiere resolution. Ah ! Madame, reprit Alphonse, laissons l'avenir ; & souffrez seulement que je vous aime, que je croye n'estre pas haï, & que j'espere que je seray un jour plus heureux. Dom Pedro vint alors chez

Theodore : &, apprenant que Mathilde estoit à sa chambre, avec Lucinde qui y venoit d'arriver, & Alphonse, il y fut ; &, sans sçavoir pourquoy, il soupçonna plustost ce jour-là qu'un autre, qu'Alphonse fust amoureux de Mathilde. Il en eut le cœur troublé, & les observa tous deux d'une maniere qui leur donna une sensible inquietude. Il dit à Mathilde, qu'il venoit luy dire deux choses, qui ne se ressembloient pas ; l'une, qu'il faloit qu'elle se preparast à estre d'une grande feste pour les nopces de Dom Juan avec Jacinte, que l'on avanceroit encore de quelques jours ; & l'autre, qu'il faudroit bien-tost que tous les braves de la Cour le suivissent à la guerre, parce qu'il estoit arrivé nouvelle, que le Roy de Maroc estoit si irrité de la mort du Prince Abomelic, qu'il avoit juré d'en tirer une vengeance memorable. Il ne s'en faut donc guere, Seigneur, reprit Alphonse, que je ne me repente d'avoir esté heureux en combatant contre le Prince Abomelic, puisque la mort d'un seul homme en doit tant armer contre vous : mais, Seigneur, vostre valeur n'a rien à craindre des Maures. Sur-tout, adjousta Dom Pedro d'un air fier, estant secon-

dée de la vôtre : & puis, poursuivit-il, comme nous sommes en un temps où il y a beaucoup d'Amans en Castille, je croy que cela rendra nos troupes invincibles, n'y ayant sans doute rien de plus brave qu'un Amant, soit qu'il soit heureux ou infortuné. Car, par exemple, poursuivit-il avec un soûris forcé, si les beaux vers que j'ay entre les mains estoient faits pour moy, je défierois toute l'Afrique de me vaincre : mais, comme cela n'est pas, je me mets dans l'esprit d'être plus vaillant que celuy pour qui ils sont ; & je ne doute point que ce sentiment-là ne me fasse faire quelque chose de grand. Je vous ay déja dit, Seigneur, reprit Mathilde, que ces vers-là n'ont point d'objet, & que je ne pouvois vous en dire davantage. Vous me permettrez donc, dit Dom Pedro, de les attribuer à qui il me plaira, & de croire, si la fantaisie m'en prend, que vous les avez faits pour Alphonse. Ah ! Seigneur, repliqua Alphonse, je ne suis pas assez heureux pour cela : & je suis persuadé que si la belle Mathilde les a faits, elle les a faits pour son plaisir & pour sa gloire ; car, il y en a beaucoup sans doute à exprimer si bien des sentimens dont elle est incapable. Quoy qu'il en soit, Sei-

gneur, reprit Mathilde en parlant à Dom Pedro, je vous supplie de me rendre ces vers, de ne m'en parler jamais, & de croire que mon estime, ni mon amitié, ne s'aquierent, ni par la crainte, ni par la violence. Vous vous trompez, Mathilde, luy dit-il en se levant: on peut tout aquerir par la force; & le temps vous l'apprenda. En s'en allant, il appella Alphonse; &, sans luy rien dire davantage de Mathilde, il luy parla de la guerre qui alloit commencer; mais, d'un air, qui fit connoistre à Alphonse, qu'il soupçonnoit & croyoit même la vérité. Dom Pedro parla assez long-temps bas à Alphonse devant beaucoup de monde: & il eut dessein que quelqu'un l'allast redire à Mathilde; & cela ne manqua pas: de sorte que cette belle fille pria Lucinde d'écrire un mot à Alphonse, pour luy dire l'état de son esprit, & luy demander ce que Dom Pedro luy avoit dit; & elle mit au bas de son billet ces paroles:

J'ay de la colere, de la douleur, & de la curiosité. Faites cesser tout cela, s'il est possible.

Alphonse répondis en ces rermes:

Je

Je voudrois bien, Madame, ne vous accabler point de la melancolie qui me possede: cependant, n'ayez point de colere, je vous en conjure, ce n'est pas ce que je merite de vous: n'ayez point d'inquiétude, peut estre n'en suis-je pas digne; & n'ayez meme point trop de curiosité, s'il est possible, puisqu'on se trouve quelquefois si mal d'en avoir. Ayez seulement un peu de bonté pour moy: ne vous en repentez jamais; & laissez-moy le soin de desarmer la fureur de nôtre ennemi par les services que je pretends lui rendre.

Cependant, Dom Pedro se confirmoit de moment en moment dans la pensée qu'Alphonse aimoit Mathilde, qu'il en étoit aimé, & que les vers étoient pour luy. Il le dit à Dom Juan, qui, se souvenant de la maniere obligeante dont Alphonse en avoit usé envers lui, lorsqu'il separa Dom Fernand d'avec Dom Felix, fit tout ce qu'il put pour ôter cette pensée à Dom Pedro, & pour le dissuader d'aimer Mathilde. Mais, Dom Pedro lui dit, que cela estoit inutile, & qu'il vouloit perdre Alphonse: adjoûtant toutefois, que le Roi l'aimant, il vouloit ne s'en défaire pas publiquement, & tascher de le perdre en lui

faisant honneur, & en lui donnant les emplois les plus dangereux; & qu'enfin si la Fortune ne l'en défaisoit pas, il s'en déferoit lui-même: & que, pour Mathilde, si elle ne changeoit pour lui au retour de la campagne, il la mettroit en lieu où elle ne pourroit avoir d'autre volonté que la sienne. Dom Juan estoit naturellement assez genereux; mais, l'envie de conserver sa faveur faisoit qu'il resistoit quelquefois foiblement aux mauvais desseins du Prince. Il ne lui conseilloit jamais rien de mal le premier; mais, il cedoit à sa volonté. Il crut pourtant être obligé de donner quelque avis utile à Alphonse, lui devant autant qu'il lui devoit. Il lui parla donc, & lui témoigna, qu'il ne pouvoit pas lui dire tout ce qu'il sçavoit, ni tout ce qu'il pensoit; mais, qu'il le prioit, s'il aimoit Mathilde, de faire tout ce qu'il pourroit pour se guerir l'esprit de cette passion, en le conjurant de croire, qu'il ne lui disoit que ce qu'il avoit dit autrefois à Dom Fernand. Alphonse, ne sçachant si Dom Juan lui parloit sincérement, ou si c'étoit pour découvrir ses sentimens, lui répondit avec beaucoup de precaution; mais, il ne pût jamais obtenir de lui de dire qu'il n'aimoit pas Mathilde. Vous ju-

Jugez bien, lui dit-il, que si je suis amoureux de Mathilde, je ne dois pas dire mes veritables sentimens au frere d'un Amant de cette belle personne; & si je ne le suis pas, je n'ay rien à dire: je vous diray seulement, que si je l'estois, il y a apparence que je le serois toûjours; car, étant naturellement ennemi du mariage, j'aurois assurément combatu une passion qui auroit pû me faire changer de sentimens: ainsi ce seroit inutilement, que j'entreprendrois maintenant ce qui m'auroit été déja une fois impossibe; c'est pourquoy, je vous remercie de vôtre avis, sans être en état d'en profiter. Quatre jours aprés, les nopces de *Dom Juan* se firent à la maison de Lucinde. Cette fête fut tres-magnifique en toutes choses: &, pendant qu'elle dura, Dom Pedro observa, & fit observer par Padille, jusques aux moindres actions de Mathilde & d'Alphonse: mais, ils se conduisirent avec tant de jugement, qu'ils ne donnerent nul nouveau sujet aux conjectures de Dom Pedro. Il ne laissa pourtant pas de croire qu'ils s'aimoient; & il en conceut un tel dépit, qu'il forma le plus extravagant dessein, que l'amour & la fureur ayent jamais fait entreprendre. Il dit

foit

soit d'ordinaire, que la beauté du monde consistoit dans les revolutions subites; que, lors qu'on passoit de la joye à la douleur tout d'un coup, cela avoit quelque chose de beau. On l'avoit souvent entendu souhaiter de voir un tremblement de terre, une inondation, ou un embrazement. Il n'étoit pas en son pouvoir de voir les deux premiers, quand il voudroit; mais, pour l'autre, il regardoit cela comme un plaisir qu'il se pouvoit donner, & comprit, qu'il pourroit y avoir quelque chose de fort doux pour lui, si, quand tout le monde seroit couché, il faisoit mettre le feu à l'appartement où seroit Alphonse, & que dans cette fraieur il pust aller pour secourir Mathilde; & que, peut-être, il auroit le plaisir de faire brûler son rival à la veue de sa maîtresse; qu'il pourroit même enlever selon l'occasion qu'il en auroit. Cet effroiable dessein lui vint dans la tête au milieu de la joye & des plaisirs; & comme il avoit des gens auprés de lui, qui étoient prêts à faire tout ce qu'il vouloit, il leur communiqua son dessein, & ils promirent de l'executer. Cependant, il y eut un grand Festin, Musique, Bal, & tous les divertissemens qu'on pouvoit donner. Le Roi & la

Reine s'en retournerent à Burgos ; mais, le Prince & toute sa Cour demeurerent. Theodore & Mathilde étant amies de Lucinde, chez qui la féte se faisoit, y coucherent aussi. Cette maison êtoit tres-belle & tres-grande : il y avoit un grand corps de logis, & deux aisles, avec un corridor à balustrade qui regnoit tout alentour, & qui, quand on vouloit, faisoit la communication de tous les appartemens. Le Prince devoit coucher dans le grand corps de logis, où étoit aussi l'appartement de la mariée : Theodore, Mathilde, Lucinde, & Padille, dans des chambres qui étoient à l'aisle droite ; & Alphonse, & un petit nombre de ceux qui étoient d'ordinaire auprès du Prince, à l'aisle gauche. Comme personne ne se doutoit de rien, & que ceux qui devoient executer les ordres du Prince commandoient ses Gardes, il fut tres-aisé de venir à bout d'un si étrange dessein. Tout le monde dormoit paisiblement ; & si la passion d'Alphonse ne l'eust empesché de dormir profondement comme les autres, il eust peri en cette funeste occasion. Environ deux ou trois heures aprés que toute la compagnie se fust retirée, l'executeur de ce dessein, qui se nom-

nommoit Tonimir, suivi de trois Gardes, fut mettre le feu à la porte de la chambre d'Alphonse, & dans le même temps sur le corridor: on mit aussi de la paille enflammée devant ses fenestres, afin qu'il ne pust se sauver de nulle part, & que, quand le bruit du feu auroit réveillé le monde, on crust que la flamme sortoit par les fenestres, & qu'on n'allast point le secourir. Mais, en même temps, Dom Pedro se preparoit à aller faire l'empressé à secourir Mathilde, & à profiter de l'occasion pour l'enlever, selon qu'elle se presenteroit. En effet, le feu fut mis à la porte d'Alphonse, & à ses fenestres: il prit avec une violence horrible; & Alphonse, se levant & s'habillant en diligence, se vit environné de flammes, qui entroient de tous costez dans sa chambre, & par consequent au plus grand danger du monde, s'il n'eust pas eu un courage extraordinaire, & si la crainte que Mathilde ne fust au même peril ne luy eust pas fait tenter toutes choses pour se sauver. Car, il ne luy tomba pas dans l'esprit, que ce feu fust principalement allumé pour luy: il crut que cet accident étoit arrivé par la multitude des gens qui é-

toit

toit en cette maison, & par la confusion qui suit presque toûjours les grandes festes. Ainsi, pensant à sauver Mathilde plus qu'à se sauver lui-même, il rompit une porte qui donnoit dans un cabinet; & comme il y avoit une fenestre qui regardoit dans une court de derriere, se voyant de tous costez pressé par le feu, il entreprit de se jetter par-là: il jetta son épée la premiere, & se jetta aprés, & si heureusement, que, tombant sur un grand quarré de gazon fort épais, il ne se fit point de mal. Dans ce moment, il entendit un nombre infini de voix; car, tout le monde s'éveilla à ce grand bruit, que faisoit le feu, dont la flamme en un instant avoit gagné de cette aisle le corps de logis, & avoit même esté poussée par le vent jusqu'à l'aisle opposée; de sorte que chacun songeoit à se sauver, sans penser aux autres: il n'y avoit que Dom Pedro, qui, voulant obliger, ou faire enlever Mathilde, pensoit à aller où elle étoit; & Alphonse, qui étoit au desespoir de se trouver dans une cour, où il n'y avoit point de porte ouverte. Il entendoit une confusion épouventable de voix d'hommes & de femmes meslées au bruit du feu, il voyoit

voyoit les flammes sortir de partout, & le toit commencer déja de tomber par pieces enflammées. Il ne pouvoit venir à bout de sortir de là; mais à la fin, il vit à la faveur de ce feu qu'il y avoit un arbre à un coin de cette cour contre la muraille. Il y monta, &, passant sur le mur, se laissa glisser de l'autre costé sans abandonner son épée; mais, il ne se trouva pas encore en état d'aller secourir Mathilde: car, il étoit sorti d'une cour, & se trouva dans un grand parc, qui étoit derriere, sans pouvoir ni sortir, ni rentrer. Il pensa perdre la raison, & en cet instant croyant avoir veû une porte de ce parc plus loin, il alla le long des murs; mais, en s'éloignant il alloit vers l'obscurité. Dans cette inquietude, il crut avoir entendu quelques voix de femmes, qui s'éloignoient: il les suit & écoute en même temps, & entend que quelque personne disoit: Mais, où nous menez-vous? nous ne voulons point quitter Lucinde. A ces mots, il connut que c'étoit la voix de Mathilde; de sorte que, s'avançant à grands pas l'épée à la main: Qui que vous soyez, s'écria-t-il, laissez en liberté celle dont j'entends la voix, ou

je vous puniray comme vous le meritez. A sa voix d'Alphonse, Mathilde prenant la parole: De grace, approchez-vous, luy dit-elle; car, je ne sçay où deux hommes, qui nous ont sauvées du feu, nous veulent mener. Un de ces hommes fut à Alphonse l'épée à la main, laissant l'autre pour retenir Mathilde, & une de ses femmes, qui ne l'avoit point quittée: mais, Alphonse le blessa du premier coup si considerablement, qu'il tomba; de sorte que l'autre, se voyant seul à tenir ces femmes, & à se deffendre, prit plûtôt le parti de fuir. Ainsi, Alphonse eut la satisfaction d'avoir rendu un service considerable à Mathilde, sans sçavoir encore qui étoient ceux, qui la vouloient mener où elle ne vouloit pas aller. Il n'eut même pas le temps d'être éclairci de rien: car, Dom Pedro, ayant été averti par celuy qui avoit fui, que son compagnon étoit mort, ou du moins blessé, & qu'Alhponse étoit avec Mathilde, songea à ne pouvoir être accusé de cet enlevement, & fit l'empressé à faire chercher Mathilde. Il partit à cheval, suivi de flambeaux, agissant comme un homme, qui cherchoit quelqu'un; si bien qu'Alphonse n'eut

n'eut le temps que de dire à Mathilde, qu'il s'estimoit très-heureux de lui avoir rendu ce petit service. Helas! lui dit-elle, que je crains l'avenir, & pour vous, & pour moy. Elle n'en put dire davantage; car le Prince, suivi de plusieurs des siens: Ah! Madame, lui dit-il avec une hardiesse extréme, est-ce Alphonse, qui vous a sauvée du feu, lui que je croyois être reduit en cendre à, voir son appartement embrazé comme il est? Non, Seigneur, lui dit-elle: mais, il m'a sauvée d'un plus grand peril; car, deux hommes, qui m'ont tirée de ma chambre, m'ont persuadée dans la frayeur où j'étois, qu'il faloit aller dans le jardin pour éviter le feu, & cependant ils m'ont fait passer dans le parc; & l'un d'eux a voulu tuer Alphonse, qui me vouloit secourir. Ils l'ont peut-être pris pour un ravisseur, reprit Dom Pedro sans s'étonner; mais, puisque vous n'avez point de mal, cela n'est rien. Seigneur, reprit-elle, je vous supplie d'approfondir, qui m'a voulu enlever. Cela se peut aisément, puisque celui, qui a voulu tuer Alphonse, ne peut pas être loin; car, je l'ai veû tomber. Le Prince, qui sçavoit bien qu'il s'étoit retiré;

ré, car il l'avoit fait enlever, commanda qu'on cherchast, & eut la hardiesse de vouloir laisser penser, que ces deux hommes, dont Mathilde parloit, étoient une feinte, & que c'étoit pour ne paroistre pas être allée dans ce parc avec Alphonse après être sortie du feu. Cependant, il étoit vray, que ce Prince avoit envoyé le Capitaine de ses Gardes faire semblant de secourir Mathilde; qu'il lui avoit commandé de la tromper, & de la mener au jardin pour éviter ces torrens de feux, qui tomboient du toit de ces bastimens embrasez; & que de-là il l'avoit fait passer au Parc, d'où il avoit eu dessein de l'enlever, & de l'envoyer à un Château, qui étoit sur la frontiere où l'on alloit faire la guerre. Mais, ni Mathilde, ni Alphonse, ne sceurent alors rien de cela. Dom Pedro affecta même de faire meilleure mine à Dom Alphonse, & cacha une partie de son humeur cruelle en cette rencontre: il dit à Lucinde, qu'ayant emprunté sa maison pour les nopces de Dom Juan, il se tenoit obligé de la faire rebastir plus belle, qu'elle n'étoit: & enfin, à la reserve d'Alphonse & de Mathilde, nul ne soupçonna, que ce fust lui qui eût fait met-

re,

tre le feu à cette maison. Mais, comme il vouloit bien du moins se faire craindre, voyant qu'il ne pouvoit se faire aimer, durant qu'on essayoit de sauver quelque partie de ces bastimens, & qu'on donnoit ordre d'avoir des chariots pour retourner à Burgos, il dit à Mathilde tout bas, avec un soûris forcé. Que diriez-vous d'un Amant, qui seroit capable de brûler tout le monde, pour avoir une occasion de vous avoir en son pouvoir? Je dirois, Seigneur, repliqua-t-elle, que j'aimerois mille fois mieux sortir du monde, que de tomber en son pouvoir. Ah! Mathilde, lui dit-il, vous n'avez pas le cœur assez grand: vous vous contentez de vers, de serenades, de balets, de soûpirs, & d'autres bagatelles des Amants ordinaires; & vous compteriez pour rien la passion d'un homme, qui feroit toutes choses pour vous, & qui se moqueroit des Loix, & de la Raison, pour vous plaire. Ce n'en seroit pas le chemin, reprit Mathilde; & rien ne me peut plaire, s'il n'est raisonnable. Chacun repliqua-t-il, se fait une Raison à sa mode; & si vous m'aimiés, vous conviendriés de mes maximes. Je croy l'un & l'autre également impossible, re-

prit-

prit-elle en se rapprochant de cette foule de personnes de toutes conditions, qui regardoient ce funeste objet avec beaucoup de douleur; mais, pour Dom Pedro, il paroissoit extrémement gay. Cependant, le jour parut, & toute la compagnie s'en retourna à Burgos. Mathilde, Alphonse, & Lucinde avoient une extrême affliction; car, ils voyoient bien, que Dom Pedro avoit causé cet embrasement; il n'avoit point donné d'ordre precis de chercher ces deux hommes; le feu avoit commencé à l'appartement d'Alphonse; & il vouloit même, que Mathilde le crût, ou le soupçonnât. De plus, Mathilde étoit très-faschée de voir la maison de son amie brûlée: elle s'en accusoit en parlant à elle, & lui demandoit pardon d'en être cause. Cependant, Dom Pedro dans le monde racontoit cette Avanture; & comme on demandoit, qui avoit mis le feu, il soustenoit hardiment qu'il croyoit, que c'étoit le tonnerre, quoi que personne n'eût entendu tonner. Le Roi & la Reine envoyerent sçavoir des nouvelles de Mathilde. Ce jour-là même, la Reine tomba malade, & mourut huit jours après, extrémement regretée, particuliérement de Mathilde;

thilde; & les Auteurs, qui ont dit, que le Roi de Portugal son pere la fit mourir, ont fait tort à la memoire de l'un & de l'autre. Le lendemain, il vint nouvelle, que le Roi de Maroc, voulant tirer vengeance de la mort du Prince Abomelic, avoit couvert la mer de deux cens cinquante vaisseaux, & soixante galeres; qu'il avoit passé le détroit, & étoit venu mouiller l'anchre devant Algesire. Le Roi de Castille en fut fort surpris: & Dom Pédro, profitant de cette occasion, pour tascher de nuire à Alphonse, dit & fit dire au Roi son pere, que si l'Admiral de Castille, qui avoit trente-trois galeres, se fust mis en état de s'opposer au passage de cette flotte, il l'eust pû empescher. En un autre temps, le Roi de Castille eût bien compris sans doute, que cet Admiral n'eût pas dû hazarder un combat si inégal. Mais, comme ce Prince étoit irrité contre lui-même, d'avoir fait une faute en s'endormant sur sa derniere victoire, il crut que du moins pour son honneur il faloit accuser quelqu'un, & se plaindre d'un autre, comme si ses ordres eussent été mal executez; afin que le peuple, qui ne sçait jamais les choses qu'à demi, pût dire,

que

que ce n'étoit pas la faute du Roi. Alphonse fut fort touché de cette avanture : car, encore que le Roi lui parlast sans aigreur à son égard, il parloit tres-durement de l'Admiral, & dit à Alphonse, qui s'il eût crû aux apparences, il eût pû soupçonner son oncle de s'être entendu avec ses ennemis. Seigneur, reprit Alphonse, il peut être, que celui que vous accusez a trop voulu ménager les galeres de vôtre Majesté, en voyant le peu d'apparence, qu'il y avoit de vaincre ; mais, pour sa fidelité, j'en réponds de ma tête. Il est des occasions, reprit le Roi, où il est plus honnête d'être battu, que de ne combattre point. Si vôtre Majesté me l'ordonne, reprit Alphonse, j'iray demander à l'Admiral les raisons, qu'il a euës de ne combattre pas, & mourir même avec lui dans un combat inégal. Le Roi le remit au sortir du Conseil à lui répondre ; mais, pendant cela, Dom Pedro, qui avoit manqué de faire périr Alphonse par le feu, fut bien aise de l'exposer à périr dans un combat naval. Il poussa donc le Roi à envoyer Alphonse vers cet Admiral : & , afin de le porter plutôt à quelque resolution violente, il parla encore très-

 mal

mal de l'Admiral, qui étoit un grand Capitaine. Et, pour obliger le Roi à envoyer promptement Alphonse, il se força jusques à donner beaucoup de loüanges à sa valeur; de sorte qu'au sortir du Conseil, Alphonse eut ordre de partir dans deux heures. Un ordre si subit affligea fort Alphonse: il connut même bien, que cette diligence extraordinaire étoit inutile au service du Roi; mais, il n'osa pourtant ne partir pas dans le temps qu'on lui avoit marqué. Il crut même, que Dom Pedro le feroit observer, pour voir s'il iroit dire adieu à Mathilde, & il ne se trompoit pas. C'est pourquoi il partit sans aller chez elle, & sans lui rien mander; mais, comme il étoit deja assez tard, il ne put faire que deux lieuës de jour, & s'arresta à l'entrée de la nuit: il laissa son Escuyer, & deux autres de ses gens, car il alloit sans équipage; &, retournant sur ses pas avec un des siens, il fut chez Lucinde, qu'il avoit advertie par un billet, afin qu'il pût entrer chez elle par une porte de derriére, qu'elle avoit, l'ayant priée, qu'il pût dire adieu à Mathilde. Lors que Lucinde receut le billet d'Alphonse, cette charman-

te

te fille étoit avec elle, qui murmuroit contre Alphonſe, d'être parti ſans la voir. Elle fut bien-tôt appaiſée, quand elle vit entrer ce malheureux Amant, qui venoit prendre congé d'elle; mais, avec une triſteſſe ſi grande ſur le viſage, que la ſienne, & celle de Lucinde, en redoublerent. Et bien, Alphonſe, lui dit Mathilde, où vous envoye-t-on? Dans le deſſein de Dom Pedro, Madame, repliqua-t-il, on m'envoye à la mort; mais, ſi je ſuis aſſez heureux pour être aimé de vous, je ne deſeſpere pas d'aller à la gloire, & malgré tous les perils du monde, revenir mourir à vos pieds. Dom Pedro, adjouſta-t-il, brûle des Palais, afin que je ſois reduit en cendre, il veut faire perdre trente-trois galeres, pour faire ſeulement que je periſſe. Enfin, Madame, il croit, que je ſuis le ſeul obſtacle, qu'il trouve à la conqueſte de vôtre cœur; & ne comprend pas, que ſa cruauté lui en fermera toûjours l'entrée, quand même je n'y aurois aucune part. Ce n'eſt pas, pourſuivit-il, que quand je ſonge, que mon rival doit être Roi, & qu'il pourroit vous faire Reine, je ne trouve que je dois trembler. Ah! Alphonſe, interrompit Mathilde,

thilde, vous me feriez une injure, si vous pouviez craindre ce que vous dites, & je ne pense pas que vous le puissiez: mais, pour moy, j'ay une crainte plus juste, car j'apprehende que Dom Pedro n'invente tous les jours quelque nouvelle méchanceté. Je tremble même de penser que vous soyez icy, puisqu'il vous croit parti, & je meurs de peur que vous ne vous exposiez trop. Et moy, dit Lucinde, je ne sçai où j'en suis, quand je pense qu'Alphonse s'en va, & que vous demeurez à Burgos où Dom Pedro demeure aussi. On m'a dit, qu'il en partira dans deux jours, dit Alphonse, pour aller au rendez-vous des troupes. Mais, helas! adjoûta-t-il, en regardant Lucinde, si Mathilde avoit une veritable tendresse pour moy, je me moquerois bien de la cruauté de Dom Pedro. Oüy, Divine Personne, continua-t-il en regardant Mathilde, si vous le vouliez, je renoncerois à toute choses: nous irions passer notre vie auprés de Laure; &, bornant toute mon ambition à la conquête de votre cœur, je vous épouserois avec le plus grand plaisir du monde, & renoncerois de bon cœur à cette liberté que j'ai tant

aimée,

aimée, & à cette capricieuse fortune, que j'étois resolu de chercher par les chemins les plus difficiles. Ah! Alphonse, reprit-elle, ne faisons rien, qui soit indigne de nous: je vous estime, & , si je l'ose dire sans rougir, je vous prefere à tout le reste du monde ; mais, je ne pourrois me resoudre à me marier, & quand je le pourrois, ce ne seroit pas en me faisant enlever. Vôtre patrie est attaquée par les Maures, il la faut secourir, & esperer que le Ciel nous protegera. Je demeure d'accord, reprit Alphonse, que la conjoncture ne me permet pas avec honneur de quiter la Castille en guerre. Mais, Madame, je vous aime si éperdûment, que je ne considere que vous. Promettez-moi, du moins, que vous me plaindrez, & ne me deffendrez pas d'esperer d'être un jour plus heureux que je ne le suis. J'y consens, Alphonse, repliqua Mathilde ; mais, promettez-moi à vôtre tour, que vous songerez à conserver vôtre vie, qui m'est fort chere, & que vous vous souviendrez que vous êtes mon unique protecteur contre Dom Pedro ; car, le Roy le craint presentement. Theodore, chez qui je demeure, est fort ambitieu-

se. Padille a des sentimens si cachez, qu'il faut se deffier d'elle en toutes choses: & je ne connois que Lucinde avec qui je puisse me consoler de mes malheurs, & avoir le plaisir de parler de vous. Et moi, Madame, repliqua Alphonse, sans faire le dénombrement de mes infortunes, je dirai seulement, que je vous aime, que je vous quitte, & que je ne sçai quand j'aurai la joye de vous revoir. C'est là, Madame, ce qui cause mes plus aigres douleurs; & je compte pour rien la haine de Dom Pedro, & d'aller en une guerre où je ne puis être heureux qu'en servant un de mes rivaux, & où je me trouverai toûjours en sa puissance. Plût au Ciel, qu'il fut avec Dom Fernand, & que je pusse les avoir tous deux à combatre: il me seroit moins redoutable à la tête d'une armée ennemie, qu'il ne me l'est auprès de vous. Alphonse dit encore à Mathilde mille choses tendres, pleines de respect & d'amour; & elle lui répondit avec des paroles si remplis de sagesse & d'amitié, qu'il connut bien qu'elle ne lui montroit pas toute la tendresse de son cœur. Il lui demanda pour grace, qu'il pût avoir les vers que Dom Pedro ne lui avoit pas ren-

rendus, & Lucinde les lui donna. Du moins, Alphonse, lui dit Mathilde en rougissant, ne pensez rien de mon cœur qui me fasse perdre le vôtre. Ah ! Madame, s'écria-t-il, je le laisse entre vos mains, & vous en serez toûjours la Maistresse absoluë. Ensuite, Mathilde l'obligea de s'en aller, & il lui obeït avec une douleur extrême : il sortit heureusement sans être apperceu, fut retrouver ses gens à un lieu qu'il leur avoit marqué, & poursuivit son voyage. Cependant, Dom Pedro étant obligé d'aller deux jours aprés au rendez-vous des troupes en attendant le Roi son pere, & étant ravi de voir Alphonse parti, affecta de paroître un peu moins fier. Il dit à Mathilde, qu'il ne vouloit plus la forcer à lui dire ce qu'il lui avoit demandé ; qu'il croyoit le sçavoir sans elle, & qu'il se contentoit qu'elle ne se determinât encore à rien, & qu'elle ne s'opposât pas directement à son propre bonheur. Je vous assure, Seigneur, lui dit-elle que je ne cherche mon bonheur qu'en moy même, & que je ne puis jamais rien contribuer à la felicité de personne. Nous le verrons à la fin de la campagne, lui dit-il : en suite dequoi un

des siens lui ayant dit que le Roi se demandoit, il la quitta, & deux jours après il lui dit adieu, & s'en alla où les troupes s'assembloient, qui n'étoient pas en grand nombre. Le Roy de Castille envoya en Arragon, pour avoir du secours. Dom Juan fit ce qu'il put, pour faire revenir Dom Fernand; mais, il ne voulut pas quitter le parti des Maures: & le Roi, ni Dom Pedro même, n'eussent pas voulu qu'il fust revenu. D'ailleurs, comme Dom Pedro ne pouvoit retourner à Burgos, il croyoit plus aisé en ce lieu-là à Alphonse de donner de ses nouvelles à Mathilde qu'en un autre: c'est-pourquoy il fut bien aise de voir que le Roy envoyast Gonçale, mary de Theodore, à un Gouvernement qu'il avoit, & qu'il l'obligeast à mener sa famille; ce Prince n'ignorant pas que la bienséance vouloit que Mathilde suivist sa parente. Elle voulut pourtant demeurer avec sa chere Lucinde; mais, le Roi lui fit commander absolument de suivre Theodore. On dit alors dans la Cour, que ce qui le poussoit à cela, étoit que, la regardant comme une heritiere extrémement riche, il la destinoit pour recompense de quelqu'un de ceux qui le serviroient
bien

bien à la guerre; mais, ce n'en estoit pas la veritable raison. Mathilde eut une douleur extrême de partir de Burgos, & se separa de Lucinde avec autant de douleur, qu'elle en avoit eu à quitter Laure, à qui elle écrivit en partant & à Petrarque. Je vous assure, dit-elle à Lucinde, que si on cherchoit seulement le repos, il ne faudroit ni amour ni amitié, & l'indifference est un asyle contre les plus sensibles malheurs de la vie: car enfin la Fortune, l'amour, & l'amitié, ne sont jamais assez bien ensemble, pour faire qu'on puisse étre heureux en aimant quelque chose; & ce qui est de pis, c'est que l'amour & l'amitié font elles-mêmes naître des peines & des douleurs: car, quand on a l'esprit delicat, & le cœur sensible, on se fait cent chagrins. En effet, quand on est plus aimé qu'on n'aime, cet excès d'affection embarrasse quelquefois; mais quand on aime plus qu'on n'est aimé, on voit mille defauts en l'affection des autres, dont ils ne s'apperçoivent pas, & ils font mille petites fautes contre l'amitié, qu'ils ne connoissent point du tout, & qu'on ne leur fait jamais connoistre par une espece de gloire, qui est naturelle aux ames les mieux

faites & les plus tendres. Enfin, je comprens, qu'il seroit méme plus doux d'avoir à se plaindre d'une infidelité, & de passer de l'amour à la haine, que d'être persuadé, qu'on n'est pas assez aimé : car à ce malheur-là je n'y vois point de remede quand il arrive, & je croy qu'il arrive très-souvent. Lorsque quelqu'un nous quitte, on le peut aussi, & quitter, & haïr; si l'on nous trompe, le mépris est un remede; mais, quand on n'a autre chose à dire sinon, on ne m'aime pas assez, & j'aime beaucoup davantage, on peut presque dire qu'on ne peut, ni aimer, ni haïr avec raison, & qu'on est plus à plaindre que si l'on étoit haï : car enfin, l'on ne peut jamais apprendre à bien aimer à des cœurs tiedes & indifferens. Ce que vous dites est vrai, reprit Lucinde; mais, pour ce malheur-là, vous n'y êtes pas exposée; car Alphonse vous aime plus que vous ne l'aimez, & vous n'en pouvez pas douter, puisqu'il est prest de renoncer à l'ambition & à la gloire; & puis aprés tout, poursuivit-elle, malgré toutes les peines que donne la tendresse, voudriez-vous bien n'aimer, ni Laure, ni Pétrarque, ni Alphonse, ni moy. Non, ma chere Lucinde, lui
dit-

dit-elle, & j'aimerois mieux étre accablée de toutes sortes de malheurs, que de n'être pas aimée par les quatre personnes que vous venez de me nommer, & de ne les aimer pas autant que je fais. Voilà quels furent les sentimens de ces deux amies en se separant l'une de l'autre. Cependant, Alphonse, suivant son ordre, fut trouver l'Admiral de Castille son oncle, qu'il trouva occupé à mettre ses galeres en état de combatre : car Dom Pedro l'avoit fait déja advertir sous-main des paroles dures que le Roi lui avoit dites, sur ce qu'il n'avoit pas entrepris de s'opposer au passage de cette grande flote des Maures. Eh bien, dit-il à Alphonse dés qu'il le vit, le Roi vous envoye-t-il ici me faire des reprimandes injustes d'avoir sauvé ses galeres, en ne les exposant pas à un peril inévitabe ? Mais, je lui montrerai bien que je sçai mourir courageusement. Seigneur, reprit Alphonse, je voi bien que vous sçavez ce que le Roi & le Prince Dom Pedro ont dit : c'est à vous de voir si vous devez combatre contre leur propre interest, pour éviter un reproche injuste, ou si vous le souffrirez pour servir vôtre patrie ; car, pour moy, je ne puis

vous dire autre chose, si-non que le Roi m'a dit, qu'il y avoit des occasions où il valoit mieux être battu que de ne combatre pas. Après cela, je n'ai qu'à vous assurer, que je viens pour mourir avec vous s'il le faut, & qu'entre la mort & la gloire je ne trouve jamais à balancer. Ce discours, reprit l'Admiral, est digne du nom que vous portez: &, quoi que j'eusse souhaitté que vous ne fussiez point venu, puisqu'il ne se peut faire que cela ne soit, j'accepte vôtre offre, & je serai ravi de vous avoir pour témoin de ma défaite: car, il faudroit que je ne sceusse pas un métier que j'ay fait ailleurs avec assez d'honneur, pour esperer de vaincre, n'ayant que trente-trois galeres contre soixante, & plus de deux cens vaisseaux; c'est à dire, en un mot, contre toutes les forces d'Afrique: mais, n'importe, adjousta-t-il par un genereux desespoir, quand on a vescu comme j'ay fait, on meurt toûjours avec honneur, & si ce n'est en grand Capitaine, c'est du moins en vaillant Soldat. Mais, Seigneur, reprit Alphonse, examinez bien s'il ne faut pas preferer le service du Prince à vôtre propre ressentiment: je ne vous apporte pas un

ordre precis de combatre : il paroist que le Roi est irrité, que vous n'ayez pas combatu; mais, sa raison lui dira avec le temps, qu'il doit vous en louër, au lieu de vous en blasmer : voyez donc, Seigneur, encore une fois, si en perdant la bataille, vous ne perdrez pas en méme temps, & vôtre patrie, & vôtre gloire; si le Prince le commandoit expressement, je serois le premier à vous exhorter d'obeir. Comme Alphonse parloit ainsi, on dit à l'Admiral, qu'un Envoyé du Roi demandoit à luy parler; il commanda qu'on le fist venir : un moment aprés, il parut, & Alphonse fut bien surpris de voir qu'il apportoit un ordre du Roi à l'Admiral, pour combatre, quelque inégalité qu'il y eust entre ses forces & celles des Maures. Je rends graces au Ciel, s'écria ce vaillant Capitaine en parlant à Alphonse, de ce qu'au moins je n'ay plus à perdre que la vie, & qu'il a pris soin par cet ordre de mettre mon honneur à couvert. Allons, Alphonse, vendre bien cher nôtre vie à nos ennemis : je n'ay pas besoin de vous exhorter à bien faire, donnez ordre que nos soldats y soient aussi bien disposez que vous, & pour cela sans leur expliquer rien davantage,

tage, laissez leur entrevoir & esperer dans nôtre resolution quelque chose qu'ils ne peuvent encore sçavoir, ni entendre. En effet, quand un Roi sage & prudent, qui ne se méprend presque jamais à connoître ses veritables interests, commande une chose contre toute raison & contre toute apparence, il faut croire que ce n'est point sans une inspiration du Ciel, qui se plaist quelquefois à tromper nos raisonnemens, & à faire des miracles. Aprés cela, se tournant vers cet Envoyé, Vous direz au Roi, que je vay luy obeïr à l'heure même, & quil connoistra bien-tost, si je m'entends avec ses ennemis. Seigneur, repliqua cet homme, j'ay ordre de ne retourner pas, & de servir auprés de vous. J'en suis ravi, reprit fiérement cet Admiral: &, quand on veut bien obeïr à son Roy, on ne peut avoir trop de témoins de son obeïssance. Alphonse connoissoit bien, que la raison ne vouloit pas qu'on hazardast le combat; mais son grand cœur ne luy permit plus de s'opposer à l'Admiral de Castille, principalement après cet ordre du Roi: car, le malheureux Alphonse ne s'apperceut pas, que c'estoit un ordre supposé, que celuy-même qui en étoit porteur croyoit

vé-

véritable. En effet, Dom Pedro, voulant faire perir Alphonse, n'en voulut pas perdre cette occasion; de sorte qu'il fit contrefaire un ordre qu'il envoya à cet Admiral, & il fit commander à celuy qui le portoit d'être du combat, dans la pensée qu'il y periroit, & qu'ainsi sa fourbe ne seroit pas découverte. Il fit même donner cet ordre par un Officier du Roi son pere à celuy qui le porta, sans qu'il sceust ce que c'étoit. Et en effet ce Prince n'en sceut jamais rien; d'où vient que la pluspart des Historiens Espagnols mal informez ont blasmé cet Admiral d'avoir combatu avec ses trente-trois galeres, par un simple sentiment de desespoir, sur les reproches injustes du Roi son Maistre. Mais, pour en revenir au genereux Alphonse, il se disposa de combatre sur la Capitane auprés de ce vaillant & vieux Capitaine, qui, ne pouvant souffrir qu'on l'accusast injustement, fut à une perte assurée avec un visage aussi tranquille, que s'il eust été assuré de la victoire. Alphonse écrivit à Mathilde avant que de partir, & envoya un des siens luy porter sa Lettre, qui étoit telle:

SElon les regles de la guerre ; je dois perir au combat où je m'en vay ; mais, l'amour que j'ay dans le cœur me fait pourtant esperer que j'auray la joye de vous revoir : permettez-moy seulement de croire, Madame, que quand la victoire suivra le parti le plus fort, & que vous me verrez battu & vaincu par les Maures, vous m'en plaindrez sans m'en accuser, & ne m'en aimerez pas moins ; & si je meurs en cette occasion, souvenez-vous que jamais passion n'a égalé la mienne, & que je mourray en pensant à vous.

Après avoir fermé cette Lettre, Alphonse monta sur la Capitane, où l'Admiral tint Conseil de guerre, & parla à ses Captaines. Il ne s'agit pas, leur dit-il, de deliberer s'il faut combatre; le Roi l'ordonne, il ne nous reste rien à faire qu'à obeïr, & à nous resoudre de vaincre ou de mourir : je ne vous demande rien que je ne sois resolu de faire; allons donc, mes compagnons, & que chacun se souvienne qu'il combat pour sa patrie, & contre des Maures que nous avons vaincus plus d'une fois. Tous les Officiers, après l'avoit prié de considerer l'inégalité de ses for-

ces

ces avec celles des ennemis, promirent de se signaler. En effet, chaque Capitaine s'en retourna à son bord donner les ordres & faire embarquer les soldats, & le lendemain à la premiere pointe du jour, les trente-trois galeres leverent les anchres, & toute la chiourme ramant également, s'essoignerent de la terre, & furent chercher la flote des Maures, qui n'étoit pas extrémement essoignée. Mais, lors que cet Admiral de Castille vint à découvrir cette nombreuse flotte des Maures, qui couvroit toute la mer au de là de Tariffe, & dont le grand nombre de mats sembloient une forest lorsqu'elle est dépouillée de feuilles, il fit remarquer à Alphonse qui étoit auprés de lui, que ses gens ramoient plus lentement ; c'est-pourquoi il l'envoya dans un Caïque, de bord en bord, redonner du courage aux siens, qui, connoissant sa prudence, se persuaderent alors, qu'il y auroit quelque escadre des Maures qui se joindroit à eux, ne pouvant se figurer qu'il fut possible qu'un si petit nombre en attaquât un si grand; de sorte qu'ils s'abandonnerent à la conduite de leur Chef, ne sçachant pas qu'il agissoit par desespoir, & par une obeïssance aveugle.
Al-

Alphonse, après avoir été, comme je l'ay déja dit, de bord en bord, revint auprès de l'Admiral, qui rengea les galeres comme il le trouva le plus à propos : il ne pouvoit pas en faire plusieurs escadres, il en avoit trop peu : il les rengea donc sur une ligne qui se courboit en croissant, afin qu'on ne pût pas si facilement les prendre par les flancs, & que sa flote fit presque face de trois côtez. Il mit les plus fortes de ses galeres au milieu & aux aisles, & partagea les Archers & les Gens d'armes également ; il songea à n'avoir point le Soleil aux yeux & à gagner le vent, afin que les vaisseaux Maures ne pussent venir à lui. Et les Maures, voyant de si foibles ennemis avoir l'audace de les aller attaquer, les mépriserent d'abord, & leur laisserent prendre l'avantage du vent & du Soleil. Mais, un moment après, cette hardiesse les irritant, ils separérent leur flotte en trois, afin d'attaquer les attaquans par trois côtez avec leurs soixante galeres. Cependant, l'Admiral, ayant commandé à ses gens de laisser passer la premiere furie des traits ennemis, se mit tranquilement sur la poupe de sa galere avec Alphonse auprès de lui, à regarder

der un si grand peril sans frayeur, à donner les ordres, & attendre la mort d'un visage assuré, ne negligeant pourtant rien de ce qui pouvoit servir à lui faire remporter quelque avantage en ce combat. Cette multitude de traits, que les Maures tirerent au premier choc, ne firent pas d'abord un fort grand mal aux Castillans, & ceux qu'ils tirerent tuerent beaucoup plus de Maures. Mais, aprés que ce grand nombre d'Archers eurent de part & d'autre épuisé leurs traits qui s'entrechoquoient en l'air avec un siflement horrible, & les uns & les autres s'pparochant également, ils s'accrocherent, & tous leurs gens armez de lances, de haches, ou d'épées, commencerent le plus effroyable combat dont on ait jamais entendu parler. Presque dès le commencement, l'Admiral fut blessé à mort. Alphonse le fit mettre dans la chambre de poupe, & deffendit qu'on publiât l'état où il étoit; aprés quoi, il combatit avec un courage intrepide. Il sauta dans la Capitane des Maures, força le Roi de Maroc de se jetter dans une autre de peur d'être pris: il tua ou jetta dans la mer tout ce qui lui fit resistance; &, jugeant bien qu'il

qu'il lui feroit impossible de garder cette Capitane qu'il avoit prise, il y fit metre le feu, & s'en éloigna pour en attaquer une autre. Le second combat fut encore plus sanglant que le premier, & ne fut pas moins favorable; & Alphonse, allant de bord en bord, de victoire en victoire, fit des choses au delà de toute croyance: il accrocha encore une autre galere où étoit un fils du Roi de Maroc, sauta dedans, combatit contre lui, le desarma, le saisit par la tête pour le jetter dans son bord; mais, l'armet lui demeurant entre les mains, les gens de ce Prince Maure le dégagerent, & le sauverent dans un Caïque; mais, Alphonse fit enfoncer sa galere. Un moment après, il en fut attaquer une autre, qui attaquoit une des siennes; celle-là ne lui resista pas long-temps, & ayant passé au fil de l'épée ceux qui la deffendoient, elle eut le destin de celle du Prince de Maroc; & ce qu'il y eut de surprenant, c'est qu'il fut impossible aux Maures, ni de s'accrocher ni de sauter dans sa galere. De quelque côté qu'ils voulussent l'aborder, ils le voyoient par tout inspirer le courage aux siens, & la terreur aux ennemis.
Quand

Quand ils s'esloignoient, il les accabloit avec des machines qui lançoient des pierres avec la même impetuosité du canon ; s'ils étoient proches, il les tailloit en pieces, & rien ne resistoit à sa valeur. Enfin, il avoit, ou brûlé, ou coulé à fond, onze galeres des Maures, lorsqu'il vit une des siennes en peril d'être prise : ce n'est pas que ceux qui la deffendoient ne fissent tout ce que des gens de cœur peuvent faire ; mais, c'est que les Maures les environnoient de par tout. Il vit alors une action qui luy donna de l'estonnement. En effet, un vaillant Maure, ayant été jetté dans la mer par un Castillan comme il vouloit sauter sur la galere de Castille, tascha à se reprendre de la main gauche au bord de cette galere pour y remonter ; mais, un Castillan luy ayant coupé le bras, il se reprit courageusement avec la main droite qui lui fut encore coupée ; de sorte que le grand cœur d'Alphonse, étant touché de cette action de courage : Ce vaillant Maure, s'écria-t-il en regardant les siens, fait honte à tous les Castillans : Allons, mes compagnons, allons dégager les nôtres. Alors, il fut à cette galere de Castille qui étoit accrochée

crochée par deux galeres des Maures; il passe dans une de celles qui l'attaquoient, la nettoye de Maures en moins d'un demiquart d'heure, la détache de l'autre, en fait rompre le mast, & la laisse errer au gré des flots; il passe ensuite dans celle qui étoit attaquée, repousse les ennemis; mais, comme il vouloit aprés passer dans celle des Maures, elles se separérent, & lui & un vaillant Maure qu'il combatoit, qui étoit le Prince de Thunis, tomberent dans la mer. En cet état, Alphonse, lui donnant un revers en nageant, termina leur combat, & fut regagner sa galere à la nage, où il fut receu avec des cris de joye, comme si la bataille eust été gagnée. Il n'y fut pas plûtôt rentré, qu'il regarda s'il y avoit encore quelque chose à faire, & en quel état étoient les autres galeres de son parti. Mais, comme il ne pouvoit être qu'en un lieu, à la reserve de quatre galeres, qui étoient les plus proches de la sienne, toutes les autres n'eurent pas un méme destin; car, elles se laisserent environner par un si grand nombre de Maures, que, de trente-trois, Alphonse, vit qu'il n'en avoit plus que cinq, qui rendissent quelque combat, & que le vent ayant chan-

changé, il alloit être environné de toute la Flotte : de sorte qu'encore, qu'il eût vaincu par tout où il avoit combattu, la bataille étoit pourtant perduë, & il ne lui restoit rien à faire, qu'à essayer de sauver ces cinq galeres : ce qu'il fit avec une conduite, & un courage, qui n'eut jamais d'égal; car, aiant fait le signal de la retraite, ces cinq galeres se détacherent de ceux, qui les tenoient accrochées, & prirent la route du Port de Tariffe, sans que les Maures les en pussent empêcher. Mais, en y allant, aiant rencontré dix vaisseaux Maures, séparez d'assez loin du gros de la flotte, Alphonse, pour se consoler de la perte de la Bataille, voulut vaincre en ce combat particulier; il les attaqua, en coula deux à fond, en prit trois, & les cinq autres fuïrent honteusement. Après quoi, Alphonse demandant en quel état étoit l'Amiral, il sçut qu'il avoit expiré un moment après, que les Chirurgiens eurent visité ses blessures. Alphonse arriva donc au port de Tariffe, & vainqueur & vaincu tout ensemble, & l'on peut du moins dire, que jamais vaincu ne fut si couvert de gloire, & que jamais vainqueurs, n'en

eurent aussi peu que les Maures. Dès qu'il fut arrivé, il écrivit au Roi & à Mathilde, & fit rendre les derniers devoirs à l'Amiral de Castille, qui fut regretté de tout le monde, quoi qu'on le blâmât d'avoir obéi trop promptement à l'ordre, qu'on sçut qu'il avoit reçu, de hazarder le combat. Cependant, le bruit de cette bataille perduë arriva jusques au Roi, & jusques à Dom Pedro, avant le courrier d'Alphonse; car, une galere à moitié brisée, aiant été échoüer au rivage, quelques soldats avoient annoncé la défaite, avant la fin de la bataille; de sorte que le Roi de Castille en fut très-affligé, & se repentit bien d'avoir parlé si légérement contre l'Amiral de Castille. Pour Dom Pedro, esperant, que peut-être Alphonse auroit péri en cette bataille, il en fut beaucoup moins touché; & comme son plus grand plaisir étoit de donner de la douleur à quelqu'un, il envoia un courrier à Gonçalès, pour lui faire sçavoir, que la bataille étoit perduë, & fit ajoûter, qu'on croïoit, qu'il ne s'en sauveroit pas une seule galere; & ne doutant point, que Mathilde, qui étoit auprès de Théodore, n'apprît ce qu'il mandoit, il ne lui vou-

voulut pas écrire ; il se contenta de lui faire faire un compliment, & d'ordonner à celui qu'il envoyoit de la faire observer. Comme cette belle fille avoit reçu le soir auparavant la lettre, qu'Alphonse lui avoit écrite en s'embarquant, cette nouvelle la toucha sensiblement, & elle ne put cacher son inquiétude à l'Envoié de Dom Pedro : au contraire, elle voulut lui parler, & lui demander bien précisément si ces nouvelles étoient bien certaines, témoignant y prendre un intérêt fort grand, & aiant sur le visage une tristesse extrême : de sorte que Dom Pedro, au retour de son Envoié, fut bien chagrin de comprendre, que Mathilde aimoit tendrement Alphonse ; mais, lors qu'un Capitaine, qu'Alphonse envoioit, eut rapporté le détail du combat, il fut beaucoup plus affligé de la gloire que son rival avoit acquise, que de la perte de la bataille. Cependant, il ne put s'opposer aux loüanges, qu'on donna au courage d'Alphonse ; car, tous ceux qui écrivoient de Tariffe, en parloient si avantageusement, qu'on le regardoit comme un Héros ; & le Roi de Castille étant bien instruit de ce qui s'é-

toit passé, lui écrivit, pour lui témoigner, qu'il étoit très-content de lui. Cependant, Mathilde, qui etoit dans une douleur extrême, reçut une Lettre, qu'Alphonse lui avoit écrite après le combat, où il n'y avoit que ces paroles.

Je ne doute point, Madame, que vous ne m'aiez fait l'honneur de desirer, que j'échapasse du peril d'où je sors; & c'est sans doute moins à mon courage, qu'à vos souhaits, que je dois la vie dont je jouïs, & que je suis prêt de sacrifier à votre service. Je m'assure, que vous serez assez bonne, pour me plaindre de la perte que j'ai faite; mais, pour me consoler de tous mes malheurs, vous n'aurez qu'à m'aimer un peu, & qu'à souffrir que je vous aime toute ma vie infiniment.

Cette Lettre donna une joye extrême à Mathilde: elle fut encore augmentée par le grand bruit de la gloire d'Alphonse, qui se répandit par tout; elle espera même, qu'il pourroit venir rendre compte au Roi du détail de cette bataille, & qu'elle le verroit bien-tôt; car, elle n'étoit qu'à une demie

mie journée du lieu, où étoit le rendez-vous des troupes. Cependant, cette défaite, qui rendoit les Maures maîtres de la Mer, pensa leur faire prendre la résolution d'aller assiéger Seville. Mais, enfin, le Roi de Maroc, agissant en Capitaine en cette occasion, & voulant auparavant s'assurer des places, qui pouvoient lui ouvrir ou lui fermer les passages, se résolut d'assiéger le port de Tariffe; mais, afin que la terreur fit rendre plutôt les places qu'il attaquoit, il fit si bien par divers trajets, que firent ses vaisseaux, qu'il mit soixante mille chevaux à terre, & plus de trois cens mille fantassins. Pendant, que ce débarquement se faisoit, Alphonse fut en diligence rendre compte au Roi de ce qui s'étoit passé: il vit Gonçalès, Theodore & Mathilde un moment, esperant la voir bientôt d'avantage. Mais, dès qu'il eut dit au Roi ce qu'il avoit à lui dire, Dom Pedro, qui se trouva présent, ajoûta, qu'il n'y avoit qu'Alphonse, qui pût bien défendre le port de Tariffe; afin, qu'amusant les Maures longtems, & faisant durer ce siege jusques à la derniere extrémité, on eût le loisir de former une grande armée, &

 des

des troupes, que le Roi avoit déja, & de celles de ses alliez, & de celles qu'il leveroit. Cet emploi étoit sans doute glorieux, & Alphonse se tint obligé au Roi de Castille, quand sans hesiter il approuva ce que Dom Pedro disoit; mais, il n'ignoroit pas ce qu'il devoit croire de Dom Pedro même, dont le dessein n'étoit autre que de le faire perir. Cependant, il accepta cet emploi: &, de peur de ne pouvoir plus se jetter dans la ville qu'il devoit défendre, il partit le même jour après avoir reçû les derniers ordres du Roi, & pris congé de Dom Pedro, qui dissimula d'autant plus facilement ses sentimens, qu'il avoit une joye extrême de voir qu'Alphonse retournoit dans un si grand danger. Cependant, ce malheureux Amant fut voir un quart d'heure Gonçalès, Theodore & Mathilde: car, ce n'étoit pas comme à Burgos, où il pouvoit voir Mathilde chez Lucinde. Cette contrainte les affligea tous deux extrémement; & leur conversation fut courte: car, l'honneur ne permettoit pas à Alphonse de s'arrêter, de peur de perdre l'occasion de se jetter dans la ville. Mais, pendant un moment que Gonçalès

gales & Theodore parlerent à des gens qui avoient affaire à eux, Alphonse & Mathilde se dirent tout ce que la veritable tendresse peut faire dire de plus touchant & de plus triste. Mon unique consolation, dit Alphonse à Mathilde, c'est que je m'en vais vous défendre, & empêcher que les Maures ne puissent venir jusques à vous: car, si je ne défendois que ma patrie, je ne pourrois me separer de vous, ou du moins j'irois avec une extréme repugnance où le Roi m'envoye. Ah! Alphonse, reprit Mathilde, quand je songe que vous allez vous enfermer dans une ville qui va être assiegée par quatre cent mille hommes, le cœur me manque, l'esperance me quitte, & je ne sçai plus ce que je fais. Continuez de desirer que je vive, Madame, reprit Alphonse, ne cessez pas de m'aimer, & laissez faire le reste à mon courage. Gonçalès & Theodore s'étant rapprochez la conversation finit, & Alphonse s'en alla prendre cinq cens chevaux à un lieu par où il devoit passer; &, pour commencer à montrer aux Maures quel homme ils alloient trouver dans Tariffe, il tailla deux mille hommes en pieces, qui vou-

lurent s'opposer à son passage, prit prisonnier celui qui les commandoit, le bailla à conduire à quelqu'un des siens, & se jetta heureusement dans la ville, où il fut reçu de tous les habitans, comme un homme envoyé du Ciel pour leur secours. Cependant, celui qu'il avoit pris prisonnier lui ayant paru fort brave, il récommanda qu'on en eût soin, & qu'on le traitât bien; mais, il apprit avec beaucoup de regret, que ceux, à qui il l'avoit baillé en garde, l'avoient mal gardé: on sceut même qu'ils s'étoient laisser suborner; & un Cavalier ayant dit, qu'il avoit vû briller des pierreries entre les mains d'un de ses compagnons, Alphonse voulut approfondir la chose, important extrémement de punir d'abord les perfides, pour éviter les trahisons. On sceut, que ce prisonnier avoit donné de l'argent, une bague, & une riche boete de portrait, afin qu'on le laissât échapper. Et Alphonse, s'étant fait apporter cette boete, fut bien surpris de trouver dedans le portrait de Mathilde: il en eut une joye incroyable; il donna à celui qui avoit découvert cette trahison trois fois plus que ne valoit la boe-

te de portrait, & lui laissa le reste des pierreries. Il comprit alors, que celui qu'il avoit pris devoit être Dom Fernand, qui étoit venu reconnoître la place la visiere baissée; & eut une joye extrême, que la Fortune lui eût envoyé une si sensible consolation: car il avoit eu l'esprit blessé, que Dom Fernand eût cette peinture, & il se trouva tres-heureux de l'avoir: il fit même si bien par un sentiment d'amour, que, sans enfreindre les loix de la guerre, celui qui avoit accepté les presens ne mourut pas, ne pouvant consentir de faire mourir un homme par qui il avoit le portrait de Mathilde. Mais, il ne pouvoit imaginer que Dom Fernand eût pû se resoudre à le donner. Neantmoins, étant son rival, & rebelle à son Prince, il comprit, que s'étant vû tout prêt d'entrer dans Tariffe, il avoit tenté toutes choses pour n'être pas son prisonnier, & n'avoit pas eu loisir de separer la peinture de la boëte de diamans. La veuë de ce portrait donnant un nouveau courage à Alphonse: Non, non, dit-il en lui-même, Dom Fernand n'étoit pas digne d'avoir une si belle chose; & je la sçaurai mieux conserver; ensuite, il s'occupa à voir

toutes les fortifications de la place, afin de resoudre ce qu'il y faloit faire, & fit la reveuë des troupes : il voulut sçavoir combien il y avoit d'habitans capables de porter les armes, il visita les magasins, & n'oublia rien de tout ce qu'un homme de jugement & d'experience doit faire en une pareille occasion; &, au milieu de tout cela, il ne laissa pas de chercher des inventions pour tâcher de donner de ses nouvelles à Mathilde, & de recevoir des siennes, malgré les quatre cent mille hommes qui occupoient déja les passages pour le venir assieger. Car, quoi qu'il fist, sa passion occupoit toujours son cœur; & la gloire & l'ambition ne faisoient que suivre l'amour dans son ame; & quoi que du haut de ses ramparts il se vist environné de plus de trois cens mille hommes de pied, & de soixante mille chevaux, que le Roi de Maroc & le Roi de Grenade fussent en personne dans cette formidable armée, qu'il fut assiegé & par mer & par terre, son grand cœur n'en fut pas étonné. La garnison de la place étoit assez forte, les troupes qui la composoient étoient choisies; elles se confioient à la conduite & à la valeur de

celui

celui qui les commandoit, & tous se preparoient à une vigoureuse défense, afin de donner loisir au Roi de Castille de demander du secours aux Princes Chretiens, & sur-tout aux Princes ses voisins : car le mal étoit pressant. En effet, le Roi de Castille envoya en Portugal & en Arragon, dont les troubles étoient pacifiés. Il envoya aussi en Avignon vers la Cour de Rome. Les Genois promirent quinze galeres : & comme Dom Manuel vit que sa patrie étoit menacée de tomber sous la puissance des Maures, il negocia diligemment le mariage de l'Infant d'Arragon avec une Princesse appellée Constance, auquel le Roi de Castille s'étoit opposé, & vint ensuite le trouver, & l'assurer d'un secours considerable. Le Roi de Castille receut Dom Manuel à Seville, où il s'étoit rendu avec toute sa Cour, & le receut avec de grands témoignages de joye. Il manda alors à Theodore, qu'elle vinst en ce lieu-là, & qu'elle amenât Mathilde, afin que Dom Manuel eût le plaisir de la voir, ne l'ayant point vûë depuis son enfance. Cette nouvelle eut d'abord quelque chose de fort doux pour Mathilde ; car, elle sçavoit que

Constance avoit toûjours fort aimé son pere; & l'action genereuse qu'il faisoit de venir secourir sa patrie, après en avoir été si maltraité, faisoit qu'elle étoit fort touchée de la gloire qu'il en avoit. Le Roi dit à Dom Manuel en lui presentant Mathilde, quand elle arriva, qu'il lui rendoit une autre Constance, qu'il devoit autant aimer que la premiere, lui faisant remarquer qu'elle lui ressembloit beaucoup. En effet, Dom Manuel fut ravi de voir Mathilde, & l'aima avec une tendresse extrême. Dès qu'elle le vit en particulier, elle lui conta de quelle façon elle avoit vécu pendant son exil, & lui dit même tous ce que Constance lui avoit commandé en mourant. Lucinde arriva deux jours après à Seville, qui devint alors le veritable sejour de la Cour: cette superbe ville offrit au Roi de faire subsister son armée durant cette guerre; & ce fut pour la récompenser de son zele, que le Roi de Castille permit qu'à l'avenir les Prelats de Seville assisteroient aux Conseils de guerre. Dom Pedro ne fut pas bien aise du retour de Dom Manuel; mais, comme il trouvoit toûjours quelque

reme-

remede violent à tout ce qui faisoit obstacle à ses desseins, il comprit que si Dom Manuel traversoit sa volonté en quelque chose, il trouveroit bien moyen de s'en défaire; Jacinte & Padille vinrent aussi au même lieu, où de toutes parts on voyoit arriver des gens de guerre; de sorte que la Cour y fut extrémement grosse. Le Roi alloit souvent faire la reveuë de ses troupes, & les Dames alloient aussi voir le camp. Pour Mathilde, elle n'y alloit pas par une simple curiosité, mais par un sentiment de tendresse; & ordinairement c'étoit avec sa chere Lucinde, qui lui étoit une grande consolation. Un jour donc, qu'il y avoit une reveuë generale, que presque toutes les Dames furent voir dans des chariots, Lucinde & Mathilde y furent ensemble: & comme les troupes n'étoient pas fort nombreuses en comparaison de cette prodigieuse armée de Maures qui assiegeoit Tariffe, & qui desoloit toute la campagne; Mathilde en avoit le cœur fort touché. Helas! disoit-elle à Lucinde, quel secours sera celui qu'on donnera au pauvre Alphonse? Quand je songe à cette grande inégalité de

forces entre les Castillans & les Maures, j'ai une douleur extrême, & si je n'espérois en la protection du Ciel, je ne sçai ce que je ferois ; mais, ce qui me fait une peine infinie, c'est que je vois Dom Pedro aussi gai que s'il étoit assuré que les Maures seront vaincus, & qu'Alphonse perira à Tariffe. Comme elle parloit ainsi, Dom Pedro, qui avoit fait le tour du camp avec le Roi son pere, s'approcha de ce chariot, & voyant Mathilde fort triste : Vous êtes bien mélancolique, lui dit-il : cependant, il me semble que vous devriez être bien aise du soin qu'on prend d'aller secourir un de vos amis. J'avoue, Seigneur, lui dit-elle, que ce qu'Alphonse a entrepris pour le service du Roi, & par consequent pour le vôtre, me paroît si difficile & si genereux, que je prens beaucoup de part au siege de Tariffe, & comme fort zelée pour ma patrie, & comme amie d'Alphonse. Ce que je trouve de meilleur pour vous, répondit-il d'un air un peu fier, c'est que quand Alphonse periroit en cette occasion, vous seriez toûjours en pouvoir de vous faire de pareils amis ; & pour ce qui est de lui, comme il vivra éternel-

lement

lement en vôtre memoire, son sort seroit digne d'envie. Après cela, Dom Pedro s'en alla sans attendre de réponse. On sceut le lendemain, que le vingt-trois de Septembre, les Maures avoient formé le siege, qu'ils s'étoient emparez de tous les passages, qu'ils avoient élevé des tours extrémement hautes, pour mettre leurs gens de trait, & leurs machines à lancer des pierres, qu'ils aprêtoient les beliers pour faire brêche à la place, & des mantelets pour en approcher; que de son côté Alphonse avoit aussi élevé des tours pour s'opposer à leurs archers, & les empêcher de tirer sur les murailles, & qu'il n'y avoit point de jour qu'il ne fist quelque sortie, qu'il n'enlevât quelque quartier de l'armée des Maures, ou qu'il ne fist passer quelque convoi de vivres. Enfin, on parloit de la valeur d'Alphonse avec tant de loüanges, que Dom Pedro lui-même, en un besoin si pressant, étoit contraint de convenir qu'on le loüoit avec justice. Mais, pour le Roi, en parlant même un jour à Mathilde, il lui dit, qu'il devroit la Couronne à Alphonse, s'il pouvoit soûtenir le siege jusqu'à ce que toutes les

trou-

troupes qu'on attendoit fussent arrivées. En ce temps-là, si Mathilde ne se fust souvenuë que le Roi de Castille avoit manqué de parole à Constance, & de tout ce qu'elle lui avoit dit en mourant, elle se fust trouvée heureuse d'être si bien auprès du Roi, & elle l'eût regardé comme un protecteur contre l'humeur violente de Dom Pedro; car, enfin, ce Prince avoit de grandes qualitez, & s'il n'en eût pas eu de mauvaises, comme je l'ai dit au commencement de cette Histoire, il eût pû tenir rang parmi les excellens Princes. Mais, le souvenir de tout ce que Constance avoit dit à Mathilde, l'empêchoit de se réjouir de cette nouvelle faveur. Cependant, Alphonse trouva une invention de donner de ses nouvelles à Mathilde. Un jour, qu'il eut fait une sortie qui devint presque une bataille, qu'il eut tué plus de quatre mille Maures, & mis le feu aux tentes du costé de la mer, il ramena plusieurs prisonniers; entre ceux-là, il choisit un soldat, & lui proposa de le délivrer, & de lui faire des presens magnifiques, pourveu qu'il fist ce qu'il desiroit; l'asseurant, qu'il ne lui demanderoit même rien

rien contre son Prince. Comme les presens ébranlent facilement la fidelité des Maures, qui sont naturellement interessés, il promit ce qu'Alphonse voulut : il convint, qu'à la premiere sortie on le laisseroit aller, qu'un Maure qui servoit Alphonse sortiroit en même temps que lui, qu'il iroit où il l'envoyeroit, & qu'à son retour, il se rejoindroit à lui, afin qu'au premier combat il pût rentrer dans la ville en se laissant prendre. En effet, la chose réüssit, & Mathilde eut des nouvelles d'Alphonse trois fois par cette voye. Les billets se mettoient dans des fléches creuses, ou dans la garde des cimeterres. Alphonse donna aussi des avis au Roi par cette même voye; de sorte que Dom Pedro, apprenant qu'Alphonse avoit écrit au Roi, ne douta point qu'il n'écrivît à Mathilde. Le dépit qu'il en eut fut si grand, que, contre l'interêt de l'Estat, il prit le dessein de l'en empêcher. Il sceut du Roi par quelle voye Alphonse lui avoit donné des avis, fit épier celui qui les avoit apportés, il le fit prendre & assassiner; mais, il ne put sçavoir ce que Mathilde envoyoit à Alphonse, car, encore que le Maure eût

livré

livré la Lettre, il trouva que l'écriture étoit déguisée, & que de plus elle étoit écrite en un chifre tellement difficile qu'il n'y put rien entendre. Il en fut si irrité, que, pour donner du chagrin à Mathilde, il lui montra la Lettre, sans lui dire pourtant qu'il croyoit qu'elle l'eût écrite, mais seulement pour voir si elle pourroit la déchiffrer. Mathilde comprit bien alors qu'elle n'auroit plus la consolation d'avoir des nouvelles d'Alphonse, qui fut de son côté bien surpris de ne voir point revenir celui qui devoit lui apporter la réponse de Mathilde & du Roi. Et, en effet, depuis cela il ne put rien sçavoir, ni du Roi, ni des troupes qui le devoient secourir, ni de Mathilde. Cette cruelle Avanture l'affligea, & redoubla sa valeur. Cependant, les Rois de Castille, & de Portugal, partirent de Seville avec quatorze mille chevaux, & vingt-cinq mille hommes de pied, pour aller secourir Alphonse. Lors que Mathilde les vit partir, elle eut des sentimens bien mêlés: cette armée étoit si petite en comparaison de celle des Maures, que cette belle personne n'osoit esperer, qu'on pût secourir Alphonse; & puis

alors

alors qu'elle s'imaginoit, que quand il seroit secouru, il se verroit exposé à la violence de Dom Pedro, elle ne sçavoit que desirer. Néanmoins, comme on va d'abord au plus grand peril, elle faisoit des vœux continuels pour le bon succès de la guerre, & desiroit passionnément, qu'Alphonse n'eût pas été obligé de se rendre, avant que le secours eut paru. Avant que de partir, le Roi de Castille eut une longue conversation avec Dom Manuel, qui en parut très-content, & qui, en disant adieu à Mathilde, sembla lui faire entendre, que le Roi lui avoit fort parlé d'elle, & qu'il avoit un dessein, qui lui étoit très-avantageux sans vouloir s'expliquer d'avantage. Mathilde eut alors un grand redoublement d'inquiétude; car, elle craignoit, que ce dessein avantageux ne regardât Dom Pedro; de sorte qu'elle ne trouvoit rien à esperer, & ne pouvant se déterminer sur rien qui regardât sa fortune, elle demandoit seulement au Ciel la vie de son cher Alphonse. Dom Juan d'Albuquerque étoit au desespoir, que son frere fût dans un parti ennemi, & desiroit fort que Dom Pedro devinst amoureux de Padil-

dille, qui demeuroit avec Jacinthe, afin que sa faveur n'eust rien à craindre des mauvais offices, qu'une maîtresse peut rendre. Mais, ce Prince avoit si fortement résolu de perdre Alphonse, dans le tems même, qu'il exposoit tous les jours sa vie pour son service, que la haine, qu'il avoit pour lui, entretenoit l'amour qu'il avoit pour Mathilde. Il l'avoüa même un jour à Dom Juan, qui lui vouloit persuader, qu'il étoit étrange, qu'il s'opiniatrât à aimer une personne, qui ne l'aimeroit jamais, pouvant choisir dans toute la Cour. Non, non, Dom Juan, lui dit-il, je ne sçaurois cesser d'aimer Mathilde: je ne me soucie pas trop, qu'elle m'aime. Elle sera à moi, quand il me plaira de l'enlever; mais, je veux qu'elle n'aime pas Alphonse, & par-dessus cela je le veux haïr, & le veux perdre; & si je n'avois plus d'amour pour Mathilde, que sçai-je, si je le pourrois toûjours haïr autant, que je le haïs, après tous les services, qu'il rend au Roi. Voilà dans quels sentimens il étoit, lors qu'il prit congé de Mathilde, à qui il parla avec des paroles si fieres, & si ambiguës, qu'elle ne put comprendre ce qu'il pensoit.

Mais,

Mais, le Roi de Castille lui envoia dire, qu'il esperoit la victoire des sages conseils de Dom Manuel, & des vœux qu'elle faisoit sans doute pour sa patrie. Après quoi, l'armée marcha vers Tariffe. Dom Pedro, pour voir encore une fois Mathilde, demeura un jour après les autres; mais, elle feignit d'être malade pour éviter sa veuë. Cependant, les Maures firent jouër toutes leurs machines de guerre, avec tant de violence, qu'ils firent une bréche considérable à un Bastion de la place; & leurs Soldats mettans leurs pavois sur leurs têtes, serrez les uns contre les autres, formoient un bataillon en forme de Tortue, qui, s'approchant de la bréche, servoit après de pont pour d'autres; & ceux-ci marchant sur les pavois de leurs compagnons alloient combattre ceux de la Ville, qui la deffendoient, & qui repoussoient les Maures, avec tant de vigueur, qu'Alphonse les mena battant jusqu'au pied de leurs tours, pendant quoi les siens reparerent la bréche; & il fit même saper une de leurs tours; de sorte que ceux, qui étoient dessus, furent ensevelis sous ses ruines. Jamais on n'a rien vû de pareil à ce qu'-

qu'il faisoit à toute heure : l'amour, l'ambition, & la gloire, le faisant agir également, il ne se donnoit nul repos, &, non-content de se bien défendre, il n'y avoit point de jour, qu'il n'attaquât les assiégeans, & il le faisoit avec un tel succès, que, depuis le vingt-troisiéme Septembre, jusqu'au dernier d'Octobre, il fit périr plus de cinquante mille hommes devant cette place. Mais, à la dernière sortie qu'il fit, les Maures prirent deux hommes, qu'il envoyoit aux nouvelles, & vers le Roi & vers Mathilde, & il en envoyoit deux, afin que si l'un ne pouvoit passer l'autre passât : ce n'étoit pas même de simples Soldats, c'étoient des Gentilshommes, qui avoient entrepris cela par amitié pour Alphonse; de sorte qu'étant pris, & étant trouvez chargez de billets en chiffres, les Maures les gardérent soigneusement. Cependant, étant avertis, que le Roi de Portugal étoit en personne à la tête de ses troupes, & qu'il avoit joint celles du Roi de Castille, ils tinrent conseil de guerre, & résolurent d'envoier encore une fois sommer la place de se rendre. D'ailleurs, Alphonse se trouvoit fort embarrassé, sur ce

que

que les vivres manquoient, & quoiqu'il eût apporté un soin extrême à les ménager, il n'y en avoit plus, que pour deux ou trois jours; néanmoins, son grand cœur ne pouvant souffrir, qu'il pensât à se rendre, il prit une résolution héroïque, & proposa d'attendre à la dernière extrêmité, pour voir s'il ne seroit point secouru; mais, en cas qu'il ne le fust point, il persuada, non seulement à la garnison, mais à tous les habitans, de sortir les armes à la main, de se faire un passage par la force, & de mettre plûtôt le feu à leur ville, que de se rendre à leurs ennemis. Quelque extrême que fût cette résolution, il la fit prendre à tout le peuple, & les femmes mêmes s'offrirent de garder les murailles, durant que que leurs maris iroient combattre. Cependant, les Rois de Maroc, & de Grenade, voiant cette opiniâtreté, & apprenans, que les Rois de Castille & de Portugal devoient tenter le secours le lendemain, s'aviserent de se servir de ces deux hommes d'Alphonse, pour tâcher de faire rendre la place, qu'ils sçavoient être à l'extrémité pour les vivres. Le lendemain au matin ils envoierent sommer

mer la ville, & dire à Alphonse, que, pour ne perdre pas un aussi vaillant homme que lui, ils vouloient bien, que deux des siens l'avertissent de l'état des choses, & lui fissent sçavoir qu'il ne pouvoit être secouru, afin qu'il ne s'opiniatrât pas à tenir inutilement. En même temps on mene ces deux Castillans, on leur promet en chemin des recompenses infinies, s'ils disent qu'Alphonse ne peut être secouru, & on les menace de les poignarder s'ils ne le disent pas. Le premier refuse, & on le poignarde, pour intimider l'autre, à qui on dit qu'il auroit même sort que son compagnon, s'il n'obeïssoit. Il parut, quoi qu'avec douleur, s'accorder à ce qu'on disoit: mais, au lieu de cela, quand il fut assez proche des murs, pour se faire entendre, haussant la voix tout d'un coup avec un visage ferme & une contenance hardie: Vaillant Alphonse, lui cria-t-il sur le haut des remparts, vous serez secouru aujourd'hui, gardez-vous bien de vous rendre. Vous nous avez appris à mépriser la mort pour sauver la patrie: vous n'en ferez pas moins que nous. Cette hardiesse étonna les Maures, & la fureur les prenant, ils poignardent ce

ce genereux Castillan : mais, dans ce même temps Alphonse fit pleuvoir une grêle de traits sur eux pour venger la mort de ses fidelles sujets. Tous les soldats, voyant cette action heroïque, presserent Alphonse de les laisser sortir l'épée à la main pour aller venger la mort de ses fidelles sujets. Il s'y opposa prudemment ; mais, quelques momens après, étant averti qu'on voïoit du haut d'une tour fort élevée, des tourbillons de poussiere qui précedent d'ordinaire la marche des armées, & sur-tout de la cavalerie, & ne doutant point que ce ne fût le secours qu'il attendoit, il se resolut d'aller au-devant avec l'élite de ce qu'il avoit de gens, feignant en cela même de se rendre en quelque sorte au desir des soldats, afin de les obliger à faire mieux. D'autre part, les Rois de Maroc & de Grenade tinrent un conseil de guerre en tumulte, & comme ils étoient avertis de l'approche des Rois de Castille & de Portugal, Dom Fernand leur disant, que s'ils ne levoient le siege, & ne rassembloient leurs quartiers, ils seroient batus, ils firent ce qu'il leur conseilla, & ils envoyerent un des Princes de Maroc & Dom Fernand avec

quatre mille hommes de pied, pour garder le passage de la riviere de Salado, qui étoit le lieu par où l'on pouvoit le plus aisément jetter du secours dans la place: mais, il arriva une chose surprenante en cette rencontre, c'est que, dans le même temps que les Rois de Castille & de Portugal avoient déja détaché deux mille chevaux & quatre mille hommes de pied, pour aller attaquer le Prince de Maroc: Alphonse, qui, comme je l'ai déja dit, avoit resolu d'aller au devant du secours, fut au lieu où le Prince de Maroc & Dom Fernand étoient, qui, pour conserver la communication avec l'armée des Maures n'avoient pas rompu un petit pont qu'on avoit fait sur cette riviere; de sorte qu'Alphonse, attaquant les ennemis comme un homme qui pouvoit esperer de vaincre, & disant aux siens qu'il faloit qu'ils eussent la gloire de s'être ouvert un passage l'épée à la main avant que le secours arrivât, il donna avec tant d'impetuosité, & fut si courageusement secondé & des Officiers & des soldats, qu'il s'empara du pont, tailla en pieces les quatre mille chevaux & les deux mille hommes de pied, blessa le

le Prince de Maroc, qui se sauva par la fuite, & prit une seconde fois Dom Fernand qu'il reconnut, & qui se défendit d'une telle sorte, que s'il n'eust pas été blessé au bras droit, il ne se seroit pas rendu. Mais, dès qu'il fut pris, Alphonse le donna en garde à un Officier, & donna ordre que sans s'amuser à suivre les Maures qui fuyoient, on songeast à garder le pont. Ainsi, lorsque ces cinq mille hommes, détachés de l'armée de Castille approcherent avec dessein de combatre, ils furent agreablement surpris de trouver qu'ils n'avoient qu'à passer seurement sur le pont pour entrer dans la ville, suivis d'un grand convoi de vivres. Dom Juan d'Albuquerque commandoit ce détachement; de sorte qu'Alphonse le laissa garder ce poste avec une partie de ses troupes, & rentra dans Tariffe avec les acclamations, & des gens de guerre, & du peuple; mais, avant que de quiter Dom Juan, il lui presenta Dom Fernand. Voilà un prisonnier, lui dit-il genereusement, que je remets entre vos mains; c'est à vous à choisir, si vous voulez qu'il aille au camp du Roi pour être pensé, ou si vous voulez, que je le fasse mener à

Tariffe; car, vous jugez bien qu'il est blessé, puisqu'il s'est rendu. Dom Juan fut surpris, & de voir Dom Ferrand, & du discours d'Alphonse. Non, non, dit-il alors à Alphonse, je ne sçaurois me resoudre de presenter un Frere rebelle au Roi; & il sera mieux entre les mains d'un rival aussi genereux que vous, qu'entre les miennes. En effet, Alphonse le fit mettre sur un des chariots du convoi, ne pouvant se tenir à cheval à cause de la perte du sang, & commanda qu'on en eût grand soin. Cette grande action, qu'Alphonse avoit faite en s'emparant de ce pont, donna de la terreur aux Maures, & de l'esperance à l'armée de Castille; & comme la nuit vint, il falut que chacun demeurast en son poste; mais, dès le lendemain à la pointe du jour, on vit les Maures se preparer à regagner le passage qu'ils avoient perdu, & les deux armées ennemies occuper les deux bords de la riviere. L'avantgarde de l'armée de Castille fut commandé par Dom Manuel & par Dom Juan de Lara; l'arrieregarde par Dom Gonçalès d'Aguilar, mari de Theodore, & parent de Mathilde. Dom Pedro Nugnez

commanda le corps de reserve; & le corps de la bataille fut commandé par les Rois de Castille & de Portugal. Le premier se trouva le Roi de Maroc en tête; & l'autre le Roi de Grenade. Les Maures laisserent une partie de leurs troupes à la garde de leur camp, où il y avoit des richesses immenses. Le Roi de Maroc menoit toûjours avec lui plusieurs de ses femmes, & il avoit mené en ce voyage la Princesse de Thunis appellée Fatime, qui tenoit le premier rang, & dans ses Estats, & dans son cœur, & parmi ses femmes : de sorte que ce Prince laissa une partie considerable de ses troupes pour la garder avec plusieurs autres qui avoient une quantité de pierreries incroyable. Alphonse, voyant ces deux armées en bataille, & la grande disproportion qu'il y avoit pour le nombre entre l'armée de Castille & celle des Maures, dit aux gens de guerre qui étoient alors dans la place, qu'il leur seroit honteux de n'avoir nulle part à la victoire; & qu'il les exhortoit à se signaler pour chasser les Maures de leur païs. Que le nombre des ennemis, leur dit-il, ne vous épouvante point, c'est leur multitude qui nous

les fera vaincre plus facilement? songez enfin, qu'il faut aujourd'hui estre vainqueurs ou esclaves des Maures. Alphonse ne put en dire davantage; car, tous les Chefs, les soldats, & même les habitans crierent qu'il faloit le suivre : il défendit pourtant que les habitans sortissent, & les laissant pour la garde de leurs murailles avec une petite partie de ses troupes; il sortit avec tout le reste, ayant l'esprit rempli de Mathilde, & se flatant qu'il la reverroit bien-tost, si cette journée étoit heureuse. Il avoit sceu de ceux qui étoient entrés dans Tariffe l'ordre de l'armée de Castille: si bien que voyant que c'étoit Dom Manuel & Dom Juan qui commençoient le combat, il se sentit poussé d'aller seconder un homme que Mathilde devoit alors regarder comme un pere. Il fut très-avantageux à Dom Manuel, qu'Alphonse eût ce sentiment-là: car, dans le premier choc, les Maures se confiant en leur grand nombre, tinrent ferme, & témoignerent du courage: de sorte, que Dom Manuel, qui crut d'une extrême consequence, que le commencement du combat ne fit pas perdre courage à ceux de son parti,
se

se mesla le premier parmi les ennemis, & il en fut tellement environné, que si Alphonse ne fût venu à son secours, il étoit mort; mais, Alphonse, aiant passé le pont, attaqua les ennemis par le flanc, les mit en déroute, & tua un Maure, qui alloit tuer Dom Manuel par derriere d'un coup de cimeterre. Après quoi Alphonse, avec son petit camp volant, prenant le long de la Mer, fut où le Roi de Castille combattoit avec beaucoup de courage & de succès; mais, ce Prince s'étant un peu trop avancé, il se trouva envelopé dans un escadron de Maures, qui fuyoient, & qui sans le connoître l'emmenerent malgré lui. Pour son bonheur, & pour la gloire d'Alphonse, ce genereux Amant de Mathilde, voiant son Prince en cet état, charge les Maures, en fait un carnage horrible, & remene le Roi parmi les siens, après s'être veu en état d'être tout à la fois, & vainqueur, & prisonnier. Ensuite, Alphonse voiant, que de partout les Maures étoient poussez, s'avisa, qu'ils avoient encore des troupes à la garde de leurs magnifiques tentes, qui n'avoient pas combattu. Prenant donc un détour, qui le conduisoit en

ce lieu-là sans être apperçu du gros de l'armée, il attaqua ces troupes qui gardoient le camp, les tailla en pièces, prit la Princesse Fatime femme du Roi de Maroc, qu'il traita très-civilement, tua un des fils du Roi de Maroc, qui se défendit comme un lion, & fit un butin si grand & si riche, qu'il ne s'en est jamais fait de semblable; de sorte que, de par-tout, les escadrons & les bataillons Maures s'étonnerent de se voir enfoncez avec tant de vigueur, & lâcherent le pied: le desordre se mit parmi eux; & leur grand nombre après cela contribua beaucoup à leur défaite. Le Roi de Portugal, de son côté, eut aussi l'avantage sur les troupes du Roi de Grenade, qui plierent devant lui; mais, pour Alphonse, on peut dire qu'il combatit, & qu'il vainquit, par-tout. Dom Pedro n'arriva qu'à la fin de la bataille, dont il fut au desespoir; il en haït encore d'avantage Alphonse, qui étoit cause, par son grand courage, qu'on l'avoit donnée plûtost; mais, il fut bien plus affligé, quand il sçut, qu'Alphonse étoit couvert de gloire, qu'il avoit sauvé la vie, ou du moins la liberté, du Roi; outre ce qu'il avoit fait pour Dom

Dom Manuel, & qu'il connut enfin, qu'après avoir soûtenu le siége de Tariffe, depuis le vingt-trois de Septembre, jusqu'au trentiéme d'Octobre, que le siége fut levé, & la bataille gagnée, il avoit plus contribué que personne à mettre en déroute la plus formidable armée que les Maures eussent jamais euë, & avoit plus que nul autre fait gagner une bataille, en laquelle plus de deux cens mille Maures furent tuez, avec si peu de perte, que la chose étoit incroïable. Il est même certain, que le grand débris de cette nombreuse armée n'eut pas échapé à sa valeur, si la nuit ne fût survenue; ce qui donna lieu aux Maures de fuir plus sûrement. Aussi, tous les Historiens Espagnols ont-ils parlé d'Alphonse, comme d'un homme, qui avoit fait des choses plus qu'humaines à deffendre Tariffe. Cependant, chacun se retirant sous son enseigne, Alphonse, après avoir envoié dire au Roi de Castille, qu'il avoit laissé sous seure garde la Princesse Fatime, & plusieurs autres, rentra dans Tariffe, pour attendre les ordres du Roi, qui lui manda, que, dès le lendemain au matin, il l'allât trouver pour recevoir

des marques de la plus grande reconnoissance, qu'on pût avoir de toutes les obligations, que la Castille lui avoit, & de la vie, & de la liberté, qu'il lui avoit conservée. Dom Manuel l'envoia aussi lui faire un compliment sur ce qu'il lui devoit. Mais, Alphonse, s'en retournant à Tariffe, rencontra Dom Juan, qui le conjura, après tant de services rendus au Roi, d'avoir la generosité de le prier de pardonner à Dom Fernand. Mais afin, ajouta Dom Juan, que vous vous y portiez plûtôt, je vous promets . . . . . Non, non, interrompit Alphonse, ne me dites point de raisons pour m'y obliger: je vous promets de le faire de bonne grace; & je témoignerai en cette rencontre, que je ne crains mes rivaux, que dans le cœur de ma maîtresse. Vous êtes trop genereux, repliqua Dom Juan; & je ferai toutes choses, pour ne mourir pas ingrat. Mais pendant que ce grand nombre de Maures batus, défaits, & épouvantez s'enfuioient à travers les monceaux de morts, qu'ils trouverent durant plus de trois lieuës, & que la nuit couvroit également la honte des vaincus, & la joie & la gloire des vainqueurs; le Roi de

Castille, qui jugea important qu'on sçût promptement dans Seville, & dans Burgos, la grande victoire, qu'il avoit remportée, envoya la Princesse de Thunis, & les autres prisonniers, avec une escorte, & trouva même à propos d'envoier Dom Pedro à Seville, dès le lendemain, pour faire remercier le Ciel de tant de bonheur. Il envoya dire aussi à Mathilde, que Dom Manuel étoit heureusement échapé d'un grand peril. Pour Alphonse, il écrivit en diligence à Mathilde; mais, ce fut en peu de paroles, & sans parler de ce qu'il avoit contribué à la victoire.

LEs Maures sont vaincus, Madame, & les armes du Roi ont remporté la plus glorieuse victoire, qu'on eût ozé desirer. Je n'ai songé qu'à vous pendant le siége, & pendant la bataille; & je veux croire pour mon repos, que vous avez quelquefois pensé à l'homme du monde le plus amoureux, le plus fidele, & le plus respectueux, qui fût jamais: vous en connoissez le cœur, & je ne croi pas nécessaire de vous en dire le nom.

Alphonse ne dormit gueres mieux

cette nuit, que les autres. Il lui sembloit pourtant, qu'il pouvoit espérer d'être plus heureux. Il voïoit, qu'il avoit sauvé la vie à Dom Manuel, & empêché le Roi de Castille d'être esclave. Il voïoit, que sa valeur à faire tenir le siége, avoit mis ce Prince en état de former une armée, qu'il s'étoit ouvert un passage sans être secouru; qu'il avoit plus deffait de Maures lui seul, que tous les autres Chefs ensemble, qu'il avoit pris la Princesse de Thunis, & fait un butin très-riche, dont il ne demandoit rien au Roi. Il voïoit encore, qu'il alloit aquerir Dom Juan, favori de Dom Pedro, en demandant la grace de Dom Fernand. Enfin, il croïoit, que Dom Manuel pourroit, par reconnoissance, vaincre l'aversion, que Mathilde avoit à l'écurier; & qu'il n'étoit pas impossible, qu'il cessât d'être misérable. Et toutefois parmi tout cela, il y avoit encore quelque chose dans son cœur, qui le faisoit craindre. Mais, enfin, dès le lendemain matin, il fut trouver le Roi de Castille. Ce Prince s'étoit logé dans une maison de plaisir, qui s'étoit trouvée dans son quartier, en attendant, qu'il entrât dans Tariffa. Dès qu'il

qu'il vit Alphonse, il l'embrassa, & lui donna mille loüanges; il lui dit, qu'il lui devoit la victoire, la liberté, & la vie, & qu'il n'y avoit rien, qu'il ne fût obligé de faire pour lui; mais, aprés l'avoir loüé en public, il le fit entrer dans un cabinet, & lui commanda avec les paroles du monde les plus pressantes, & les plus obligeantes, qu'il lui demandât quelque recompense des services, qu'il lui avoit rendus. Seigneur, lui dit Alphonse, ce que j'ai fait n'est rien en comparaison de ce que je voudrois faire pour le service de Votre Majesté; mais, puisqu'elle me le permet, je lui demande, pour sa propre gloire, de faire une action de clémence le jour même de sa victoire, & de vouloir pardonner à Dom Fernand, qui est blessé, & prisonnier à Tariffe, & frére d'un homme, qui a assez bien servi, en cette derniere occasion, pour mériter cette grace. Ce que vous me demandez, repliqua le Roi de Castille, est de plus d'importance, qu'il ne paroît, pour l'exemple; mais, que peut-on refuser à un homme, à qui on doit tout? Ainsi je pardonne à Dom Fernand, pour l'amour de vous, à condition toutes-

fois, qu'il sera un an sans revenir à la Cour. Mais, Alphonse, ajouta-t-il, ce n'est pas ce que je desire : je veux, que vous me demandiez quelque grace considérable pour vous, afin que j'aie le plaisir de vous l'accorder. Cela ne m'empêchera pas, dans la suite, de faire plus que vous ne m'aurez demandé. Alphonse, qui n'avoit que sa passion dans l'ame, se voiant pressé si obligeamment par le Roi de Castille, crut qu'il ne devoit pas perdre cette occasion. Il se jetta aux pieds de ce Prince, & prenant la parole : Seigneur, lui dit-il, après que ce Prince l'eut relevé, si ce que j'ai fait merite quelque récompense, je demande à Votre Majesté, qu'elle m'accorde sa protection, & qu'elle fasse en sorte, que Dom Manuel me donne Mathilde, que j'aime éperduement depuis que je suis revenu de mes voiages. Ah! Alphonse, s'écria le Roi de Castille, que me demandez-vous? Pourquoi voulez-vous que je sois ingrat? Et pourquoi desirez-vous de moi la seule chose que je ne vous puis accorder? Oui, Alphonse, demandez des Charges, des Gouvernemens, rien ne vous sera refusé; & si

si j'avois une fille, je vous la donnerois avec joye; mais, pour Mathilde, il n'y faut pas penser: & si vous l'aimez bien, vous serez ravi de voir, que je suis resolu de la mettre dans peu de jours sur le Trône de Castille. Quoi! Seigneur, reprit Alphonse tout transporté de douleur, Vostre Majesté veut lui faire épouser le Prince Dom Pedro? Non, Alphonse, repliqua le Roi: &, pour vous ouvrir mon cœur, non pas comme à un sujet, ni comme à un rival, mais comme à un ami qui m'a comblé de gloire par sa valeur, je vous dirai, que, depuis que, par des sentimens de Politique je changeai de sentimens pour Constance mere de Mathilde, j'en ai eu un repentir continuel; & j'ai eu lieu de croire, que tous les malheurs qui me sont arrivés ne me sont venus que de là: car, il est vrai, qu'il ne pouvoit pas y avoir un engagement plus solemnel. Cependant, comme des raisons d'Estat me porterent à épouser l'Infante de Portugal, dont j'eus des enfans, la chose n'eut plus de remede. Constance épousa Rodolphe, comme vous l'avez sceu, elle mourut en exil, & je suis persuadé que
je

je suis cause de sa mort, & qu'elle m'a haï jusqu'au dernier moment de sa vie. Depuis cela, Mathilde est revenuë, & l'on peut dire que c'est Constance resuscitée, tant elle lui ressemble: de sorte que, sans en rien témoigner, je l'ai aimée malgré moi, dès que je l'ai veuë. Cependant, la Reine vivant, j'ai caché mes sentimens, puisque je ne les pouvois vaincre: mais, depuis qu'elle est morte, j'ai crû que, pour me rendre le Ciel propice, je devois mettre Mathilde sur le Trône que sa mere avoit dû occuper; & cette amour innocente, si pleine de justice & de reconnoissance, s'est si fort emparée de mon cœur, qu'il n'est pas possible que je puisse changer de resolution. Dom Manuel sçait mon dessein, & il en est très-content. C'est pourquoi, genereux Alphonse, après avoir vaincu tous mes ennemis, & m'avoir sauvé la vie, travaillez à vous vaincre vous-même, & m'empêchez une seconde fois de mourir. Mais, croyez après cela, que si vous me demandiez la moitié de mon Estat, je le partagerois avec vous, pourveu que vous ne me demandassiez pas Mathilde. Oüi, Alphonse, poursuivit-il, je vous promets que vous serez

rez le premier & le plus heureux de tous ses Sujets : car, sçachant quelle est sa vertu, je ne vous exilerai pas, quoi que vous m'ayez avoüé l'amour que vous avez pour elle. Ah! Seigneur, s'écria Alphonse, que ne suis-je mort sur le champ de la victoire, puisque je devois être assez malheureux pour être rival de mon maistre, & un rival le plus infortuné qui fut jamais; car, enfin, je connois que les sentimens de vôtre Majesté en cette rencontre sont justes, grands, & genereux; que Mathilde est digne du Trône; & que je ne suis pas digne de Mathilde. Mais, Seigneur, puis-je encore, sans perdre la raison, aprés ce que votre Majesté m'a dit, oser lui dire, que je ne sçaurois cesser d'aimer Mathilde; & tout ce que je puis faire par respect pour vôstre Majesté, & par amour pour elle, est de mourir desesperé. Le Roi se trouva alors fort embarrassé; car, les obligations, qu'il avoit à Alphonse, étoient si grandes & si recentes, que la douleur qu'il voyoit sur son visage lui donnoit de la confusion. Un moment aprés, le regardant comme son rival, il étoit au desespoir de lui être obligé: ensuite, il avoit une extrême

envie

envie de sçavoir si Mathilde l'aimoit, & n'osoit s'en informer. Mais, pour Alphonse, il avoit une affliction qui n'eut jamais d'égale; car, en ce moment-là, il s'imagina, que, puisque Dom Manuel sçavoit le dessein du Roi, il l'avoit fait sçavoir à Mathilde, qui peut-être y consentoit; &, dans ce sentiment, il étoit prêt d'expirer de douleur: & ce qui le tourmentoit encore, c'est que le Roi lui parloit si obligeamment en le refusant, qu'il n'avoit pas sujet de s'en plaindre. En cet état des choses, on vint avertir le Roi, que les Maures se rallioient en allant vers Algezire, & qu'on pouvoit craindre, qu'ils ne fissent quelque surprise, étant encore quatre fois plus en nombre que les Castillans. Seigneur, reprit alors l'affligé Alphonse, je supplie votre Majesté de me permettre de les aller forcer à se rembarquer; je le ferai sans doute, ajoûta-t-il en lui parlant plus bas: je ne puis mourir plus glorieusement qu'en cette occasion, ni cesser d'aimer Mathilde qu'en expirant; &, vous verrez alors, Seigneur, jusques où je porterai la fidelité pour mon maître, & pour ma maîtresse. Allez, genereux Alphonse, lui répondit

dit le Roi parlant bas aussi bien que lui; achevez de me noircir d'ingratitude; mais, ne vous précipitez pas, je vous le défends; & ne vous plaignez pas tout seul; car, je suis aussi malheureux que vous. Ensuite plusieurs Capitaines étant entrez dans le cabinet du Roi, il donna ses ordres pour les troupes qu'il envoyoit avec Alphonse, qui partit à l'heure même: & pour lui il fut dans Tariffe, rendre graces au Ciel de la victoire qu'il avoit obtenuë, faisant travailler en même temps à reparer les fortifications de la ville. Cependant, Alphonse écrivit à Mathilde en partant, & envoya un des siens lui porter cette Lettre.

JE pars, Madame, pour aller chercher la mort, & pour ne vous empêcher d'être Reine: je ne sçai si je serai assez heureux pour la trouver. Je vous demande pardon de ne pouvoir me réjouïr de la grandeur qui vous attend; mais, je sçai bien que la plus violente & la respectueuse passion du monde merite que vous soyez affligée de vostre propre bonheur, & que vous ne montiez au Trône, qu'en répandant quelques larmes sur mon tombeau.

Après

Après avoir baillé ce billet à un des siens, il fut où son desespoir & son courage l'appelloient, & il y fut avec une douleur mortelle. Ah! infortuné Alphonse, disoit-il en lui-même, après avoir donné tous les ordres necessaires pour la marche de ses troupes, & pour envoyer reconnoître les ennemis, te voilà plus plus malheureux que tu n'as jamais été! Tous tes rivaux ne sont rien, en comparaison de celui qui fait aujourd'hui ton infortune. Dom Felix n'est plus, Dom Fernand ne fut jamais aimé, Dom Pedro est haï. Le premier étoit un ami infidelle: le second n'a osé paroître rival d'un Prince maistre de son frere; mais, ton Roi veut épouser ta maistresse, il ne te fait nulle injustice, & tu n'as qu'à te plaindre de ta fatale valeur, & de ta cruelle destinée, qui fait que tout ce qui semble être pour toi t'est contraire. Si tu eusses rendu Tariffe, si tu n'eusses pas delivré ton Prince, tu ne serois pas en l'état où tu te trouves. Mais, que dis-tu, lâche que tu és? reprenoit-il: ne songes-tu pas, que Mathilde ne t'auroit pas estimé, & que si tu n'eusses pas sauvé le Roi, elle eut été exposée

à

à la cruauté de Dom Pedro? Songe donc, Alphonse, songe, si tu serois assez genereux, pour t'éloigner pour toûjours, & pour laisser Mathilde dans la liberté d'être Reine. Ah non! ajoûtoit-il, en soûpirant, je ne puis croire que Mathilde elle-même voulust que je fusse son sujet. O cruel amour! ô tyrannique honneur! qui m'empêche de me determiner à rien! Je respecte le Roi, j'aime Mathilde, & la gloire; & ces trois grands interêts m'inspirent des sentimens si contraires, que je crois, que si je ne perds la vie; je perdrai la raison: mais, enfin, allons où nôtre destinée nous entraîne, vainquons & mourons, s'il se peut, afin d'être du moins regreté de ma maîtresse, & de mon maître. C'étoit en de pareils sentimens, qu'Alphonse alloit chercher les Maures qui s'étoient ralliés vers Algezire. Dom Fernand, de son côté, apprenant qu'Alphonse avoit obtenu sa grace du Roi, en eut plus de dépit que de joye; & la vertu de son rival, & l'obligation qu'il lui avoit, lui furent un supplice insupportable. Le portrait de Mathilde, qu'il sceut à Tariffe être entre les mains d'Alphonse, lui tint encore

core fort au cœur; & quand il pensoit, que sa maîtresse sçauroit un jour qu'il avoit donné sa peinture pour ne tomber pas au pouvoir, ni du Roi, ni d'Alphonse, il étoit dans une fureur, dont il n'étoit pas maître, & ne pouvoit se resoudre à souffrir, que celui à qui il devoit la vie, eût la peinture de Mathilde. Mais, pendant que Dom Fernand raisonnoit ainsi, qu'Alphonse alloit chercher les Maures; & que les Rois de Castille, & de Portugal, donnoient tous les ordres necessaires, en semblables occasions, Mathilde eût des sentimens bien differens; car, le jour, que l'armée de Castille devoit attaquer celle des Maures, elle fut dans une inquietude effroiable, & fut toujours avec sa chere Lucinde, à faire des vœux pour la conservation d'Alphonse, ou à s'entretenir de lui, mais, lorsqu'elle receut la Lettre, qu'il lui écrivit aussi-tôt aprés la victoire, elle en eut une joie extrême: elle fut pourtant moderée par l'arrivée de Dom Pedro, qui lui fit une visite, où il lui parla d'une maniere si dure, & si ingrate pour Alphonse, qu'elle en eut beaucoup d'inquietude. Mais, ce qui lui en donna bien davantage, fut la

se-

ſeconde lettre, qu'elle reçut de ce malheureux Amant; car, elle ne ſçavoit rien du tout du deſſein, que le Roi avoit de l'épouſer, Dom Manuel lui aiant bien dit, qu'il étoit fort obligé à ce Prince; mais, ne lui aiant rien expliqué davantage: de ſorte, qu'elle concluoit avec Lucinde, qu'il faloit, que cela regardât Dom Pedro. Le bruit, qui s'étoit répandu, qu'Alphonſe avoit demandé la liberté de Dom Fernand, & l'avoit obtenuë, l'embarraſſoit encore; & il y avoit des momens, où elle craignoit, qu'Alphonſe lui-même, par des ſentimens d'ambition, ne ſe réſolût à ſouffrir, qu'elle épouſât Dom Pedro. Mais, lui diſoit Lucinde, cela eſt hors d'apparence: ne voïez-vous pas, que ſa Lettre eſt triſte, tendre, & touchante? Helas! repondit Mathilde, je le voi & je le ſens: mais, je n'entends rien à tout cela; & ce qu'il y a de cruel, c'eſt que je revoi Alphonſe, dans un nouveau peril, & dans quelque étrange Avanture que j'ignore, & que je ne puis deviner. Mathilde ne fut pas long-tems dans cette incertitude: car, le Roi de Caſtille obligea Dom Manuel de le devancer, pour aller parler

à Mathilde, avant qu'Alphonse fût revenu, afin de lui proposer ce qu'il vouloit faire pour elle: mais, ce Prince ne lui avoit pas dit, qu'Alphonse en étoit amoureux; parce que sachant, qu'il lui devoit la vie, il craignit, que la reconnoissance ne l'empêchât de presser Mathilde, en cas qu'elle ne le voulût pas épouser: car, ce Prince appréhendoit, qu'elle n'aimât Alphonse, dont il voïoit, qu'elle étoit si tendrement aimée. Dom Manuel fut donc trouver Mathilde; & comme elle avoit beaucoup de respect pour lui, elle le reçut aussi avec beaucoup de témoignages d'amitié, après le danger, qu'il avoit couru. Enfin, Seigneur, lui dit-elle, le Ciel vous a preservé d'un grand peril. Oui, ma fille, lui dit-il; car, il l'appelloit ainsi: mais, ç'a été par la valeur d'un de vos amis; & le vaillant Alphonse m'a sans doute conservé le peu de vie, qui me reste: c'est pourquoi je vous prie, quand il sera revenu, de m'aider à reconnoître ce que je lui dois. Je le connois si genereux, reprit Mathilde, qu'il tire sa recompense de sa propre vertu; mais, Seigneur, qui vous a obligé de revenir ici devant le Roi. C'est, répon-

pondit-il, pour vous apporter la nouvelle, que vous ferez bien-tôt Reine. Moi! Seigneur, reprit Mathilde. Ah! de grace, ne me propofez rien, que je fois obligée de refufer: & foiez s'il vous plaît perfuadé, que je ne veux régner, que fur moi-même; & que Dom Pedro ne fera jamais mon mari. Me preferve le Ciel, reprit Dom Manuel, de vous propofer d'être femme de ce Prince; car, je fuis perfuadé, que s'il fe marie jamais, la vie de fa femme ne fera pas en fûreté. C'eft le Roi, qui vous veut époufer, & qui, fe repentant d'avoir autrefois manqué de parole à ma fille, veut réparer fa faute en vous époufant. Ah! Seigneur, s'écria-t-elle, fi vous fçaviez en quels fentimens étoit la malheureufe Conftance, & les commandemens qu'elle m'a faits en mourant, vous verriez bien, que je ne dois pas fonger à époufer le Roi de Caftille: & puis, Seigneur, vous me paroiffez fi perfuadé, que Dom Pedro feroit capable de toutes fortes de violences, que je ne comprens pas comment vous penfez, qu'il épargnât la vie d'une perfonne, qui auroit époufé le Roi fon pere, de qui il fe trouveroit rival; car, pour

vous dire les choses comme elles sont, Dom Pedro veut que je croïe, qu'il m'aime. Voulez-vous, que j'arme le fils contre le pere, & le pere contre le fils? Non, non, Seigneur, cela n'est pas possible; & je ne songe point à me marier: je n'ai nulle ambition, que celle de mourir libre; je vous supplie de ne me commander rien que je ne puisse faire. Mais, ma fille, reprit Dom Manuel, c'est être libre, que d'être Reine: & vous devez vous souvenir des persécutions, que nous avons souffertes pendant votre enfance. Seigneur, reprit Mathilde, je suis accoûtumée à l'éxil: j'ai une retraite en Avignon, qui ne me manquera jamais; & je vous supplie seulement de disposer le Roi à n'être pas surpris de se voir refusé. Dom Manuël la pressa encore; mais, ce fut inutilement. Cependant, Alphonse, aiant sçu, que les Maures n'avoient pas trouvé qu'ils fussent assez sûrment auprés d'Algezire, & avoient pris un autre chemin, changea aussi sa route: de sorte que, sachant mieux le païs, qu'ils ne le sçavoient, il fut les attendre à un assez long deffilé; & comme ils n'avoient pas été avertis de sa marche,

che, il acheva de les deffaire entierement: il prit même prisonnier un des fils du Roi de Maroc, qui se deffendit avec beaucoup de courage. De sorte que les deux Rois Maures ne songérent, qu'à méttre leurs personnes en sûreté: celui de Grenade se sauva dans Marbelle, & le Roi de Maroc fut s'embarquèr avec une précipitation si grande, que son propre cheval fut pris. Ainsi, il s'en retourna en diligence, en son païs, porter lui-même la nouvelle de sa deffaite, de peur que si elle y fût arrivée plûtôt que lui, son fils aîné, appellé Abderame, ne se saisist de sa couronne, & ne lui refusât l'entrée de son Etat. Jamais on n'a vû une telle chose; car, ceux, qui s'embarquerent, le firent avec tant de précipitation, que beaucoup, pour s'empêcher d'être tuez à terre, se noïerent en voulant se jetter tous ensemble dans leurs vaisseaux, dont ils laisserent même une grande partie. Mais, Alphonse, après avoir chassé tous les Maures, sans avoir trouvé la mort qu'il cherchoit, envoia en avertir le Roi, qui lui manda, qu'il croïoit à propos pour son service, qu'il se presentât devant quelques places, dont les

Maures s'étoient emparez, avant que de retourner le trouver. Alphonse reçut cet ordre avec une extrême douleur; car, il crût que peut-être, à son retour, il trouveroit que le Roi auroit épousé Mathilde: puis, un moment après, il se repentoit de l'avoir crû. Non, non, disoit-il. Mathilde, qui a pû resister à la passion d'Alphonse, ne se rendra pas à l'ambition. Mais, helas! disoit ce malheureux Amant, une couronne est plus difficile à refuser, qu'on ne pense. Allons donc soûtenir la fidelité de Mathilde par notre presence, & reprocher au Roi de Castille, qu'il est ingrat, de vouloir ôter la vie à un homme, qui la lui a conservée. Mais, non, reprenoit-il encore: il faut aller dans le chemin de la gloire jusques au bout: & je ne puis croire, que le Roi veuille forcer Mathilde à l'épouser; & si elle consent d'être Reine, je n'ai qu'à me resoudre à la mort. Allons donc achever de vaincre, avant que d'aller sçavoir si l'ambition aura vaincu l'amour dans le cœur de Mathilde. Mais, pendant qu'Alphonse s'en alla obéir aux ordres du Roi, les Rois de Castille & de Portugal allerent ensemble jusqu'au lieu qui s'appel-

pelle Caçalla de la Sierra, où ils se separerent avec de grands témoignages d'affection. Le Roi de Portugal ne voulut pour sa part du butin, qu'une douzaine de cimeterres très-riches, qu'il emporta, pour les conserver comme une marque glorieuse de s'être trouvé à cette bataille: aprés quoi, le Roi de Castille, fut reçu à Seville, avec toute la magnificence d'un triomphe. Jamais on n'a vû une joie, ni plus grande, ni plus universelle; & la seule Mathilde avoit une douleur incroiable de voir tant de marques de victoire, & de ne voir pas celui qui l'avoit veritablement remportée, puisque, sans Alphonse, on n'auroit pû vaincre. Elle fit cent résolutions differentes, en regardant cette superbe Entrée; mais, elle comprit, à la fin, qu'elle ne pouvoit rien résoudre, qu'Alphonse ne fût revenu. Elle se trouva pourtant obligée de s'expliquer plus qu'elle ne le vouloit, parce que le lendemain le Roi lui fit une visite; car, encore que Dom Manuel eût dit au Roi, qu'il trouvoit de la repugnance dans l'esprit de Mathilde, il lui avoit par prudence adouci la chose: de sorte que ce Prince en l'allant visiter crût, qu'il la per-

ſuaderoit. Mathilde le receut avec reſpect ; mais, avec beaucoup de mélancholie ſur le viſage. Il me ſemble, lui dit ce Prince, que je vous trouve bien triſte en un tems où la joye eſt ſi generale. Theodore & Lucinde, qui étoient avec elle, s'étant retirées par reſpect vers les fenêtres, laiſſerent à Mathilde la liberté de lui répondre. C'eſt un effet de mon malheur, Seigneur, reprit-elle modeſtement, d'avoir quelques chagrins particuliers, qui troublent la joye que j'ai du bonheur de ma patrie: mais, Seigneur, cela ne m'empêche pas de prendre toute la part que je dois à votre gloire. Prenez-en davantage à la vôtre, répondit-il, & ſouffrez, belle Mathilde, que je vous rende heureuſe: ſi j'étois plus jeune que je ne ſuis, je vous parlerois de l'amour que j'ai pour vous, avec tous les termes, que cette paſſion inſpire; mais, je croi que la déclaration d'amour la plus noble qu'un Roi puiſſe faire, c'eſt d'offrir une couronne à ſa maîtreſſe, & de mettre à ſes pieds tous les lauriers dont la victoire l'a accablé. C'eſt ainſi, Madame, pourſuivit ce Prince, que j'agis avec vous ; & je ne viens ici, que pour vous con-
ju-

jurer de vouloir être Reine de Castille, & de n'avoir pas la cruauté de me vouloir punir d'une faute pour laquelle Constance m'a tant haï. Seigneur, répondit Mathilde, je ne crois pas qu'il faille porter la vengeance au-delà du tombeau; & je proteste à vôtre Majesté, que j'ai toute la reconnoissance que je dois de l'honneur qu'elle me veut faire: mais, pour la reconnoître par une genereuse sincerité, je lui declare, que je ne la puis accepter, & que je ne l'accepterai jamais. Ah! Mathilde, lui dit-il en l'éloignant encore davantage de Theodore & de Lucinde, ne desesperez pas un Prince que vous faites passer en un instant du plus grand bonheur du monde à la plus grande infortune. Songez bien, ajoûta-t-il, à ce que vous dites. J'y ai pensé serieusement, reprit-elle; & je vous supplie, Seigneur, de ne me condamner pas sans m'entendre. Je vous dirai en peu de mots, que je n'ai jamais voulu me marier, & que si j'étois capable de m'y resoudre, ce ne seroit pas pour être Reine. Ah! je vois bien, repliqua le Roi, ce qui s'oppose à mon bonheur: vous aimez Alphonse; & j'ai le malheur d'avoir pour rival un

homme à qui je dois la vie, la victoire, & la liberté. J'avoüe hardiment, Seigneur, répondit-elle, que je prefere Alphonse à tous les hommes que j'ai jamais connus, que je lui ai des obligations infinies, que je viens de lui devoir la vie de Dom Manuël, & que je lui dois peut-être encore quelque chose d'aussi precieux, puisque sans lui je serois sous la puissance du plus injuste de tous les hommes. Mais, cependant, quelque estime, quelque reconnoissance, &, si je l'ose dire, quelque amitié que j'aie pour lui, je n'ai pû me resoudre de renoncer à la liberté en sa faveur; & si quelque chose m'y pouvoit porter, ce seroit le dessein que vôtre Majesté semble avoir de me vouloir forcer d'être Reine: car, enfin, Seigneur, si j'étois capable de me donner à quelqu'un, je serois la plus ingrate personne qui fut jamais, si ce n'étoit pas Alphonse. C'est pourquoi, Seigneur, ne faites pas éclater un dessein qui ne vous seroit pas glorieux, & qui mettroit peut-être dans l'esprit du Prince Dom Pedro des sentimens indignes de son rang. Quoi! Mathilde, reprit le Roi, Dom Pedro vous aime: & il est possible, qu'un Prin-

Prince, qui ne s'aime pas lui-même, puiſſe vous aimer? J'ai plûtôt lieu, répondit Mathilde, de prendre les témoignages de ſon affection pour des marques de haine, que pour des marques d'amour. Mais, enfin, Seigneur, il veut que je le croie: il hait Alphonſe, il l'a voulu perdre pluſieurs fois; & je ne dis cela à vôtre Majeſté, que pour la porter plus aiſément à me laiſſer en repos, à ne diviſer point la Maiſon Royale, & à ne deſeſperer pas le malheureux Alphonſe qui a eu le bonheur de ſervir ſi utilement vôtre Majeſté: je ne lui demande pas à l'épouſer, je ne veux que la liberté de n'épouſer perſonne. Le Roi l'écoutoit & l'admiroit tout enſemble, &, malgré qu'il en eut, il ſentoit qu'il l'aimoit éperdûement. Pour Dom Pedro, lui dit-il, je ne m'en mets pas en peine: il eſt jeune, il eſt violent; mais, il eſt mon fils: je ſçaurai bien le faire rentrer dans ſon devoir quand il en ſortira; mais, pour Alphonſe, j'avoue que je ſuis un ingrat. Mais, Mathilde, quand l'on aime veritablement, on ne peut jamais rien devoir de contraire à ſa paſſion, & tout doit ceder à l'amour. Je pourrois & je devrois

ſacrifier mon propre fils à Alphonſe; mais, je ne puis, ni ne dois, me ſacrifier moi-même. Je vous laiſſe donc huit jours pour y penſer: &, afin que vous ne ſoyez pas importunée de Dom Pedro, je vais lui défendre de vous voir. Ah! Seigneur, reprit Mathilde, ce Prince violent fera périr Alphonſe, s'il peut croire que c'eſt pour ſes interêts que vous l'empêchez de le voir. O! trop heureux Alphonſe! s'écria le Roi, je voudrois être auſſi aimé que toi, & avoir perdu la bataille: car, il me feroit plus agréable d'être vainqueur de Mathilde, tout vaincu que je ſerois, que d'être vainqueur des Maures. Après cela, il la quitta, & envoya querir Dom Pedro. On le trouva chez Jacinte entretenant Padille, qui venoit de voir la Princeſſe de Thunis, & les autres priſonniers. Jacinte avoit eu ordre du Roi d'en prendre ſoin. Il fut trouver le Roi ſon pere, qui lui dit, que, pour des raiſons qu'il ſçauroit dans peu, il lui défendoit de voir Mathilde. Ah! Seigneur, lui dit-il, je vois bien que vous voulez récompenſer Alphonſe en la lui faiſant épouſer: mais, ſi cela eſt, il faut que je meure deſeſperé; car, je ne puis ſouf-

souffrir qu'il soit heureux. Je vous assure, lui répondit le Roi, que ce n'est nullement mon dessein : obeïssez seulement, & ne m'en demandez pas davantage. Dom Pedro s'en alla en murmurant : il fut retrouver Padille, & sceut qu'elle étoit ensuite retournée parler à la Princesse de Thunis. Cependant, peu de jours après, Alphonse revint : mais, il jugea à propos d'envoyer un de ses Officiers appellé Leonce, dire au Roi, qu'il avoit emporté d'assaut Alcala & Bençaide, & qu'il s'étoit rendu maistre de Priegos & de la Tour de Mattéta. Il envoya aussi le Prince Abohamar, qu'il avoit pris au dernier combat, & un grand nombre de chariots remplis de tentes magnifiques, de drapeaux, & de cimeterres, dont la plûpart étoient ornés de pierreries ; & ensuite plus de deux mille chevaux d'une beauté merveilleuse, &, entre les autres, le cheval du Roi de Maroc, dont le mords étoit tout couvert de diamants d'un prix inestimable. La veuë de tant de choses magnifiques, & le rapport que fit Leonce au Roi de ce qui s'étoit passé, lui donna de la confusion, du dépit, & de l'admiration pour Alphonse :

mais, ne le fit pas changer sur le sujet de Mathilde. Il demanda à Leonce où étoit Alphonse, Leonce dit qu'il arriveroit le lendemain, & fit entendre adroitement, que, par modestie, il n'avoit pas voulu amener lui-même ce magnifique butin. Ensuite le Roi, aprés avoir donné ordre qu'on mist le fils du Roi de Maroc en une tour separée des prisonniers qu'on gardoit moins severement, & ordonné de tout le reste, entra seul dans son cabinet, & Leonce fut chez Mathilde, à qui il ne dit autre chose sinon qu'Alphonse la verroit le jour suivant: elle fut surprise de ne recevoir point de Lettres de lui: mais, aprés avoir dit cela, il fut chez Lucinde, à qui il rendit un billet, où il n'y avoit que ces paroles.

JE ne serai que demain à Seville pour tout le monde; mais j'y serai au soir pour vous: faites, s'il se peut, que je puisse voir l'incomparable Mathilde, sans qu'on le sçache; afin que je puisse sçavoir quel sera mon destin: trompez la plûtôt pour me rendre cet office, car, il y va de mon repos, & peut être de ma vie.

Lucinde dit à Leonce qu'elle feroit ce

ce qu'Alphonse desiroit: elle n'écrivit pas; car, cet Officier ne devoit pas retourner vers Alphonse. Cependant, ce malheureux Amant quitta tout son train, & ne mena qu'un Ecuyer avec lui, s'en retournant à Seville le plus triste & le plus infortuné du monde; car, il craignoit & il esperoit; mais, la crainte étoit bien plus forte que l'esperance. Comme il alloit donc s'entretenant lui-même, il entendit des chevaux derriere lui, qui venoient avec precipitation, & vit Dom Fernand, qui avoit été mis en liberté, & qui avoit sceu, comme je l'ai dit ailleurs, qu'il lui devoit la vie, puisque sans lui le Roi de Castille l'eust fait perir en sujet rebelle, & lui eût fait perdre la tête. Ah! Alphonse, s'écria Dom Fernand, qu'il est fâcheux d'avoir tant d'obligation à un rival qui va être le plus heureux de tous les hommes! Mon destin, reprit Alphonse, n'est pas tel que vous le pensez, & vous êtes peut-être moins infortuné que moi. Celà ne peut être, repliqua Dom Fernand. Mais, genereux Alphonse, puis-je vous avoir encore une obligation, qui me sera plus sensible que toutes celles que je vous

ai déja? C'est de me rendre le portrait de Mathilde, que je sçai vous être tombé entre les mains pendant le siege de Tariffe. Songez, que vous l'allez voir, & que je suis un miserable, qui ne la verrai peut-être jamais. Ne refusez donc pas cette grace à un infortuné, qui n'en peut esperer d'autre. Ce que vous me demandez n'est pas juste, reprit Alphonse: & un cœur, qui sçait bien aimer, est incapable de se deffaire d'une chose si précieuse. Ah! Alphonse, repliqua Dom Fernand, si vous me refusez, je crains que la reconnoissance que je vous dois ne devienne plus foible, & que ma passion ne soit la plus forte. Vous ferez ce qu'il vous plaira, répondit froidement Alphonse; mais, je ne vous rendrai pas le portrait de Mathilde; elle ne vous l'a pas donné, vous l'avez donné volontairement, je l'ai eu par hazard & par bonheur, & je le sçaurai bien garder. Encore une fois Alphonse, dit Dom Fernand, ne me forcez point à être ingrat: vous allez être heureux, vous meritez de l'être, vous avez sauvé l'Estat, & vous m'avez sauvé moi-même. Allez donc joüir de vôtre bonheur: possedez Mathilde,

j'y consens malgré moi; mais, rendez-moi son portrait. Pour vous témoigner, dit Alphonse, que je fais tout ce que je puis, je m'engage à vous envoyer le portrait de Mathilde, si Mathilde peut être à moi. Ah! Alphonse, dit Dom Fernand, quelle condition m'imposez-vous? Otez-moi plûtôt la vie; car, aussi bien, ajoûta-t-il transporté de fureur & d'amour, on ne peut jamais rien devoir à un rival. Alphonse, qui étoit affligé, répondit fierement à Dom Fernand, qu'il étoit las d'obliger un ravisseur de Mathilde; de sorte que Dom Fernand mettant l'épée à la main, comme un furieux, il fit douter un instant s'il se vouloit tuer lui-même, ou s'il vouloit tuer son rival. Alphonse, mettant aussi l'épée à la main, gagna la croupe de son cheval, lui arracha son épée, & la lui rendit. Dom Fernand, honteux de son action, & confus de la generosité de son rival, lui demanda pardon de sa violence. Et, prenant la parole, Du moins, dit-il, trop heureux Alphonse, quand vous serez encore plus heureux que vous n'êtes, dites à Mathilde, que l'amour que j'ai pour elle est si grande, qu'elle m'a forcé d'être in-

grat.

grat. Après cela, Dom Fernand poussa son cheval, & s'enfonça dans un bois qui étoit assez proche, sans attendre nulle réponse. Cependant, Alphonse attendit qu'il fust noir; & comme les jours étoient déja assez courts, il entra dans la ville sans craindre d'être connu, & fut chez Lucinde par des rues détournées. Il envoya son Escuyer auparavant: on lui ouvrit la porte du jardin, il fut enfin dans le cabinet de Lucinde, où Mathilde sans sçavoir qu'il y deust venir, s'étoit renduë. Quand elle vit Alphonse, elle fut agreablement surprise; car, enfin, elle le voyoit couvert de gloire, & ayant échappé mille perils: mais, après ce premier mouvement de joye, elle fit un grand soûpir, & regarda Alphonse d'une maniere qui l'affligea sensiblement. Helas! Madame, lui dit-il, que me disent vos yeux? Me regardez-vous déja comme un sujet, & ne me regardez-vous plus comme un Amant respectueux & fidelle, qui vient à vos pieds recevoir l'arrêt de sa mort? L'état où je me trouve est si malheureux, reprit Mathilde, que je ne puis répondre de mes propres sentimens. Mais, Madame, repliqua Alphonse

phrase en soûpirant, pouvez-vous me dire du moins, si vous voulez être Reine, si l'ambition m'a chassé de vôtre cœur, & si vous avez resolu ma mort, en vous resolvant d'épouser le Roi? Helas! Alphonse, répondit-elle, que voulez-vous que je vous dise? Ne sçavez-vous pas bien, que je ne veux épouser personne? Je ne sçai que trop, Madame, reprit-il, que vous ne m'avez pas voulu épouser; mais, il y a une grande difference entre Alphonse & le Roi de Castille: &, pour vous ouvrir mon cœur en une si triste occasion, j'ai lieu de craindre, que vôtre aversion pour le mariage n'ait été un effet de vôtre ambition, &, qu'à moins que d'épouser un grand Roi, vous n'ayez pû vous y résoudre. Ah! Alphonse, lui ditelle en soûpirant, vous êtes plus ingrat que vous ne pensez: & si ce n'étoit, que je viens de vous devoir la vie de Dom Manuel, j'aurois bien dè la peine à ne me plaindre pas de vous. Helas! Madame, reprit Alphonse, si vous sçaviez tous les sentimens de mon cœur, vous me plaindriez au lieu de vous plaindre de moi: car, enfin, je ne suis pas assez préoccupé,

cupé pour ne pas connoître, que si la generosité, opposée à l'amour, pouvoit subsister avec une grande passion, je devrois m'éxiler volontairement pour toujours, ou mourir à vos pieds en vous priant de monter au Trône de Castille; & je trouve moi-même, que j'ai une audace & une injustice extrême de pretendre que vous deviez refuser une couronne pour l'amour de moi: mais, malgré tout cela, mon cœur le desire, mon amour le pretend; & je mourrai à vos yeux, si vous me preferez qui que ce soit. Non, non, Alphonse reprit-elle, ne craignez pas que cela puisse arriver, je vous ai l'obligation de m'avoir offert une fois de renoncer à toute sorte d'ambition pour l'amour de moi: je veux faire la même chose pour l'amour de vous; & je vous confesse hardiment, que, sans cette occasion, qui me fait ce me semble trouver de la gloire à refuser d'estre Reine, vous auriez peut-être ignoré toute vôtre vie jusqu'où va la tendresse de mon cœur pour vous. Mais, je vous confesse, que je ne puis souffrir, que vous me puissiez soupçonner de vous quitter pour la fortune: vostre merite & vôtre vertu vous ont mis
dans

dans mon cœur au-dessus de tous les Rois de la terre. Je vous en ai fait un secret, de peur de vous donner lieu de me soupçonner de trop de foiblesse; mais, en cette rencontre, où il s'agit de faire voir de la fermeté, en méprisant ce qui a accoûtumé d'éblouïr tout le monde, vous verrez si je sçai être fidelle, & si je ne tiendrai pas plus que je ne vous ai promis. Ah! Madame, s'écria Alphonse, ce n'est pas assez de mourir mille fois pour reconnoître ce que je viens d'entendre. Mais enfin, Alphonse, reprit Mathilde, songez vous-même, si, après avoir rendu de si grands services, que vôtre ambition peut aspirer à tout, vous pourrez vous resoudre à renoncer à toutes sortes de pretentions, & à être malheureux; car, je prevois bien que mon refus va vous attirer mille infortunes. Songez donc encore une fois, si vous pourrez vous y resoudre. Ah! Madame, que me demandez-vous? s'écria Alphonse. Croyez, je vous en conjure, que je suis resolu à l'exil, à mille supplices, & à la mort même, plûtôt que de souffrir que vous soyez jamais à personne. Comme ils en étoient-là, on entendit un grand bruit;

&

& en même temps un Capitaine des Gardes parut, qui vint dire à Alphonse, qu'il avoit ordre du Roi de le conduire auprés de lui, & de laisser des gardes à Mathilde, pour la ramener chez Theodore. Cet ordre surprit extrêmement Mathilde, Alphonse, & Lucinde; mais, cette surprise n'ébranla point leur constance. Adieu, Madame, dit Alphonse en regardant Mathilde d'une maniere la plus touchante du monde, je m'en vai obeïr au Roi. Et moi, interrompit Mathilde, je vai lui resister. Souvenez-vous, Madame, de ce que vous m'avez promis, reprit cet Amant affligé. Et vous, Alphonse, ajoûta-t-elle, ne vous repentez pas d'être malheureux pour l'amour de moi: car, je ne me repentirai jamais de preferer la Vertu à la Fortune. Après cela, Alphonse fut obligé de s'en aller; mais, comme on le menoit au Roi, celui qui le conduisoit reçut ordre de le mener à la même tour où l'on avoit mis le fils du Roi de Maroc; de sorte que le vainqueur & le vaincu furent traitez également. Cette violence parut fort étrange à Alphonse: &, lorsque le Capitaine des Gardes le quitta, Vous direz au Roi, lui

lui, dit-il, que je ne lui demande pour toute recompense du peu de service que je lui ai rendu, que de laisser Mathilde en liberté. Cependant, cette belle personne fut conduite par un autre Officier chez Theodore, avec qui elle demeuroit. Elle y fut gardée, non pas en prisonniere, mais comme si elle eût déja été Reine. On sçut après, que ce qui avoit causé la prison d'Alphonse, fut, qu'aiant mandé le matin au Roi, qu'il n'arriveroit que le lendemain, ce Prince fut pourtant averti, qu'il étoit venu le soir, qu'il étoit entré chez Lucinde, & que Mathilde y étoit: & ce fut par l'artificieuse Padille, que cela fut découvert; car, elle avoit gagné une des filles de Mathilde, qui le lui manda: de sorte que le Roi de Castille, ne doutant pas que cette entrevue ne fût contre lui, & croiant même, qu'elle se faisoit pour concerter ensemble de sortir de Séville la nuit suivante, son amour le troubla de telle maniere, que ce Prince oublia tout ce qu'il devoit à Alphonse, pour s'assurer de lui & de Mathilde. Mais après avoir donné ordre qu'on lui amenât Alphonse, il ne put se resoudre à le voir, & l'envoia en pri-

prison. Cette avanture fit un éclat terrible dans la Cour, & tout le monde plaignoit Alphonse : cependant, on ne disoit quoi que ce soit à cet illustre prisonnier, & il ne sçavoit nulle nouvelle ; mais, pour Mathilde, le Roi la voioit tous les jours, & lui faisoit parler continuellement par Theodore, qui étoit fort ambitieuse : on empêcha même Lucinde de voir Mathilde ; & le Roi dit à Dom Manuël, qu'il vouloit, qu'il contraignît Mathilde à l'épouser : mais, Dom Manuël fut assez genereux, pour lui dire, que, quand il avoit parlé la premiere fois à Mathilde, il ne sçavoit pas, ni qu'Alphonse l'aimât, ni qu'elle eût nulle amitié pour lui ; mais, que l'aiant sçu depuis, il ne pouvoit en honneur la forcer d'abandonner un homme à qui il devoit la vie. Le Roi, écoutant cela comme un reproche qu'on lui faisoit, s'emporta, & contre Dom Manuël, & contre Alphonse, & même contre Mathilde : il convenoit pourtant, qu'il devoit toutes choses à Alphonse, & offroit de le faire le plus grand de son Etat, si Mathilde vouloit être Reine ; mais, en même tems, il n'y eut point d'injustice dont il ne parût qu'il seroit capable,

ble, si elle ne changeoit de sentimens. Pendant tout cela, Alphonse étoit au plus malheureux état qu'on se puisse imaginer; car, il se figuroit à tous les momens, qu'on viendroit lui annoncer que Mathilde auroit été forcée d'épouser le Roi. Mathilde, de son côté, étoit en une apprehension continuelle pour la vie d'Alphonse: car, elle se souvenoit, que le Roi de Castille, dans le commencement de son regne, avoit fait assassiner un Prince intime ami de Dom Manuël; de sorte qu'elle croïoit qu'il étoit encore plus aisé de se porter à se deffaire d'un rival. Ainsi, elle craignoit quelquefois, que sa fidelité ne coûtât la vie à Alphonse; & c'étoit la seule chose, qui la tourmentoit: car, du reste, elle trouvoit de la gloire, & du plaisir, à refuser d'être Reine. Elle craignoit encore, que Dom Pedro ne fist de son côté quelque chose pour le perdre; & elle se voïoit enfin sans nulle consolation. Cependant, cette violence fut blâmée de toute la terre; & ces deux vertueuses personnes furent plaintes universellement: les gens de guerre murmuroient, & penserent se soûlever. L'armée deputa vers le Roi: les habitans de Tariffe firent la mê-
me

me chose; mais, cela même irrita encore ce Prince, & l'on ne pouvoit concevoir à quoi tout cela devoit aboutir. On voïoit Dom Pedro continuellement avec Padille, excepté quand elle étoit avec la Princesse de Thunis, & les autres prisonnieres. Les choses aiant été quelques jours en cet état, une nuit qu'Alphonse repassoit toutes ses infortunes dans son esprit; il entendit quelques voix à la chambre qui étoit au dessous de la sienne; car, dans la précipitation avec laquelle on l'avoit mené en ce lieu-là, on n'avoit pas pensé à l'éloigner davantage du Prince de Maroc, qui étoit au dessous de lui; joint que, comme c'étoit un prisonnier sans crime, il ne s'agissoit simplement que de répondre de sa personne. Alphonse prêtant donc l'oreille attentivement, il entendit, que celui qui parloit disoit au Prince de Maroc, qui entendoit fort bien l'Espagnol, Ne vous informez pas du lieu où je veux vous conduire. Il ne put ouïr la réponse; mais, il entendit, qu'on ouvroit la porte, qu'on montoit l'escalier, & qu'on s'arrêtoit avec une tierce personne, dont il ne put reconnoître la voix: mais, il comprit par ce

que cet inconnu dit au Prince de Maroc, qu'il n'avoit pas voulu entrer dans sa chambre, de peur d'être entendu par un soldat, qui couchoit dans sa garderobe; & que l'Officier, qui avoit ouvert la chambre, avoit mieux aimé le faire sortir dans l'escalier, afin d'être plus seurement, & plus loin de ceux qu'il pouvoit craindre. Alphonse, entendant cela, s'approcha doucement de sa porte, & entendit distinctement ces paroles, quoi qu'elles fussent prononcées assez bas: Ne me demandez point, qui veut delivrer la Princesse de Thunis, les autres prisonnieres, & vous; & promettez seulement de donner un asyle à ceux qui vous auront delivrez; quand on vous aura envoyez à la Cour de Grenade, où vous serez en seureté. Alphonse entendit, quoi qu'avec peine, que ce Prince jura, qu'il garderoit inviolablement ce qu'il auroit promis, & qu'il promettroit toutes choses pour obtenir la liberté de la Princesse Fatime, & la sienne; mais, il demanda, comment cela seroit possible? On lui dit donc, que, dans deux jours, precisément au milieu de la nuit, on mettroit le feu en plusieurs endroits de la ville; & que, pendant cette confusion, on viendroit à lui, qu'on le tireroit de

la tour où il étoit, qu'on en feroit autant de la Princesse, & des autres prisonnieres, & qu'en les tirant de leur prison, on mettroit aussi le feu au lieu d'où on les tireroit, afin qu'on pût croire, qu'elles s'étoient brûlées; mais qu'il ne s'informât pas davantage, qui conduisoit cette entreprise, qui ne pouvoit manquer de réüssir. Le Prince de Maroc promit tout ce qu'on desira; & Alphonse se demanda plusieurs fois, s'il ne songeoit point, & s'il avoit bien entendu; mais, enfin, n'en pouvant pas douter, il se trouva dans un embarras extrême. Il s'imagina, que cette entreprise venoit de Dom Pedro, qui, sans rien considerer que sa passion, vouloit faire tout périr. Il crut même, que Mathilde avoit épousé le Roi; & que c'étoit cela, qui causoit cet horrible dessein: puis, un moment après, il se figuroit, au contraire, que Mathilde resistoit au Roi, & que Dom Pedro faisoit cette violence-là, pour enlever Mathilde, afin que du moins elle ne fût à personne. Mais, enfin, il concluoit toujours, que, de quelque maniere que ce fût, on devoit mettre Seville en état d'être brûlée; qu'on pouvoit exposer le Roi & Mathilde à mourir; & ne considerait point, qu'il

pouvoit aussi être brûlé: car, comme il avoit perdu quelques paroles, il y avoit apparence, que ce qu'il n'avoit pas entendu, étoit qu'on mettroit aussi le feu à la tour où il étoit, quand le Prince de Maroc en seroit sorti, aussi bien qu'au lieu où étoit la Princesse de Thunis, quand elle en seroit sortie. Mais, Alphonse ne faisoit nulle reflexion sur sa propre conservation, & se trouvoit fort embarrassé pour faire avertir le Roi de Castille, parce qu'il ne pouvoit donner nulle preuve de ce qu'il avanceroit: ne sçachant pas même, si ceux qui alloient à sa chambre n'étoient pas de cette conspiration. Enfin, neantmoins, il fit supplier le Roi qu'il pust entretenir quelqu'un en qui il eust une entiere confiance. Il se trouva, que l'Officier, à qui Alphonse donna cette commission, n'étoit pas de l'entreprise: c'est-pourquoi il fit le message d'Alphonse au Roi, qui, croiant qu'il vouluc encore encore s'opposer à son intention, fut un jour entier à se resoudre; de sorte que le peril s'avançoit de moment en moment: car, dès que le Roi eut parlé à Dom Pedro comme il avoit fait, & que ce jeune Prince eût vû ensuite qu'Alphonse étoit arrê-

té, que Mathilde étoit déja gardée comme Reine de Castille, & qu'il ne la pouvoit plus voir, il entra en une rage si grande, qu'on n'a jamais rien vû de pareil: il comprit par-là, qu'il faloit de necessité que Mathilde fust Reine de Castille, ou que si le Roi se repentoit, qu'elle épouseroit Alphonse; & l'une ou l'autre de ces deux choses lui étoit insupportable. Il se cacha de Dom Juan, qui lui étoit devenu suspect pour les interêts d'Alphonse, & ne consulta que Padille & le Capitaine de ses Gardes, qui l'avoit servi en plusieurs violences, & particulierement lorsqu'il avoit fait mettre le feu à la belle maison de Lucinde. Le souvenir de cet embrasement flattant même son imagination, il ne se fit pas un moindre plaisir de la pensée de pouvoir brûler Seville, qu'un autre Prince s'en étoit fait autrefois de celle de pouvoir brûler Rome. Il ne cherchoit la diversité que dans les crimes, & ne se soucioit pas d'en trouver aux moyens qu'il employoit pour les commettre; ainsi il eut encore recours au feu, pour satisfaire sa rage, plûtôt que son amour. Padille fut ravie de se voir dans cette confidence, & ne douta point qu'elle ne

ne vint à s'emparer de son esprit. Ils parlerent donc de l'état des choses : & comme, dans la fureur où étoit Dom Pedro, tout étoit devenu fureur dans son ame, il ne songea plus à Mathilde, comme un Amant qui vouloit être heureux, mais comme un furieux qui la vouloit ôter également, & au Roi, & à Alphonse. Padille proposa de mettre en liberté, & les prisonniéres, & le Prince de Maroc, & de supposer qu'ils avoient gagné leurs gardes ; mais, Dom Pedro ajoûta, qu'il faloit mettre le feu aux lieux d'où on les avoit tirez. Padille promit qu'une des femmes de Mathilde feroit ce qu'elle voudroit : & Dom Pedro s'assuroit de suborner quelques uns de ses gardes, pour la lui livrer, & qu'en suite on la meneroit avec la Princesse de Thunis & le reste des prisonniers, & que de cette sorte il l'ôteroit, & au Roi, & à Alphonse, & la retireroit quand il voudroit. Padille fit semblant de vouloir s'opposer à une partie de cette violence ; mais, enfin, ils en convinrent ; & ce fut le premier jour de leur union, étant certain que depuis cela Dom Pedro aima Padille avec une passion extrême : & il ne faut pas s'étonner si une amour née dans le crime, & dans la rage,

eut des suites si funestes ; car, toute la terre a sçu, que ce fut cette dangereuse personne, qui, plusieurs années après, fit que Dom Pedro mit Blanche de Bourbon sa femme en prison, & qu'il la fit empoisonner. Mais, enfin, Dom Pedro, ayant resolu cet horrible dessein, se mit en devoir de l'executer ; &, comme il n'épargnoit rien pour le faire reüssir, il en vint à bout. Il gagna deux gardes de Mathilde, & un Officier de la tour où étoit le Prince de Maroc : & Padille répondit de celui qui gardoit la Princesse de Thunis, qui étoit amoureux d'elle il y avoit long-temps. Enfin, la chose fut conduite à tel point, qu'elle se devoit executer la nuit suivante : de sorte qu'Alphonse étoit dans une impatience extrême, de voir que le Roi ne lui envoyoit personne : mais, à la fin, il pressa encore ce même Officier, & l'obligea d'aller dire au Roi qu'il s'agissoit de sa propre conservation ; de sorte qu'il lui envoya Dom Gonçalès, en qui il se confioit. Dès qu'Alphonse le vit, il lui conta ce qu'il avoit entendu, jusques aux moindres circonstances, après quoi il le conjura de dire au Roi, qu'il s'estimoit encore heureux dans son infortune, de pouvoir lui ren-

dre

dre ce service-là. Il pria Gonçalès de lui dire des nouvelles de Mathilde; mais, Gonçalès lui répondit, que le Roi lui avoit défendu de lui en rien dire. Ah! injuste Prince, s'écria Alphonse, c'est porter la cruauté trop loin; mais, fais ce que tu voudras, tu ne sçaurois m'empêcher d'être jusqu'au dernier moment, & sujet fidelle, & constant Amant. Allez donc, Gonçalès, lui dit-il, les momens sont précieux; & je suis persuadé, que la nuit prochaine sera fatale au Roi, s'il n'y donne ordre. Mais, que peut faire ce Prince, lui répondit Gonçalès, ne sçachant point qui sont les conspirateurs. Il peut, repliqua Alphonse, changer le Prinse de Maroc de prison, & changer aussi tous ceux qui le gardent, faire la même chose à la Princesse de Thunis & aux autres prisonnieres, observer bien ceux qu'on ôtera; car, croyant que leur trahison est découverte, quelqu'un des conspirateurs s'étonnera, & se fera connoître par sa crainte. Dom Gonçalès rapporta fidellement au Roi tout ce qu'Alphonse lui avoit dit. Cette action le toucha sensiblement: il trouva l'expédient qu'Alphonse avoit proposé très-bon. Il fit donc mettre sous les ar-

mes les troupes qu'il avoit à Seville, fit changer de lieu au Prince de Maroo, & l'envoya à Burgos, & la Princesse de Thunis à Medina-Sidonia. Cet ordre étonna quelques-uns de ceux qu'on avoit gagnez qui s'enfuirent; & un Officier de la tour où étoit le Prince de Maroc se trouva poignardé dans les rues le lendemain; & l'on ne douta pas que les Chefs de la conjuration ne l'eussent fait mettre en cet état pour l'empêcher de parler. Cependant, Dom Pedro faisoit l'empressé à vouloir sçavoir la cause de ce changement; mais, le Roi ne lui en dit autre chose, si-non qu'il avoit jugé à propos d'éloigner davantage ces prisonniers. Il étoit pourtant vrai, qu'un des conspirateurs, hardi & habile, avoit fait demander une audience secrete au Roi, qui la lui accorda, avec toutes les précautions qui pouvoient mettre sa personne en seureté. Cet homme l'avoit même obligé par serment, à lui pardonner, & à lui donner quelque recompense. Le Roi lui promit ce qu'il voulut; ensuite dequoi, il lui conta la conjuration d'un bout à l'autre, & le Roi connut alors clairement, qu'il devoit encore une fois la vie à Alphonse. Il congédia cet homme, lui tint sa parole,

role, & lui commanda de ne reveler à qui que ce fût les Chefs de cette conjuration. Mais, aprés cela ; se trouvant seul, il repassa dans son esprit, cette terrible avanture, & cet effroiable peril, & pour lui, & pour Mathilde. Il eut honte de son ingratitude pour Alphonse : &, par un sentiment d'amour, il eut peur, que Dom Pedro, s'il épousoit Mathilde par force, ne se portât à la derniere extrémité, & contre elle, & contre lui. Il commença même de croire, que le Ciel le punissoit d'avoir voulu contraindre la fille d'une personne à qui il avoit manqué de parole, & d'être ingrat envers un homme, à qui il devoit toutes choses ; & cet affreux péril, qu'il venoit d'éviter, lui fit un véritable repentir dans l'ame. Pense, disoit-il, Prince malheureux, que sans Alphonse, Mathilde seroit, ou esclave entre les Maures, ou reduite en cendre : pense, que tu serois peut-être toi-même, ou brûlé, ou assassiné. Cesse donc d'être injuste, pour commencer d'être heureux : renonce enfin à l'amour, & ne renonce plus à la gloire. C'en est fait, ajoûta-t-il, je me veux vaincre moi-même. Mais, le pourrai-je, foible & malheureux que je suis ? reprenoit-

il. Oüi, il le faut, & par amour pour Mathilde, & par reconnoissance pour Alphonse, & par un interêt de gloire, pour moi-même. Si tu épousois Mathilde, disoit-il, tu aurois contre toi, & ton propre fils, & celui à qui tu dois toutes choses; mais, si tu la donnes à Alphonse, il te deffendra contre Dom Pedro, comme il t'a deffendu contre les Maures. Pense donc, qu'en cette rencontre, la Politique veut ce que la Justice & la Gloire demandent. Resou-toi, ou par vertu, ou par raison, ou par interêt, ou par amour; & ne balance pas davantage. Il hésita pourtant encore quelque tems: il se tût, il marcha en révant, il soûpira, il fut prêt de se repentir de tant de sentimens vertueux. A la fin, il commanda, qu'on dît à Dom Pedro, qu'il vouloit parler à lui; mais, il n'étoit pas en état d'obéir: car, étant au desespoir de ce qui étoit arrivé, il étoit allé à la chasse, pour cacher son chagrin, & ne sachant presque ce qu'il faisoit, son cheval s'étant cabré l'avoit renversé, & il s'étoit blessé considerablement à une jambe; de sorte qu'on l'avoit mis à un château proche du lieu où il chassoit. Le Roi, le sçachant, se contenta de lui envoïer ses Chirurgiens: & cet

habile

habile Prince cacha par Politique la part qu'avoit Dom Pedro à ce qui s'étoit passé; mais, il envoïa querir Alphonse, & Dom Manuël en même tems, sans s'ouvrir à ceux qui porterent cet ordre. Cependant, le malheureux Alphonse ne sçavoit que penser, lorsqu'on le conduisoit vers le Roi. Est-ce, disoit-il en lui-même, pour rendre hommage à Mathilde en qualité de Reine, ou pour me faire mourir de douleur, en la voiant au pouvoir d'un autre. Mais, enfin, on le fit entrer dans le cabinet du Roi, où il demeura seul auprès de lui, excepté Dom Manuël. Lorsque le Roi le vit, il fut fort émeu; mais, se faisant un grand effort, Enfin, Alphonse, lui dit-il, je cede à votre vertu: je suis honteux de vous devoir tant de fois la vie, & de vouloir vous rendre malheureux; je vous rends la liberté, & je laisse à Dom Manuël celle de vous donner Mathilde. Ah! Seigneur! s'écria Alphonse, en se jettant à genoux, puis-je croire ce que j'entends? Oüi, Alphonse, ajoûta ce Prince: mais, c'est à Dom Manuël à porter cette nouvelle à Mathilde; car, si je la voïois, je n'oserois répondre de ne me repentir pas de m'être repenti. Seigneur, reprit Alphon-

se, s'il faut s'exposer à mille perils pour Votre Majesté, j'y consens avec joie. Et pour moi, dit Dom Manuel, je me trouverai le plus heureux du monde, d'obeir toute ma vie à un Prince qui se soûmet à la Raison, contre ses propres inclinations. Hé de grace, reprit le Roi, ne me louez point tant: faites seulement, que Mathilde cesse de me haïr, & qu'Alphonse ne se souvienne plus de mon injustice pour lui. Non, Seigneur, reprit-il, je ne me souviendrai jamais que de vos bontez. Allez donc, dit-il, à Dom Manuel, conduire Mathilde à Lerma: car, encore une fois, si je la revoiois, je ne serois peut-être pas assez fort contre mon propre cœur; & je permets à Alphonse de vous y suivre, & de l'épouser si elle le veut. Il ne fut jamais une joye égale à celle d'Alphonse, & jamais commandement ne fut si promptement executé. Dom Manuel mena Alphonse à Mathilde, qui fut si surprise, qu'elle ne put témoigner son étonnement. Enfin, ma fille, lui dit-il, vous êtes libre. Le Roi consent que vous épousiez Alphonse: je vous le commande autant que je le puis, & la Raison vous l'ordonne: car, enfin, quand vous serez sa femme, vous ôterez tout su-

sujet, & au Roi, & au Prince Dom Pedro, de vous persecuter, comme ils ont fait. Ah! Seigneur, interrompit Alphonse, voiant que Mathilde rougissoit, & ne répondoit pas, je vous conjure de n'emploier, ni le nom du Roi, ni votre autorité, pour me rendre heureux, & que je ne doive Mathilde, qu'à Mathilde même. J'avoue, dit cette charmante fille, avec une modestie pleine de douceur, que si j'avois suivi mon inclination, je n'aurois jamais consenti à ce que vous desirez, quoi que je vous estime plus que je ne le puis exprimer. Mais, puisque Dom Manuël, à qui je dois toute sorte de respect, me l'ordonne, je ne craindrai pas de dire devant lui, que, dès que j'ai pû avoir le plaisir de refuser une couronne, pour l'amour de vous, j'ai crû, que vous aiant donné cette marque de mon affection, je ne devois plus refuser de rendre nôtre fortune inseparable, & qu'une amitié aussi forte ne vous paroîtroit pas assez innocente sans cette condition: car, si je vous l'avois pû toûjours cacher, vous auriez eu bien de la peine à me faire changer de sentimens. Quoi qu'il en soit, j'obéïrai à Dom Manuel; mais, ce sera à condition, que vous serez

pour moi; ce que j'ai fait pour vous c'est-à-dire, que vous renoncerez à la Cour & à l'Ambition: car, je ne pourrois plus vivre sous la domination de deux Princes, qui ont eu tant d'injustice, & pour vous, & pour moi. Helas! Madame, reprit Alphonse, je suis prêt de vous suivre dans une Isle inhabitée, si vous y voulez aller: vous m'y tiendrez lieu de patrie, de fortune, & de gloire. Oüi, Madame, vous me serez toutes choses; & je suis si charmé de vôtre vertu, aussi bien que de vôtre beauté, que je vous prefererois à toutes les couronnes du monde. Dom Manuel trouva en effet très-à-propos, qu'ils s'éloignassent de la Cour, sous quelque honnête prétexte. Mais, enfin, dès le lendemain; Dom Manuël mena Mathilde à Lerma, accompagnée de sa chere Lucinde, & de Theodore, qui étoit pourtant fâchée, que sa parente ne fût pas Reine. Alphonse y fut en même tems; & ce jour-là même Mathilde reçut une Lettre de Petrarque, qui étoit revenu en Avignon, aprés avoir été long-tems à Rome, à sa patrie, & à Parme. Elle en reçut aussi une de Laure, & une d'Anselme, qui lui mandoit, que, pourveu qu'elle sortît de Castille, tous ses

mal-

malheurs seroient passez. Cette Lettre la confirma puissamment dans le dessein qu'elle avoit : car, aprés ce qui lui étoit arrivé, elle ne pouvoit plus méprisez ses prédictions. Deux jours aprés, leurs nopces se firent sans cérémonie ; mais, avec tant de joïe, que jamais l'amour n'en a tant donné qu'Alphonse en avoit. Mais, pour assurer leur bonheur, sçachant que le Roi vouloit envoïer un Ambassadeur extraordinaire à la Cour de Rome, qui étoit en Avignon, pour remercier le Souverain Pontife du secours qu'il en avoit reçu, Dom Manuël fut prier le Roi de donner cet emploi à Alphonse, & de souffrir que Mathilde le suivist en un lieu où elle avoit passé le commencement de sa vie, afin que le Prince Dom Pedro, & lui-même, ne vissent pas si-tôt une personne qui avoit si innocemment troublé leur repos. Le Roi consentit à ce que Dom Manuël lui demanda ; mais, dans la verité, Alphonse & Mathilde quitterent leur patrie avec le dessein de n'y retourner jamais. Alphonse se mit en un équipage très-magnifique ; le Roi envoya des presens très-riches à Mathilde. Alphonse fut prendre congé de lui : cet adieu fut très-genereux de part & d'autre : le Roi le

char-

chargea des presens qu'il envoyoit en Avignon. Lucinde, toute affligée qu'elle fût de perdre Mathilde, étoit pourtant ravie de la voir partir. Dom Pedro, ne pouvant s'y opposer, en fut au desespoir; mais Padille l'en consola bien-tôt, joint que Dom Jean, par reconnoissance pour Alphonse, employa tout son credit pour appaiser sa fureur. Cette belle personne avertit Laure & Petrarque de l'état de sa fortune, & répondit même à Anselme. Dom Manuel les vit partir avec des larmes de tendresse: leur voyage fut heureux, & l'on peut dire que Mathilde rentra en Avignon comme en triomphe. En effet, toutes les Dames de qualité de cette Cour-là, sçachant que Mathilde devoit arriver, furent au devant d'elle. Tous les Cardinaux furent aussi au devant d'Alphonse, suivis des Comtes d'Anguillara & de Tende, d'Anselme, & de tous les gens de qualité; & comme on sceut, qu'il devoit offrir des présens magnifiques pour toute la Cour de Rome, que sa reputation étoit la plus belle du monde, qu'on le regardoit comme le vainqueur des Maures, tout le peuple fut dans les rues pour le voir passer avec sa chere Mathilde. Cette en-

trée fut fort belle à voir; car, le Roi de Castille envoyoit cent des plus beaux chevaux du monde au Souverain Pontife, & le propre cheval du Roi de Maroc, & même celui sur lequel le Roi de Castille avoit gagné la bataille. Tous ces chevaux alloient deux à deux, conduits par un esclave Maure avec un collier d'argent; & les deux chevaux des Rois de Castille & de Maroc avec des mords tout couverts de diamans: ensuite paroissoient cent drapeaux gagnez sur les Maures, l'Estendart royal de Maroc, cent boucliers, & cent cimeterres magnifiques; ces boucliers & ces cimeterres couverts de pierreries étoient dans un chariot entassez avec une agreable confusion. Tout le train d'Alphonse étoit grand & magnifique, plusieurs gens de qualité l'accompagnoient, & entre les autres Dom Juan de Leyva. On receut Alphonse à la porte de la ville avec ceremonie; on lui fit une harangue, comme à un Protecteur de la Religion contre les Infidelles; & il fut ensuite offrir tous ses presens au Souverain Pontife, qui le receut admirablement bien. Mais, pour Mathilde, elle fut conduite en un des palais de ce lieu là, où toutes les Dames la suivirent.

virent. La charmante Belliane, belle-sœur de Berengere, fut choisie pour faire les honneurs d'un grand festin qu'on lui fit, dont elle s'acquitta de très-bonne grace; mais, la veritable joye de Mathilde fut de revoir Laure & Petrarque, qui furent aussi ravis de la retrouver, principalement lorsque Mathilde leur dit qu'Alphonse & elle venoient être habitans de Vaucluse, & qu'ils avoient renoncé à l'Ambition pour toûjours, & trouvé le moyen d'être libres, quoi qu'ils se fussent mariez. Petrarque presenta alors à Mathilde l'agreable Boccace, pour qui il avoit une amitié si tendre, & qui étoit venu lui faire une visite dans ses Rochers de Vaucluse. Mathilde le receut très-civilement; & Boccace avec cet air galant & enjoüé qu'il avoit toûjours, lui dit qu'il avoit tant entendu dire de bien d'elle, & à Laure, & à Petrarque, qu'il avoit envie de l'ajoûter à ses Femmes illustres. Ce sera bien assez, répondit modestement Mathilde, si je puis augmenter le nombre de vos amies. Pour moi, repliqua agreablement Petrarque, qui fais profession de haïr le mensonge, je vous avertis que vous vous gardiez bien l'un & l'autre de parler trop modestement de

vôtre

vôtre merite: car, je ne le souffrirois pas. Mathilde rit de ce disoit Petrarque, & lui demanda s'il portoit toûjours une bague où le portrait de Boccace, & le sien étoient ensemble? Oüi, reprit Petrarque, & Boccace en porte une pareille. Ah! pour une pareille, reprit Boccace, je n'en demeure pas d'accord, & je suis assuré, que vous ne voudriez pas changer la vôtre contre la mienne, quoi qu'elles paroissent semblables. Petrarque soûrit sans s'expliquer, & Mathilde ne sceut pas alors le sens de ce que Boccace disoit; mais, elle sceut après, que la bague de Petrarque s'ouvroit, & que sous ces deux portraits, Petrarque portoit toûjours le portrait de Laure. Cette conversation fut très-agréable; Boccace étoit plus jeune que Petrarque, & étoit fort gai. Laure lui fit la guerre de plusieurs choses, dont il se défendit avec beaucoup d'esprit; & Mathilde connut bien, qu'il meritoit la grande réputation qu'il avoit. Cependant, Alphonse, s'étant débarassé de la foule, fut trouver ces trois admirables personnes dans un cabinet, où elles avoient passé pour s'entretenir: car, Boccace s'étoit retiré par respect; de sorte que Mathilde présenta Alphonse

à

à Laure, & la pria en soûriant de lui pardonner s'il l'avoit forcée à ne suivre pas ses conseils. Mais, pour Petrarque, Alphonse, l'ayant veû autrefois à Naples, l'embrassa tendrement; ensuite de quoi ces quatre personnes eurent un entretien plein d'esprit, de confiance, & d'amitié; & l'on peut dire, qu'il n'eut pas été aisé d'en trouver encore quatre semblables en toute la terre. Mathilde, ayant aussi appellé un peu aprés Boccace & Anselme, les presenta à Alphonse, & lui dit en souriant, que ce dernier l'avoit vû ailleurs qu'en Avignon, il y avoit long-tems, voulant parler de la prediction qu'il avoit faite, du tems qu'elle lui disoit en raillant, qu'il voioit tout dans les Etoiles. Quelques jours aprés, Alphonse pria tous ceux, qui l'avoient suivi de s'en retourner en Castille, & chargea Dom Juan de Leyva d'une Lettre pour le Roi. Mathilde lui écrivit aussi. Ils prierent ce Prince de leur pardonner, s'ils preferoient une vie tranquille, au tumulte de la Cour; qu'ils ne cesseroient pas d'être ses sujets, quoi qu'ils ne fussent plus dans son Roiaume; & ils écrivirent aussi à Dom Manuel, afin qu'il prit soin de leur bien, & qu'il leur en envoiât le revenu; de sorte,

qu'ils

qu'ils se trouverent tout à la fois riches & heureux. Ils firent bâtir une maison à Vaucluse entre celle de Laure & celle de Petrarque, & menerent la plus douce, & la plus heureuse vie du monde. Et comme Petrarque avoit été parfaitement bien avec la plus grande partie de tous les Princes de l'Europe, sans en avoir jamais reçu de recompense qui fût digne de lui, ils convinrent tous quatre, que l'ambition étoit celle de toutes les passions, qui donnoit le plus de peine; dont les plaisirs étoient les moins tranquilles, & qui étoit la plus ennemie de la solide vertu, du moins de celle qui met la perfection dans une juste moderation de tous les sentimens de l'ame. Alphonse & Mathilde trouverent en ce lieu-là tout ce qui les pouvoit rendre heureux. Ils ne desiroient, que ce qu'ils avoient; ils avoient de l'amour l'un pour l'autre, sans nulle jalousie. Ils aimoient Laure & Petrarque, & en étoient infiniment aimez. Ils habitoient le plus beau lieu de la Nature, où tout le monde les estimoit & les respectoit; & nul des plaisirs innocens ne manquoit à leur felicité. Mais, leurs plus douces heures, étoient celles où ils n'étoient, qu'eux

quatre

quatre ensemble. Ils s'entretenoient de leurs avantures passées, du bonheur de s'aimer avec autant de tendresse que d'innocence, & de mille choses agreables & utiles. Et l'on peut dire, enfin, que ces quatre personnes ont fourni le modele de la parfaite amour en deux manieres differentes. Cependant, dans la suite de la vie d'Alphonse, & de Mathilde, ils apprirent, que le Ciel les avoit vangez. Dom Fernand mourut en exil, le Roi de Castille mourut de la peste, Padille mourut empoisonnée, Dom Pedro, après mille crimes, fut tué: le vaillant & fidelle Bertrand du Guesclin contribua beaucoup à la punition, que le Ciel voulut prendre de la mort de Blanche de Bourbon, que ce Prince, qui l'avoit épousée, traita d'une maniere assez connuë à tous ceux qui ont lû l'Histoire d'Espagne: &, enfin, Alphonse & Mathilde, vivant tranquillement entre les rochers de Vaucluse, virent faire naufrage à tous ceux qui avoient voulu traverser leur innocente affection.

FIN.